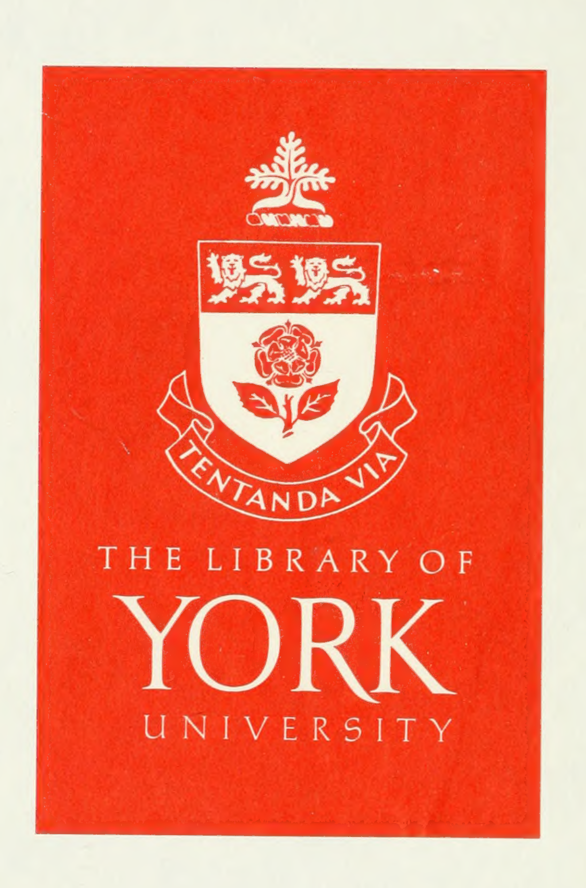
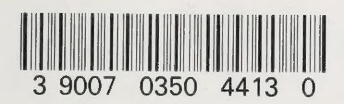

TENTANDA VIA
THE LIBRARY OF
YORK
UNIVERSITY



9/4/012076

SMOLENSK

LE DNIÈPRE ET LA CATHÉDRALE DE SMOLENSK

BARON DE BAYE

SMOLENSK

LES ORIGINES
L'ÉPOPÉE DE SMOLENSK EN 1812

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

Ouvrage orné de 24 Gravures.

PARIS

LIBRAIRIE ACADEMIQUE

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1912

AVANT-PROPOS

Lorsque je visitai Smolensk au cours de l'été de 1909, je fus à la fois surpris et frappé d'admiration à la vue du site pittoresque où s'élève cette cité qui a joué un rôle si important dans l'histoire de Russie; dominée par les dômes resplendissants de ses nombreuses églises, elle déborde hors de ses murailles séculaires fièrement campées sur des collines verdoyantes; le majestueux Dniépre la baigne et une immense plaine gracieusement vallonnée l'entoure; cet ensemble constitue un panorama d'une saveur singulièrement originale. Malgré son passé tragique, les murs gigantesques qui la

cuirassent, ses tours altières, ses portes largement espacées et patinées par le temps, Smolensk sourit à ses visiteurs et, lorsqu'on la quitte, on en emporte un souvenir inoubliable.

Une fois dans la ville, quand on a gravi la colline sur laquelle s'élève la cathédrale, l'horizon s'élargit et le spectacle qui s'offre à vos yeux est plus grandiose, plus magnifique et en même temps plus charmeur. Celui que l'on découvre en se plaçant au pied de la tour de la Gaieté (*Vécéloukha*) est non moins séduisant.

*
* *

Si l'on sort de la ville à l'endroit où son sol a le plus d'altitude, par la porte de Molok[1], on trouve le Musée d'art ancien, généreuse-

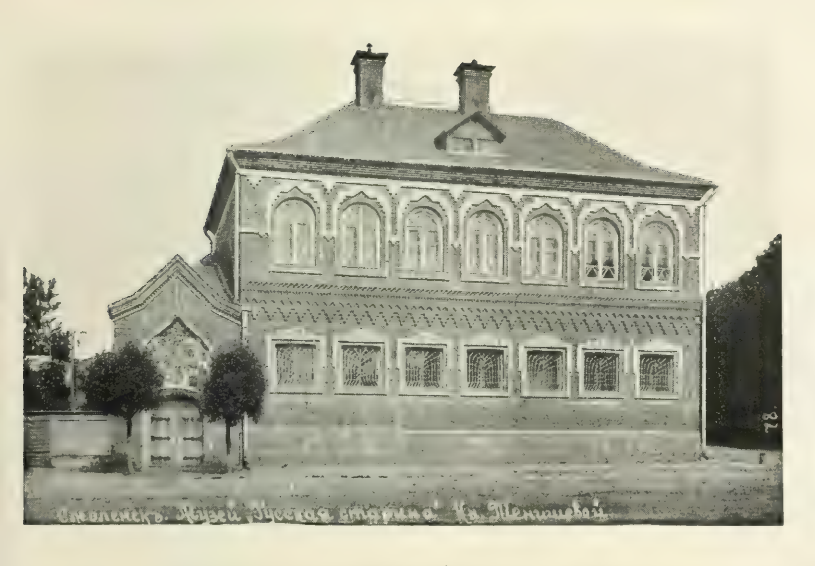
[1] Ce nom de Molok semble provenir de celui d'une divinité du paganisme : Moloch. D'autres personnes prétendent qu'il dérive de celui d'une riviere : Molokhovka, qui n'existe plus. Cette porte fut détruite en 1812, lors de la retraite de la Grande Armée de Napoléon. L'empereur Nicolas Ier l'a fait reconstruire.

ment fondé par la princesse Ténicheff. En 1909, elle a fait don à l'Institut archéologique de Moscou de ses collections et du beau monument édifié pour les y disposer, mais à la condition que ces collections resteraient à Smolensk. Il y a là des séries importantes et instructives d'objets appartenant à toutes les branches des arts nationaux de la Russie. Il est souhaitable que ce musée reçoive de nombreux visiteurs et que les habitants de la vieille cité et du gouvernement qui en dépend y puisent le goût et le respect des monuments du passé.

*
* *

A l'approche du centenaire de 1812, nous avons cru pouvoir rappeler dans la deuxième partie de cet ouvrage, en prenant pour témoins ceux qui furent acteurs du grand drame, les deux passages des Français à Smolensk, c'est-à-dire la marche vers Moscou et le mouvement en retraite. Un siècle presque

s'est écoulé depuis. Que reste-t-il des ressentiments et des animosités d'alors ? L'oubli est venu ; oubli des rivalités, mais non celui des luttes épiques et des tournois titanesques du passé ? Et on peut le dire bien haut, dans ces batailles de géants, dans ces rencontres pour la vie, pour l'honneur, les deux adversaires étaient dignes l'un de l'autre. Gloire donc aux héros de 1812 ! qu'ils soient tombés en défendant Smolensk ou en attaquant ses remparts ; qu'ils aient succombé derrière les parapets des redoutes de Borodino ou en cherchant à les enlever ; qu'ils aient péri de froid et de misère pendant la retraite ou la poursuite qui fut presque aussi désastreuse, qu'importe ! nul n'aura à évoquer un souvenir amer, mais des pages glorieuses dont les deux pays ont le droit d'être fiers. Russes et Français s'uniront alors dans la même pensée de respect religieux et d'admiration émue pour honorer les morts qui tombèrent sur les champs de bataille. En présence de ces céré-



LE MUSÉE DE LA PRINCESSE TÉNICHEFF A SMOLENSK

monies de 1912, l'union des deux nations sera encore resserrée, s'il se peut ; plus que jamais elle sera faite d'estime réciproque ; plus que jamais, elles marcheront d'accord dans l'histoire.

*
* *

La création d'un musée des souvenirs de l'année 1812 ne doit pas laisser la France indifférente, d'autant plus que la Russie désire que notre pays y soit représenté comme il convient, c'est-à-dire avec grandeur. Aussi le comité créé pour cet objet, comité composé des personnalités les plus importantes de Moscou et hautement protégé par S. M. l'Empereur, a-t-il nommé un correspondant[1] français chargé de rechercher en France ce qui pourrait constituer, en quelque sorte, une section française et de réunir les objets dignes d'y figurer.

[1] M. le baron de Baye.

PREMIÈRE PARTIE

LES ORIGINES

CHAPITRE PREMIER

SMOLENSK DEPUIS SON ORIGINE

I

LA PRINCIPAUTÉ APANAGÉE

La date de la fondation de la ville de Smolensk est inconnue ; mais elle doit remonter à un passé reculé. Dès le IXe siècle, l'empereur de Byzance, Constantin Porphyrogénète, la désigne sous le nom de *Milinista* et la qualifie de cité importante et opulente. Elle se trouvait en effet au centre des routes commerciales reliant le Nord au Sud, l'Orient à l'Occident ; c'était donc une étape pour le transit commercial entre les Khozars et les villes hanséatiques. Kiev seule était plus considérable que Smolensk qui rivalisait avec Novgorod-la-Grande.

Sur le plateau de Valdaï, parmi des collines pittoresques, au milieu de forêts vierges de pins, de sapins et de bouleaux, naissent les sources des trois grands fleuves russes ; la Volga, le Dnièpre et la Dvina occidentale. En cette contrée, que l'on peut à juste titre appeler la région des sources, s'établit un peuple slave, les Krivitchi, lesquels se divisaient en deux groupes, ceux de Polotzk[1] et ceux de Smolensk[2]. Ces derniers occupaient le territoire correspondant au gouvernement actuel de Smolensk et ses environs. Placés dans un pays où étaient situées les sources des trois cours d'eau sus-indiqués, ce qui lui donnait une importance géographique exceptionnelle, ces Krivitchi exercèrent une grande influence sur les destinées historiques de la Russie.

[1] M. Rambaud les désigne sous le nom de *Polotchanes*. — *Histoire de la Russie*, p. 19. Paris, 1900.

[2] « Les Krivitchi sont assis (habitent) aux sources de la Volga, de la Dvina et du Dnièpre, et leur ville est Smolensk : c'est là que sont assis les Krivitchi. » *Chronique d'Ipathieff*, 8.

Les données positives concernant les Krivitchi ne remontent pas au delà du xe siècle. Dovnar Zapolski a recueilli ce qui a trait à ce peuple dans ses *Aperçus de l'histoire des terres des Krivitchi et des Drégovitchi jusqu'à la fin du XIIe siècle*[1]. Il mentionne, d'après Constantin Porphyrogénète, que les bateaux sur lesquels les Russes descendaient à Constantinople étaient construits à *Milinista* (Smolensk), Tchernigoff et Vischgorod ; que les Slaves et les Krivitchi payaient un tribut aux Russes. Il indique aussi qu'ils prirent part à l'expédition contre Constantinople en 907 et à la campagne d'Igor en 944. Il insiste sur le rôle prépondant qu'avaient alors les voies fluviales, lesquelles, en cette région, formaient un admirable réseau pour les transports commerciaux : Volga, Dvina, Dnièpre et leurs nombreux affluents. Les chroniqueurs savaient très bien quels étaient les rivières et les

[1] Kiev, 1891.

fleuves qu'il fallait descendre pour atteindre la mer.

La grande route commerciale appelée : *Route des Varègues chez les Grecs*, passait par Smolensk. Le négoce y amenait des représentants de bien des peuples divers : Phéniciens, Varègues, Normands, Khozars, et en outre, des Slaves et des Finnois qui habitaient les lointaines et mystérieuses contrées du Nord-Est de l'Europe[1]. D'après la chronique de Nestor, la route qui conduisait des Varègues chez les Grecs, et réciproquement, côtoyait le Dnièpre. Au point où il cessait d'être navigable, il y avait rupture de charge et les marchandises étaient transportées par terre jusqu'au Lovot[2]. Par le Lovot on pénétrait dans le grand lac Ilmen qui a pour déversoir le Volkov, lequel aboutit dans le lac Nevo (Ladoga) dont l'émissaire a son em-

[1] *Revue historique de Smolensk* (*en russe*), anonyme. Saint-Pétersbourg, 1894. Edition de l'état-major.

[2] Le nom actuel de ce fleuve est Lovat.

bouchure dans la mer des Varègues [1].

C'est en 859 que les Krivitchi devinrent tributaires des Varègues [2].

En 882, Oleg, successeur de Rurik, s'empara de Smolensk [3] et, en 907, il emmena des Krivitchi dans son expédition contre Constantinople [4].

Ils prirent aussi part à la campagne d'Igor [5], en 944.

Mais arrivons à la formation de la princi-

[1] *Chronique de Nestor*, chap. IV.

[2] *Ibid.*, chap. XIV.

[3] *Ibid.*, chap. XVIII.

[4] *Ibid.*, chap. XXI.

[5] La chanson d'Igor adresse des reproches au grand prince Vcévolod, père de Monomaque, pour ne pas être venu en aide à Igor dans sa lutte avec les Polovtzi.

« Grand prince Vcévolod, tu n'as pas songé à t'élancer de tes régions lointaines pour défendre la couronne dorée de ton père, toi dont les rames de tes vaisseaux peuvent triompher de la Volga et dont les casques de tes guerriers peuvent mettre le Don à sec. » — C'est une manière d'indiquer que les guerriers de Vcévolod étaient si nombreux qu'ils auraient pu tarir l'eau du Don en la puisant avec leurs casques. Cette image poétique est d'un grand effet. — *La chanson d'Igor*. Etudes sur les variantes du texte primitif, par le prince P. P. Wiazemsky, p. 246. Saint-Pétersbourg, 1877.

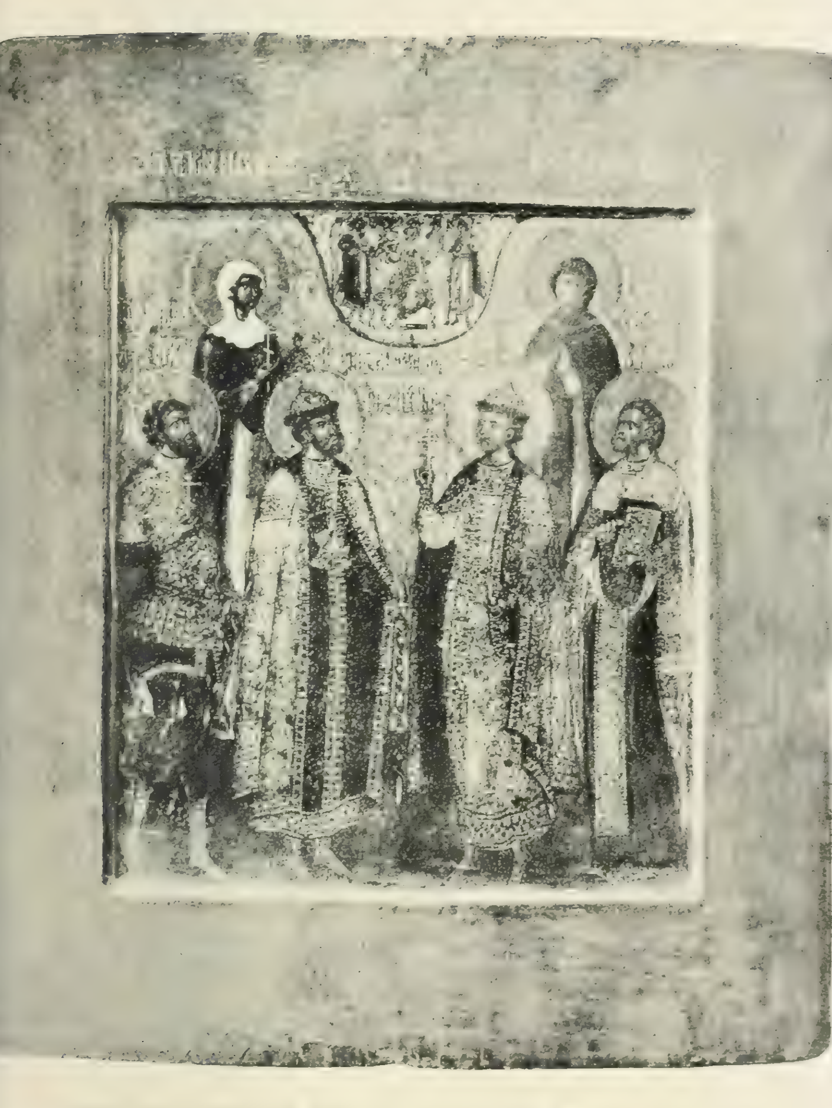
pauté de Smolensk, sous l'influence des grands-ducs de Kiev, dès le commencement du XIe siècle.

Le passé historique de Smolensk, à l'époque des princes apanagés, est aussi intéressant que peu connu. Le voyageur, arrivé en présence de la ceinture imposante de vieilles et épaisses murailles qui entoure cette ville, à la vue de sa situation pittoresque et propice à la défense, est tenté de penser que les péripéties souvent si dramatiques de l'histoire de Smolensk se déroulèrent dans cette enceinte. Mais ces fortifications ne datent que de l'époque de la puissance de Boris Godounoff[1] et de son règne[2].

C'est dans un des faubourgs de Smolensk qu'il faut chercher l'emplacement de cette ville à l'époque des princes apanagés. Ce faubourg se nomme *Smiadine*. Là, sans doute,

[1] Sous le règne de Féodor Ivanovitch, 1584-1598.

[2] 1598-1602.



ICONE DES SAINTS BORIS ET GLEB DE L'ÉPOQUE DE BORIS GODOUNOFF
Collection de la Princesse Ténicheff.

les princes avaient un château fortifié [1].

Smiadine fut le théâtre de la mort tragique du prince Gleb, prince de Mourom et fils de Vladimir le Saint : il fut mis à mort par ordre de son frère Sviatopolk, Gleb revenait de Kiev par Smolensk croyant, sur les dires de Sviatopolk, que Vladimir était vivant et désirait le voir. A partir de Smolensk, Gleb voulut voyager par eau ; mais, à peu de distance de cette ville, à Smiadine, il fut rejoint par un envoyé de son frère, Iaroslav de Novgorod, qui lui apportait la nouvelle de la mort de Vladimir, de Sviatoslav et du martyre de son frère Boris.

Au moment ou Gleb pleurait son père et son frère et priait pour eux, des assassins surgi-

[1] Extrait du *Guide-Souvenir de Smolensk*, par Orlovsky. Smolensk, 1906. « Aux environs de Smolensk, se trouve un endroit nommé *Smiadine*. D'après la légende, ici fut tué en 1015 le saint prince Gleb par son frère Sviatopolk. Un couvent à présent disparu existait en cet endroit ; on ne connaît pas la date de la fondation de ce couvent. On pense que c'était en 1145. Toujours dans le même endroit se trouvait le palais des princes de Smolensk ; ces princes ne vivaient pas dans la ville à cause des querelles entre eux et le *vétché* (assemblée populaire). »

rent en armes et, la garde du prince de Mourom ayant faibli, ils s'emparèrent de son bateau et le tuèrent[1]. Son corps resta quelque temps abandonné au bord de la rivière, puis fut inhumé à Vischgorod avec le corps de son frère Boris[2].

Smolensk fut le théâtre d'une autre traîtrise pendant la rivalité d'Isislaf avec Vseslaf de Podolsk, lequel était un descendant du fils aîné de Vladimir le Saint. Alors qu'il se trouvait au camp près de Smolensk, Isislaf entra en pourparlers avec Vseslaf, le convia à venir chez lui et jura sur la croix qu'il n'avait absolument rien à craindre. Vseslaf eut confiance en sa parole et se rendit sur la rive opposée du Dnièpre. Le prince Isislaf le reçut aimablement, le mena dans sa tente et

[1] P. Nikitin, *Histoire de la ville de Smolensk*, p. 18 (*en russe*). Moscou, 1848.

[2] Les noms des princes Boris et Gleb sont très populaires dans l'histoire de Russie. L'intérêt qui s'est attaché à ces victimes de Sviatopolk en a fait en quelque sorte les saints nationaux de la Russie. *Chronique de Nestor*, p. 282. Paris, 1884.

le remit entre les mains de ses soldats ainsi que ses deux fils. Les trois malheureux furent conduits à Kiev et jetés en prison [1].

L'histoire des descendants de Rurik est des plus embrouillées et celle des guerres qu'ils se livrèrent entre eux, excessivement confuse.

Parlons d'abord des guerres intestines entre princes : de 1055 à 1226, les grands princes de Kiev en soutinrent 23 ; les princes de Tchernigoff, 20 ; ceux de Polotzk, 18 ; ceux de Sousdal, 11 ; ceux de Smolensk, 6 seulement.

Iaroslav le Sage laissa Smolensk à son fils Sviatcheslav qui arriva dans cette ville après la mort de son père (1054). Il mourut en 1057 [2].

Vladimir Monomaque, fils de Vcévolod, né en 1053, s'établit à Smolensk en 1078. Il fut

[1] P. Nikitin, *Histoire de la ville de Smolensk* (*en russe*). Moscou, 1848.

[2] *Chronique de Nestor*, chap. LXIII et LIX. Sviatcheslav était né en 1036.

prince de Smolensk pendant trente-trois ans.

En 1101, il commença les fondations, à Smolensk, de l'église en pierre de l'Assomption de la sainte Vierge[1], sur l'emplacement même où se trouve actuellement la cathédrale de l'Assomption.

En l'an 1103, Vladimir Monomaque remporta une grande victoire sur les Polovtzi. A son retour, il fit une entrée triomphale à Smolensk où il consacra la cathédrale de l'Assomption dans laquelle il plaça l'image miraculeuse de la Vierge *Odiguitri* qui se voit encore dans la grande cathédrale de Smolensk et dont l'histoire est intimement liée à celle de cette ville.

Nous nous occuperons avec quelque détail de cette icône :

Le *Guide de Smolensk*[2], par Gratcheff, donne à son sujet ces renseignements :

[1] *Chronique de Nestor*, chap. LXXXIV.

[2] Smolensk, 1908.



L'ICONE DE LA SAINTE-VIERGE ODIGUITRI
Conservée dans la cathédrale de Smolensk.

Cette cathédrale[1] contient la célèbre icône de la vierge *Odiguitri*. D'après la légende transmise par un écrivain byzantin, Nicéphore Kalliste, cette icône aurait été peinte par l'évangéliste saint Luc. Elle se trouvait d'abord à Jérusalem, ensuite à Constantinople. Lorsque l'empereur byzantin Constantin Porphyrogénète avait envoyé sa fille Anna en Russie pour qu'elle épousât le prince Vcévolod, il lui avait donné cette icône. Après la mort de Vcévolod elle passa à son fils Vladimir Monomaque. Il devint plus tard prince de Smolensk et fonda en cette ville

[1] La cathédrale de Smolensk, *Ouspensky* (Assomption), a été fondée en 1677. Elle a été terminée en 1740. Mais en 1760 la coupole principale s'est écroulée. On reconstruisit et ce travail fut achevé en 1772. Cette église se trouve à la place même où s'élevait une plus ancienne église fondée par Vladimir Monomaque en 1101. En 1611 Sigismond III détruisit cette église de Vladimir Monomaque, à la place de laquelle il construisit une église catholique. Lorsque les Polonais évacuèrent Smolensk, cette église catholique construite en 1611 devint orthodoxe et fut démolie en 1654 pour édifier la cathédrale actuelle construite de 1677 à 1740. *Guide de Smolensk*, par Gratcheff. Smolensk, 1908.

l'église susmentionnée et y plaça l'icône en question en l'année 1103.

D'autre part, nous empruntons ce passage intéressant à la *Description des images de la sainte Vierge* par S. Snessoref[1].

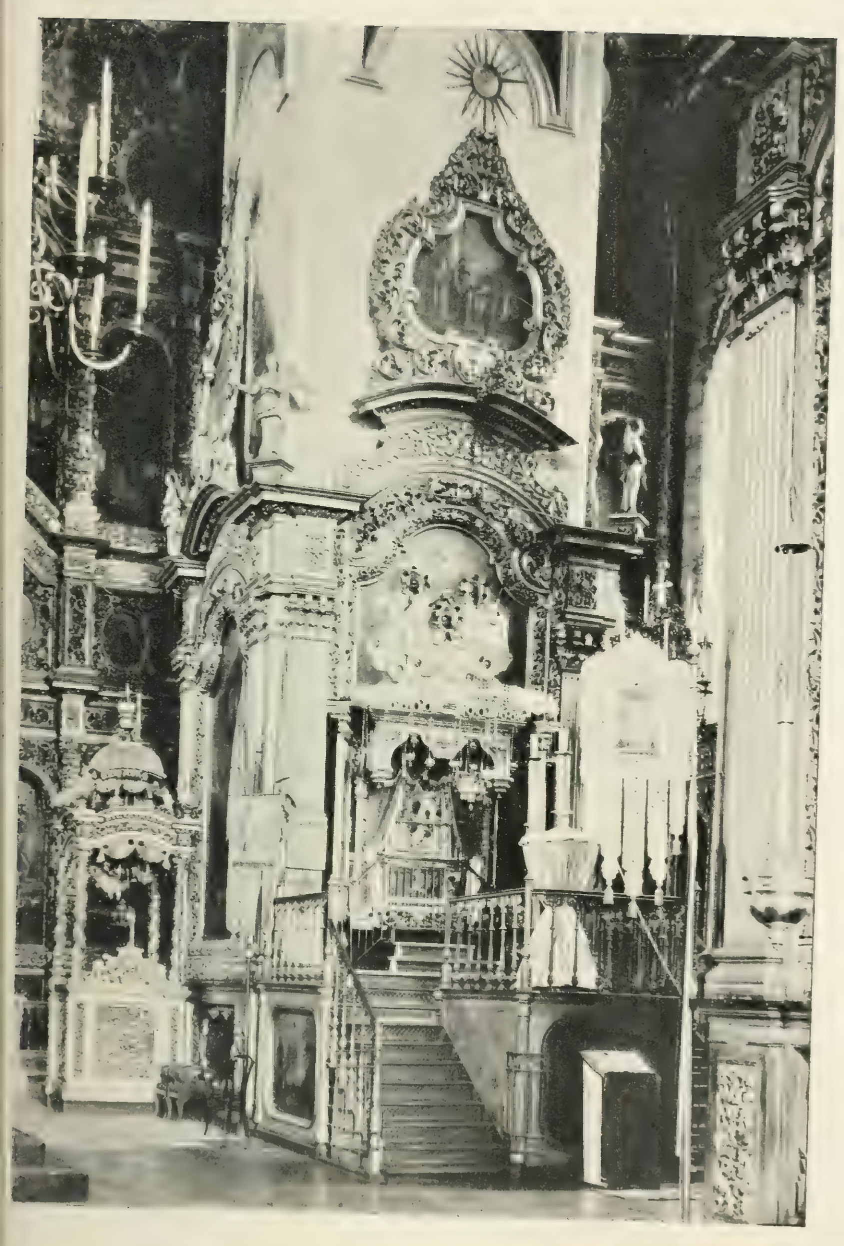
Icône de la sainte Vierge *Odiguitria* (celle qui montre le chemin), de Smolensk[2].

« Cette image, d'après les traditions historiques, avait appartenu à l'empereur Constantin Porphyrogénète, lequel s'en servit, en 1046, pour bénir la princesse Anna, sa fille, qui épousa le prince Vcévolod, fils de Yaroslav le Sage ; et cette bénédiction eut lieu avant le départ de la princesse pour la Russie. Voilà l'origine du nom *Odiguitri*.

« Après la mort de Vcévolod, elle passa à son fils Vladimir Monomaque, lequel la transporta à Smolensk et la déposa dans la cathédrale de l'Assomption qu'il fit construire en 1101. Ensuite la légende de saint Mercure

[1] Saint-Pétersbourg, 1891.

[2] Page 351.



LA VIERGE ODIGUITRI DANS LA CATHÉDRALE DE SMOLENSK

vint prouver que cette image était le bouclier de la Russie.

« L'an 1398, pendant l'invasion de Tamerlan, Vitold, grand-duc de Lithuanie qui avait annexé Smolensk, bénit, avec l'icône *Odiguitri*, sa fille, femme de Basile, grand-duc de Moscou, laquelle était venue le voir à Smolensk ; la princesse emporta cette icône et la plaça dans la cathédrale de l'Annonciation, à Moscou. En 1456, sous le règne du grand-duc Basile l'Aveugle, petit-fils de Vitold, l'évêque de Smolensk, Issaïe, se rendit à Moscou accompagné d'une suite nombreuse, afin de restituer à Smolensk cette image. Le grand-duc décida de faire faire une copie de l'icône pour la cathédrale de l'Annonciation. Une grande solennité eut lieu au moment où l'image originale fut enlevée de Moscou pour être transportée à Smolensk. Aux environs de Moscou, la population prit congé de la relique en versant des larmes. C'est en cet endroit, en 1524, que le grand-duc Basile, père d'Ivan le Terrible,

édifia un couvent de nonnes pour commémorer la conquête de Smolensk et sa réunion à la Russie. C'est dans ce couvent que fut transportée la copie de l'icône. En 1666, l'archevêque de Smolensk, Vastonophi, apporta à Moscou deux images miraculeuses de la Vierge *Odiguitria* pour les faire restaurer. De ces deux images, l'une (l'original) se trouve actuellement dans la cathédrale de Smolensk, l'autre, qui a été peinte en 1602, fut placée dans une église au-dessus de la porte de Smolensk donnant sur le Dnièpre. En 1727, un certain Dlotovsky avait demandé la permission de construire à ses frais une chapelle de la Nativité de la Vierge. Le jour de la consécration, après avoir communié, il s'approcha, des larmes de joie dans les yeux, de l'image de la Vierge *Odiguitria ;* mais alors, il tomba à genoux, croisa les deux mains sur sa poitrine, inclina la tête jusqu'à terre et rendit le dernier soupir.

« En 1812, quand, le 5 août, les troupes russes évacuèrent Smolensk, l'image mira-



COPIE ANCIENNE DE L'ICONE ODIGUITRI DE SMOLENSK
Conservée au couvent de la Trinité de Saint-Serge, près Moscou.

culeuse placée dans cette chapelle fut enlevée par une compagnie d'artillerie et confiée depuis lors aux régiments de la 3e division d'infanterie du général Iermoloff. Quant à l'ancienne image [1] miraculeuse qui figurait dans la cathédrale de Smolensk, elle fut transportée à Moscou, où elle fut reçue en grande pompe, sous l'escorte de nombreux habitants de Smolensk. Avant la bataille de Borodino, l'archevêque Iriné la promena en procession sur le front des troupes.

« Elle a été placée dans la cathédrale de l'Assomption, au Kremlin de Moscou. (Il s'agit sans doute de l'image moins ancienne dont la division Iermoloff avait la garde. C'est elle qui fut portée processionnellement devant les troupes avant la bataille de Borodino.) »

Voici, d'après l'archevêque Philarète Gourmilevski [2], ce qu'il advint de l'icône ancienne.

[1] L'histoire de Smolensk a en grande partie pour base les traditions relatives à cette icône.

[2] *La vie des saints russes vénérés par l'Eglise orthodoxe. Juillet-août*, page 254, Saint-Pétersbourg, 1885.

« En 1812, l'image *Odiguitri* de Smolensk fut transportée à Iaroslav par l'évêque de Smolensk, Sfalkovski. Mais quand les troupes russes reprirent Smolensk, en vertu des ordres du général en chef Koutouzoff, qui avait reçu le titre de prince de Smolensk, l'image miraculeuse fut rendue à cette ville et remise à son ancienne place[1]. »

On peut voir aussi dans la cathédrale de Smolensk une superbe broderie faite de soie, d'or et d'argent, enlevée à Moscou de la cathédrale de l'Assomption par les Français en 1812 et qu'ils conservèrent jusqu'à Smolensk où elle fut reprise par les Russes.

Cette broderie, qui représente une mise au tombeau, porte l'inscription suivante, en slavon :

En l'honneur de la sainte Trinité, source de vie, de la très sainte mère de Dieu et de sa glo-

[1] C'est-à-dire dans la grande cathédrale de Smolensk où l'on peut encore la voir et l'admirer. Cette icône est une des plus belles de la Russie.



BRODERIE DU XVIe SIÈCLE CONSERVÉE DANS LA CATHÉDRALE DE SMOLENSK

rieuse et vénérable Assomption, l'année 1561, par le très pieux tzar et grand-duc de toutes les Russies, Jean Vassiliévitch, sous le très saint métropolitain Macaire, ce voile a été donné à l'église de l'Assomption de la très sainte mère de Dieu par le prince orthodoxe Vladimir Andréïévitch, par sa mère la princesse orthodoxe Euphrosine, épouse du prince André Ivanovitch, pour être vénéré par tout le peuple orthodoxe et en mémoire de ma mère dans la durée éternelle des âges pour le salut présent et futur de son âme.

Cette broderie, qui est de très grande dimension, est de celles qui servent à la procession qui a lieu le Vendredi saint dans le culte orthodoxe.

Il convient également de mentionner l'existence, dans l'église de Saint-Michel de Smolensk, ou église de l'archange de Svirsky, d'une icône presque aussi vénérée que celle de la vierge Odiguitri. Le nom d'église de Svirsky vient de ce que dans l'église en

question figure l'icône de la sainte Vierge de Svirsky.

Voici la traduction de la notice relative à cette icône.

« Icône Svirsky, considérée comme miraculeuse. *Autre version* : Elle est appelée « Icône de Jérusalem », d'après la légende qui l'attribue à saint Luc, lequel l'aurait faite quinze ans après la Résurrection. Elle fut apportée de Grèce par les princes de Smolensk, au XIIe ou au XIIIe siècle. En 1812, elle a été fendue en deux par les Bavarois et jetée dans un cimetière. Retrouvée là, elle fut placée dans une église où elle resta jusqu'en 1816, puis elle fut replacée dans l'église de Svirsky. »

Nous avons déjà indiqué que Vladimir Monomaque s'établit à Smolensk en 1078 et qu'il fut prince de cette ville pendant trente-trois ans. Le commencement de son règne à Kiev date de 1113, époque à laquelle son fils Viatcheslaf le remplaça à Smolensk.

Vladimir Monomaque mourut le 19 mai



SMOLENSK.

Plan des ruines de l'église des saints Boris et Gleb construite au XII[e] siècle à Smiadine.

1125. Il laissait une touchante et remarquable lettre à ses enfants.

Son fils Mstislaf lui succéda comme grand prince de Kiev et, pour se conformer à la volonté de son père, il transféra son frère Viatcheslaf de Smolensk à Tourof[1], et nomma son fils Rostislaf prince de Smolensk[2].

Rappelons qu'en 1144 Rostislaf posa les fondements d'une église en pierre[3] à Smiadine, à la place où avait été trouvé le corps de saint Gleb.

Le soubassement de ce sanctuaire, ruiné d'ancienne date, a été récemment mis au jour et j'ai pu, en 1909, étudier les intéressants vestiges de ce qu'il en reste.

Nous espérons que les curieuses substructions de cet édifice seront conservées et qu'une publication leur sera consacrée. J'ai constaté

[1] Touro est actuellement un bourg du gouvernement de Minsk.

[2] P. Nikitin, *Histoire de la ville de Smolensk*, p. 31.

[3] Pour distinguer les édifices bâtis en briques de ceux construits en bois, on dit : *en pierre*.



SMOLENSK

Empreintes relevées sur les briques des substructions de l'église en ruine des Saint Boris et Gleb à Smiadine.

que les briques portent des marques nombreuses et variées qui méritent d'être relevées.

Rostislaf, petit-fils de Monomaque, était d'une remarquable intelligence et d'une grande piété. Il fut généralement respecté. Les chroniqueurs l'appellent Rostislaf le Grand, ce qui était justifié, car son règne fut l'époque la plus brillante de la principauté de Smolensk. Il établit dans cette ville un diocèse indépendant. De même que son grand-père Monomaque, il mourut grand prince de Kiev.

A cette époque, les princes de Smolensk recevaient 3 000 *grivna* (sorte de monnaie en lingots d'argent) et la principauté renfermait déjà cinquante villes.

Le déclin de Kiev et la prépondérance de Sousdal eurent une influence considérable sur les destinées de Smolensk. André Bogoloubsky[1] déplaça le centre de gravité politique

[1] André Bogoloubsky, prince de Vladimir de 1157 à 1174.

de la région et le transporta définitivement vers le Nord. C'est alors que l'importance des princes de Smolensk s'accrut et qu'ils exercèrent une sensible influence sur le sort de Kiev. C'est également alors que Smolensk exerça une suprématie sur Novgorod qui acceptait volontiers ses princes ou les appelait à son aide[1].

C'est pendant la première moitié du XIIe siècle que la civilisation de Smolensk atteignit son apogée. Les lettres du métropolite Clément à un prêtre de Smolensk du nom de Thomas, nous indiquent qu'il existait dans cette ville des écoles supérieures. Ces lettres furent écrites de 1147 à 1154, c'est-à-dire à l'époque du règne du prince Rostislaf, petit-fils de Monomaque. Il en appert que, dans la première moitié du XIIe siècle, il y avait à Smolensk une école importante où l'on apprenait le grec et le latin. Le fait est confirmé par l'his-

[1] *Revue historique de la ville de Smolensk* (*en russe*), anonyme. Saint-Pétersbourg, 1894. Edition de l'état-major.



Photographie de Mme Kletnova

SMIADINE (FAUBOURG DE SMOLENSK)

Église de Svirsky consacrée à saint Michel.

(Côté Nord-Est.)

torien Tatichef qui dit que le prince Roman (1160-1180), fils de Rostislaf, était très au courant des différentes sciences qu'il mettait beaucoup de personnes dans l'obligation de cultiver ; qu'il organisait des écoles où il attirait des professeurs grecs et latins ; qu'il entretenait lesdites écoles de ses propres deniers et qu'il ne tolérait pas de prêtres ignorants. D'après la tradition, une des écoles fondées par Roman était située près de l'église de l'Apôtre-Saint-Jean. Quant aux écoles primaires, il en est question dans la vie de saint Abraham (un des saints nationaux de Smolensk).

Ce qui contribua beaucoup au développement de Smolensk, ce furent les rapports que, grâce à sa situation, cette ville entretenait avec Riga et la côte méridionale de la Baltique, de même qu'avec la partie occidentale de l'Europe, en général. Sous le prince David, fils de Rostislaf, il y avait beaucoup d'Allemands parmi les habitants de Smolensk. D'autres Allemands venaient volontiers admi-

rer l'église de l'Archange-Saint-Michel que ce prince avait fait construire[1].

Sous le prince Mstislaf, fils de David, on renouvela, en 1229, un traité conclu entre

[1] Cette église qui était proche du palais des princes, existe encore. C'est la plus ancienne et la plus curieuse de Smolensk.

« L'église de Saint-Michel-l'Archange a été construite vers l'année 1196 par le prince de Smolensk David Rostislavitch qui régna de 1180 à 1197. Jadis elle était considérée comme la plus belle et la plus somptueuse église de la Russie du Nord. La chronique de Kiev la décrit ainsi : « Il n'y en a pas de pareille dans les pays d'Orient... Les « icônes sont ornées d'or et d'argent ; parfois meme de « pierres précieuses. » Les Polonais, qui en ont fait une église catholique, ne l'ont pas modifiée. Pendant six cent trente-sept ans, elle demeura dans le même état. Les habitants de Smolensk l'appellent Svirsky. Sur une icône, de grande dimension, de la Vierge, qui porte aussi le nom de Svirsky, figure, au bas de l'habit, une inscription en écriture inconnue que l'on n'a pu déchiffrer. Cette église se trouve à 3 verstes de la ville. Là, dans les temps anciens, était l'endroit le plus peuplé de Smolensk. Ce n'est plus maintenant qu'un faubourg de peu d'importance. Sur la route entre la ville et l'église Svirsky, on remarque une grande colline à la base de laquelle on trouve quantité d'anciennes briques. Il est probable qu'il y avait là une église et un couvent. » — *La vie et les exemples de patience de saint Abraham l'archimandrite*, etc., par son élève saint Ephrem. (Manuscrit du Séminaire de Smolensk ; mentionné par Mourzakiévitch, premier historien de Smolensk.)

Ce passage a été écrit en 1845. Depuis lors, à l'endroit où se trouve la colline dont parle Mourzakiévitch, on a mis au jour, ainsi que nous l'avons indiqué précédemment, une église qui était celle du couvent de Boris et Gleb.



ÉGLISE SVIRSKY DE L'ARCHANGE MICHEL

Dont les principales parties datent de 1193-1194.

Smolensk et Riga. L'original de ce traité avait été écrit en latin. Le texte latin fut ensuite traduit en allemand, puis ces deux versions furent elles-mêmes traduites dans l'idiome de la principauté de Smolensk[1].

Le traité que conclut en 1228 Mstislaf Davidovitch avec les villes hanséatiques avait une grande portée internationale à cause de son caractère politique et économique. Ce traité atteste que les principautés de Polotzk et de Vitebsk étaient placées sous la dépendance de celle de Smolensk.

Les descriptions contemporaines montrent que cette cité était bien bâtie, opulente et très peuplée. La partie principale de la ville était déjà entourée, à l'époque de Vladimir Monomaque, d'une fortification en terre hérissée de pieux. De riches couvents, des églises, des habitations se multipliaient sur les bords du Dnièpre ou dans les ravins

[1] Redkoff, *Saint Abraham de Smolensk et sa vie écrite par son élève Ephrem*. Essai d'une étude historique et religieuse p. 37 (*en russe*). Smolensk, 1909.

boisés qui y aboutissent. Le *Térem* du prince était situé entre le couvent des saints Boris et Gleb et l'église de l'archange Michel. On peut se faire une idée du chiffre de la population par le grand nombre des victimes de la peste qui sévit en 1230 dans la principauté de Smolensk. 32.000 habitants de la ville périrent. A l'epoque où la prospérité de Smolensk était à son comble, les autres parties de la Russie étaient déjà soumises aux invasions tatares. Les Tatars ne pénétrèrent que deux fois dans la principauté de Smolensk. Une première fois, ils s'approchèrent de cette ville en 1239 et s'en arrêtèrent à 24 verstes. Une seconde fois, en 1339, le Khan Ouzbek se montra aux environs de Smolensk, mais il s'éloigna peu après sans avoir tenté l'attaque de cette place. C'est vers ce moment qu'un grand danger venant de l'Occident menaça Smolensk[1].

Il existe encore à Smolensk un monastère

[1] *Revue historique de la ville de Smolensk* (*en russe*), anonyme. Saint-Pétersbourg, 1894. Edition de l'état-major.

d'hommes fondé au XIIIe siècle et qui porte le nom de saint Abraham qui en fut le premier archimandrite.

Ce couvent a beaucoup souffert en 1812. Dans l'église, on peut voir un boulet de canon engagé dans la muraille au-dessus d'une fenêtre près de l'autel[1].

Saint Abraham est l'un des trois saints nationaux de Smolensk. Les deux autres sont saint Mercure et saint André[2].

Mourzakiévitch, le premier historien de Smolensk, nous dit au sujet de saint Abraham :

« Saint Abraham avait une belle physionomie. Il goûtait la lecture des saintes Écritures et la régularité de sa conduite le faisait généralement respecter. Après la mort de ses parents qui auraient désiré qu'il se mariât, il distribua sa fortune aux indigents et quitta Smolensk pour le couvent des saints Boris

[1] Voir J. Gratcheff, *Guide pour Smolensk* (*en russe*). Smolensk, 1908.

[2] *Ibid.*

et Gleb, à Sélischtché où il se fit moine. L'igoumène du couvent, connaissant l'austérité de sa vie et sa profonde connaissance des Écritures, le décida à prendre la prêtrise, mais ses sermons déplurent à cet igoumène ainsi qu'aux frères, et on le chassa. Alors il alla au couvent de l'Adoration de la Croix où il continua à prêcher le peuple. La haine du clergé l'y poursuivit et induisit la populace à le calomnier auprès de l'évêque. La procédure dirigée contre lui ayant prouvé son innocence, l'évêque le réintégra dans son ancien couvent. Cependant on ne le laissa pas en repos. Mais il survint une grande sécheresse au cours de laquelle l'évêque implora de la pluie avec force génuflexions. La pluie ne se produisant pas, il finit par supplier Abraham de prier pour obtenir la cessation du fléau, et une pluie abondante suivit ses prières. Alors, ses envieux réclamèrent son indulgence, et il leur pardonna de grand cœur les torts qu'ils avaient eus envers lui.

Ensuite, lorsque l'évêque Ignace fonda un couvent à Smolensk, il lui donna Abraham comme archimandrite. C'est là qu'à cinquante ans Abraham rendit le dernier soupir après une vie toute de bienfaisance [1].

Parmi les amis et défenseurs qui soutinrent Abraham dans ses luttes contre certains membres du clergé de Smolensk, se trouvait un nommé Lucas le Prussien, surnom qui, d'après le professeur Bouslaïeff, indique une origine occidentale. Durant la première moitié du XIIe siècle, les Prussiens de race lithuanienne et les Slaves des bords méridionaux de la Baltique n'étaient qu'imparfaitement soumis aux chevaliers de l'Ordre teutonique. La résistance des Prussiens dura jusqu'à la fin du XIIIe siècle et, quand elle se termina, nombre d'entre eux émigrèrent en Lithuanie, à Pskov, à Novgorod, etc. [2].

[1] Mourzakiévitch, *Histoire de la ville de Smolensk* (*en russe*). Smolensk, 1804.

Redkoff, *Saint Abraham de Smolensk*. Essai d'une étude historique et littéraire (*en russe*). Smolensk, 1909.

*
* *

Une très curieuse icône de la cathédrale de Smolensk représente le prince Théodore Rostislavitch Tchorni (le Noir) et ses deux fils : David et Constantin. Ce sont des personnages qui appartiennent à l'histoire de Smolensk, car ils ont joué au XIIIe siècle un rôle dont nous nous occupons actuellement.

Théodore Tchorni, fils de Rostislaf, fut d'abord premier prince de Mojaïsk. Il était marié à la fille du prince Basile d'Yaroslav, unique héritière de la principauté de ce nom. Quand elle en fut investie, il se transporta à Yaroslav dont il devint prince.

En 1277, il se rendit avec plusieurs princes à la Horde d'Or pour participer à la campagne des Tatars contre les Yasses qui refusaient de leur payer tribut. Les princes russes allèrent jusqu'à Derbent et revinrent avec des prisonniers et du butin. Théodore le Noir se

distingua aussi dans ses campagnes contre les Bolgares[1], ce qui lui valut l'estime et la sympathie du Khan. Il était de grande taille ; sa physionomie était de celles qui plaisent et son esprit charma la femme du Khan laquelle lui offrit la main de sa fille. Il était veuf et la mère de sa première femme s'opposait à son retour à Yaroslav; mais restait une difficulté : la différence de religion. La Khancha (femme du Khan), ne s'opposa pas à ce que sa fille devînt chrétienne; le Khan consentit à soumettre la question au patriarche et Théogonos, évêque de Saraï, fut envoyé à Constantinople. Le patriarche donna son consentement au mariage à la condition que la fille du Khan embrasserait la religion chrétienne. Celle-ci, qui s'appelait Men Goutimir, fut donc baptisée ; elle reçut le nom d'Anna et épousa le prince Théodore. Ce dernier, avec l'autorisation de son beau-père, édifia plusieurs églises dans la *Horda*, ce qui fut un

[1] Ne pas confondre les Bolgares avec les Bulgares.

grand bienfait pour les milliers de chrétiens qui y demeuraient. A la mort de sa première belle-mère, il partit pour Yaroslav avec sa femme et ses deux fils : David et Constantin, nés à la Horda.

En 1280, après ses frères Gleb et Michel, il fut investi de la principauté de Smolensk. Il la céda à son neveu Alexandre Glébovitch. Il prit part aux guerres intestines entre les fils d'Alexandre Nevski. En 1298, il marcha en ennemi contre Smolensk, mais son neveu repoussa cette attaque. Il mourut à Yaroslav, le 19 septembre 1299. Avant sa mort, il fit ses adieux à tous ceux qui l'entouraient, leur demanda pardon, et prit le voile monacal en présence de sa femme et de ses enfants[1]. Il fut inhumé à Yaroslav où le furent également ses fils David et Constantin.

Trois cents ans plus tard, le tzar Jean le Terrible écrivait au prince Kourbski, descen-

[1] Philarète. *Les saints du mois de septembre* (*en russe*). Saint-Péterbourg, 1885. Voir également : *Dictionnaire historique des saints de Russie*. Saint-Pétersbourg, 1826.

dant direct du prince Théodore le Noir : « Combien le prince Rostislavitch, ton ancêtre, n'a-t-il pas fait couler de sang à Smolensk pendant les fêtes de Pâques ? et, pourtant, on le considère comme un saint[1]. »

Mais, pour plus de clarté, avant de poursuivre, indiquons la généalogie des princes de Smolensk, laquelle est malaisée à établir.

Le prince Rostislaf Mstislavitch de Smolensk était petit-fils de Vladimir Monomaque, mort en 1166. Son fils Rurik-Basile, mort en 1215, était le frère du prince David de Smolensk. Le fils de Rurik, le prince Vladimir-Dmitri, était le père du prince André Vladimirovitch Longue-main, premier prince Viazemsky qui fut tué en 1224, à la bataille de Kalka, contre les Tatars[2].

C'est sous le gouvernement du prince Vladimir Rurikovitch que les Tatars envahirent

[1] Il a été canonisé en 1463.

[2] Prince Dolgorouki. *Généalogie*, livre I, p. 144-145, (*en russe*). Saint-Pétersbourg, 1854.

à nouveau la principauté de Smolensk et tentèrent de s'emparer de cette ville.

Mais c'est le moment, maintenant, de relater la légende de saint Mercure.

II

LA LÉGENDE DE SAINT MERCURE[1]

« La légende de Smolensk relative à saint Mercure est une des productions les plus importantes et les plus curieuses de l'ancienne littérature russe.

« Il existait dans la ville de Smolensk un jeune homme du nom de Mercure. Il avait beaucoup de religion et passait ses jours et ses nuits à étudier les préceptes divins. Son existence était austère; il jeûnait, s'adonnait à la prière et brillait parmi les créatures comme une étoile envoyée par Dieu. Son âme était tendre et, souvent, il se laissait aller à verser des larmes. Il allait fré-

[1] Il y a de nombreuses variantes de cette légende datant de diverses époques.

quemment se mettre en prières au pied du crucifix et priait pour l'humanité. Dans ce temps, il arriva que le féroce Khan Baty s'empara de la terre russe, persécuta les chrétiens et versa à flots le sang des innocents. Ce Khan s'approcha avec une grande armée de Smolensk, ville que Dieu protège, livra aux flammes quantité de saintes églises des environs, massacra nombre de chrétiens et se prépara à attaquer la ville. Le peuple fut frappé d'une grande épouvante; il ne quittait pas la cathédrale de la Sainte-Vierge où il passait son temps à se lamenter, à pleurer, et à supplier avec humilité le Dieu tout-puissant, la sainte Vierge et tous les saints de veiller au salut de la ville et de la protéger contre les calamités qui la menaçaient.

« Et le regard de Dieu se fixa avec commisération sur les habitants de Smolensk. Non loin de la ville, au couvent Petcherski situé au delà du Dnièpre, la sainte Vierge

apparut dans toute sa gloire au sacristain[1] et lui tint ce langage : « O homme de Dieu, « rends-toi en hâte auprès de la croix au pied « de laquelle mon serviteur Mercure est en « prières, et dis-lui : La sainte Vierge t'ap- « pelle. » Le sacristain se mit en route et trouva Mercure qui priait devant la croix. Il l'interpella par son nom de Mercure et

[1] « Dans cette circonstance ainsi que dans beaucoup d'autres, celui qui remplit le rôle d'intermédiaire entre le peuple et les membres de l'église avait une position sociale intermédiaire entre le peuple et le clergé. C'était un sacristain qui fut le mystérieux artisan des exploits héroïques de Mercure, dont il célébra aussi les prouesses en rapsode de talent. Si les femmes qui, d'après le témoignage du code (atoglas), préparaient les pains bénits, avaient la prétention de participer à certaines cérémonies rituelles et contribuaient par là à répandre de fausses croyances dues à l'ignorance, les sacristains, eux, se comportaient d'une façon qui contribua heureusement au développement de l'épopée nationale et religieuse. Du reste, les uns ainsi que les autres, tant les femmes qui confectionnaient les pains bénits que les sacritains, méritent une place honorable dans l'histoire de la poésie nationale et si Pouchkine signale la pureté que revêt la langue russe dans la bouche des *prosvizni* (*) de Moscou, de même, l'historien de la littérature doit citer avec non moins de respect les récits poétiques de nos sacristains de l'ancienne Russie. » Bouslaïeff, *La littérature et l'Art populaire de l'ancienne Russie* (*en russe*), Saint-Pétersbourg, 1861.

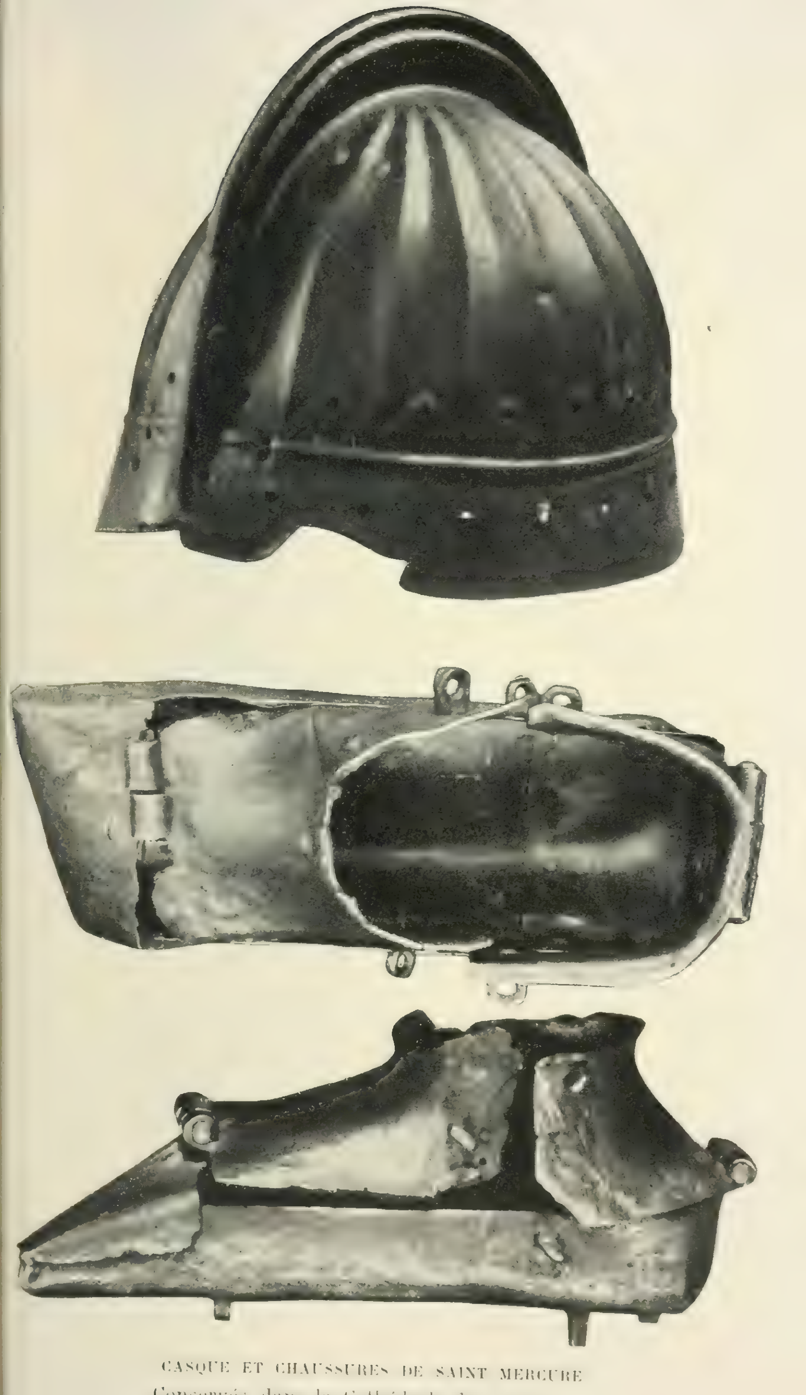
(*) Femmes qui préparent les pains bénits.

celui-ci répondit : « Que veux-tu, *gospodin*[1] ? » Le sacristain lui dit : « Hâte-toi, mon « frère, la sainte Vierge t'attend dans l'église « de Petcherski. » Le pieux Mercure se dirigea aussitôt vers cette église vénérée et là, il aperçut la sainte Vierge qui se tenait sur un autel doré et pressait l'enfant Jésus sur son sein. Elle était environnée d'une armée d'anges. A cette vue, il fut saisi d'une profonde terreur et tomba humblement aux pieds de la Vierge. La sainte Vierge le releva et lui adressa ces paroles : « Mercure, mon enfant et mon élu, accomplis la « mission que je te confie : va arrêter l'effusion du sang chrétien et vaincre le Khan « Baty, cet impie, ainsi que toute son armée. « Ensuite, tu verras venir vers toi un homme « d'une figure admirable ; tu lui rendras tes « armes et il te coupera la tête. Toi, tu la « prendras dans tes mains et tu retourneras

[1] *Gospodin*, terme qui correspond à peu près à celui de monsieur.

« dans ta ville (Smolensk). C'est là que ta vie se « terminera, et ton corps sera placé dans mon « église. » Mercure fut accablé de tristesse, se prit à pleurer et répondit : « O sainte « Vierge, mère du Christ notre Dieu, com- « ment puis-je être capable d'une telle action, « moi qui ne suis qu'un misérable et indigne « esclave ? Les forces du ciel manquent-elles « pour vaincre ce Khan impie ? » Ensuite il demanda à la Vierge sa bénédiction, fut armé de toutes pièces et quitta l'église en s'inclinant jusqu'à terre. Hors de l'église, il trouva un magnifique coursier qu'il monta. Puis il sortit de la ville. Quand il arriva en présence des hordes du chef infidèle, il les défit grâce à Dieu et à la sainte Vierge, et rassembla les chrétiens prisonniers qu'il dirigea vers la ville. Ensuite, tel qu'un aigle qui fend l'air, il se rua de nouveau sur les Tatars. Alors le Khan impie, voyant que cet homme avait le pouvoir de vaincre, fut épouvanté et frappé de terreur. Il abandonna

les environs de la ville, s'enfuit sous la protection d'une escorte et gagna la Hongrie. Cette fuite ne le sauva pas, car, en Hongrie, il fut tué par le tzar Stéphan (Étienne). Alors, un superbe guerrier apparut devant Mercure qui s'inclina devant lui et auquel il rendit toutes ses armes. Puis, il baissa la tête et fut décapité. D'une main le bienheureux prit sa tête et de l'autre il conduisit son cheval par la bride. Il arriva ainsi dans Smolensk. Le peuple, en le voyant, s'étonna des décrets de Dieu. Cependant, il avait marché jusqu'aux portes Mologrimes. C'est alors qu'une jeune fille qui allait puiser de l'eau, le voyant s'avancer sans que sa tête fût sur ses épaules, l'injuria bassement et le renversa sous cette porte où il rendit honnêtement son âme à Dieu; et son cheval devint invisible. L'archevêque de la ville se présenta alors, suivi d'un cortège portant des croix et de la multitude du peuple dans le but de recueillir le corps du saint, mais il fut impos-



CASQUE ET CHAUSSURES DE SAINT MERCURE
Conservés dans la Cathédrale de Smolensk.

sible de le soulever. A ce moment, il y eut parmi le peuple de grandes lamentations et des sanglots parce que le saint refusait de laisser recueillir sa dépouille mortelle. L'archevêque, en proie à une profonde perplexité, se mit en prières et ne tarda pas à entendre une voix qui lui disait : « O serviteur du Sei-« gneur, cesse de te désoler, Celui qui l'a (Mer-« cure) envoyé à la victoire se chargera de ses « obsèques. » Et durant trois jours, le corps du saint demeura étendu sous cette porte sans être inhumé. L'archevêque passait les nuits sans sommeil, suppliant Dieu d'éclaircir ce mystère ; en observation auprès d'une petite fenêtre, ses yeux se fixaient sans cesse sur la cathédrale. A un moment, il aperçut parmi un rayonnement immense, semblable à la lumière de l'aurore au soleil levant, la sainte mère de Dieu qui sortait de l'église avec les *archistrages* (archanges) du Seigneur, Michel et Gabriel ; elle s'approcha de l'endroit où se trouvait le corps du saint, l'em-

porta dans les plis de son vêtement et le déposa à l'endroit où tout le monde peut encore le voir et où il exhale un arome qui rappelle celui du cyprès et accomplit des miracles pour la gloire du Christ notre Dieu.

« Lorsque l'archevêque entra dans l'église pour les matines, il put constater l'admirable prodige. Le saint était étendu dans le sanctuaire et semblait dormir. Le peuple accourut et, à la vue du miracle, il glorifia le Seigneur[1]. »

Saint Mercure était issu d'une célèbre famille romaine princière. Il était très jeune lors de son arrivée à Smolensk et entra au service du prince de cette ville[2].

Il est mort le 4 novembre 1238. Ses armes ont été suspendues au-dessus de son tombeau. Un casque et des chaussures en fer, à lui attribuées et conservées dans le trésor de la cathédrale, attestent, par la simplicité de

[1] Théodore Bouslaïeff, *La littérature et l'Art populaire de l'ancienne Russie* (*en russe*), p. 155 et suivantes. Saint-Pétersbourg, 1861.

[2] *Ibid.*

leur fabrication, qu'ils remontent à une époque reculée. J'ai pu voir à la cathédrale de Smolensk ce casque et ces chaussures. Les personnes affligées de maux de tête peuvent obtenir leur guérison en coiffant le casque de saint Mercure.

Au XVIe siècle, les habitants de Smolensk connaissaient encore un endroit, dénommé *endroit du sang*, et où saint Mercure avait été décapité. Le lieu est situé hors de la ville, dans la plaine.

Les reliques de saint Mercure sont conservées dans le couvent de Saint-Abraham où une église a été consacrée en 1755 sous le vocable de saint Mercure[1].

* * *

Nous avons dit que les trois saints nationaux de Smolensk étaient : saint Abraham, saint

[1] L'évêque Philarète Gourmilevski, *La vie des saints vénérés par l'Église orthodoxe (en russe)*, p. 235-236. Saint-Pétersbourg, 1885.

Mercure et saint André. Nous avons parlé des deux premiers, dont l'histoire est intimement liée à celle de Smolensk ; il nous reste à nous occuper du troisième, saint André, qui fut prince de Smolensk.

On connaît deux princes de cette ville du nom d'André : André Vladimirovitch, tué en 1224, à la bataille de Kalka, contre les Tatars, et André Féodorovitch dont le père était contemporain du grand-duc de Moscou, Siméon le Fier, mort en 1253. C'est ce second prince André qui est vénéré comme saint. Il vivait à l'époque où des dissensions existaient entre les princes, où ils se livraient à des guerres intestines, ce qui favorisa les desseins de Vitold, lequel s'empara de la principauté.

Le fils du prince André se retira alors à Tver, et le prince André lui-même jugea que le moment était opportun pour disparaître et se consacrer à une vie de piété et de mortifications. Il avait pour le guider l'exemple d'un contemporain, le fils de Siméon

le Fier, lequel, d'après certaines données historiques, se confina dans un des couvents de Novgorod sous le nom de Michel Klopski.

Il vécut ainsi, pauvre, ignoré et menant une vie austère et pieuse, à Péréyaslav, pendant trente ans. Il exerçait les fonctions de sacristain à l'église Saint-Nicolas, auprès de laquelle il fut enterré[1].

En 1540, un saint personnage, qui se trouvait à Moscou, fit savoir au tzar Jean le Terrible, que les anciennes églises de Péréyaslav tombaient en ruine. Il ajouta qu'auprès de la vieille église de Saint-Nicolas étaient les reliques de saint André de Smolensk, saint qui était l'objet d'une grande vénération et dont l'image figurait sur nombre d'icônes. Jean le Terrible et le métropolite l'autorisèrent à exhumer le cercueil de saint André. Après qu'un *Te Deum* eut été chanté, on enleva le monument funéraire et on commença à

[1] Philarète Gourmilevski. *La vie des saints russes vénérés dans l'Église orthodoxe* (*en russe*), p. 230. Saint-Pétersbourg, 1885.

tirer de terre le cercueil. Le peuple était là en foule et quelques membres du clergé qui portaient des torches. Enfin, le cercueil fut ouvert et les restes du saint apparurent. Ils étaient enveloppés dans de l'écorce de bouleau. Les cheveux, blonds et longs, étaient en bon état de conservation. Il en était de même des vètements qui étaient garnis de boutons de cuivre fixés sur le côté. On enveloppa les reliques dans un linceul et elles furent déposées dans un nouveau cercueil. Ensuite des prières eurent lieu. A dater de ce jour, l'église fut consacrée à saint André. Un couvent de nonnes fut construit là, plus tard ; elles ne furent licenciées qu'en 1764.

La légende ajoute que lors de l'exhumation on découvrit cette inscription : *Je suis André, l'un des princes de Smolensk*. On trouva aussi une chaîne d'or et une bague que garda Jean le Terrible.

CHAPITRE II

LA LITHUANIE ET LA RUSSIE SE DISPUTENT SMOLENSK

Le dernier prince apanagé de Smolensk fut le prince Georges, fils de Sviatoslaf, lequel fut chassé de sa capitale et de ses États par Vitold. Ce dernier, ne tenant pas compte des liens de famille qui existaient entre lui et Sviatoslaf, dont la fille Anna était sa première femme[1], s'empara de Smolensk en 1404[2]. Cet événement mit fin à l'existence de la principauté de Smolensk. Sviatoslaf, dont la sœur Anastasie avait épousé le second fils de Dmitri Donskoï, mourut en 1407.

[1] Mourzakiévitch, *Histoire de Smolensk*. Smolensk, 1804.

[2] Prince Dolgorouki, *Généalogie* (*en russe*). L. I, p. 149. Saint-Pétersbourg, 1854.

Après la prise de Smolensk, les membres des diverses branches de la famille des princes de cette ville entrèrent les uns au service de la Lithuanie, les autres à celui de Moscou. Parmi ces princes, citons les Kozlovski, les Krapotkine, les Daschkoff, les Tatischeff, etc....

*
* *

Les derniers temps de la principauté de Smolensk furent marqués par un terrible drame : le double assassinat de la princesse Juliane et de son mari le prince Simon Viazemsky, des princes de Smolensk. D'après Philarète, le coupable était le prince Georges, fils de Dmitri Donskoï[1] qui avait épousé la princesse Anastasie de Smolensk.

Lorsque le grand-duc de Lithuanie, Vitold, s'était emparé de Smolensk, la femme du prince Georges, fils de Sviatoslaf, avait été faite prisonnière. Ce prince Georges s'enfuit

[1] Frère de Basile.

à Novgorod. Il était accompagné du prince Simon Viazemsky, des princes de Smolensk.

« A l'automne de 1406, dit M. Exemplarski, le prince de Smolensk, Georges Sviatoslavitch, se rendit de Novgorod à Moscou chez le grand prince Basile de Moscou, lequel lui fit don de la ville de Torjok [1] où Georges, frère de Basile, tua le prince Simon Mstislavitch Viazemsky et sa femme Juliane [2]. »

Le fait de la donation accordée au prince Georges de Smolensk est confirmé par les deux chroniques de Sophie lesquelles ajoutent ce détail que la moitié de Torjok fut attribuée à ce prince et l'autre moitié au prince Simon Viazemsky [3].

Philarète retrace aussi la scène du double assassinat :

[1] Torjok, ville du gouvernement de Tver.

[2] Exemplarski, *Les princes et les princesses apanagés de la Russie du Nord pendant la période tatare, de 1238 jusqu'en 1505* (*en russe*). T. I, p. 371. Saint-Pétersbourg, 1889.

[3] *Collection complète des chroniques russes*, éditée par la Commission archéologique. T. VI, *La seconde chronique de Sophie*, p. 133. Saint-Pétersbourg, 1849.

« Le grand prince de Moscou, Basile, fils de Dmitri Donskoï, avait un frère, Georges, marié à la fille du malheureux prince de Smolensk. Le prince Georges Dmitriévitch s'enflamma d'un amour coupable pour la femme du prince Simon. Cette princesse Juliane était d'une remarquable beauté et douée de grandes qualités morales. Tantôt elle tenait au prince Georges un langage sévère, tantôt elle le suppliait de la laisser en paix, lui représentant que ce qu'il désirait était impossible ; qu'elle avait un mari et qu'elle tenait à lui rester fidèle plus encore qu'elle ne tenait à la vie. Alors le prince Georges profita d'un festin pour tuer le prince Simon. Ensuite il voulut violer la princesse Juliane. Celle-ci, pour le ramener à la raison, le blessa d'un coup de couteau. Le prince Georges mit l'épée à la main, poursuivit Juliane jusque dans la cour, l'assassina et ordonna de la jeter dans la rivière. Cela se passait le 21 décembre 1406.

« En 1814, pendant la démolition de l'ancienne cathédrale de Torjok, qui était devenue le refuge du prince Georges de Smolensk, l'ami du père de Juliane, on découvrit le cercueil en pierre de la bienheureuse princesse[1]. »

La quatrième chronique de Novgorod spécifie que le coup de couteau donné par Juliane au prince Georges, qui était alors sur son lit, le frappa au-dessous de l'épaule ; et qu'après avoir tué la princesse, il ordonna de lui couper les mains et les pieds et la fit jeter dans la rivière[2].

Vers la fin du XIVe siècle, Smolensk et sa principauté subissaient alternativement l'influence du grand prince de Moscou et du grand-duc de Lithuanie. En tant qu'alliés des Russes, les habitants de Smolensk prirent

[1] Philarète Gourmilevski, *La vie des saints russes vénérés par l'Église orthodoxe* (*en russe*). Saint-Pétersbourg, 1885.

[2] *Collection complète des chroniques russes*, éditée par la Commission archéologique (*en russe*). T. IV, p. 109. Saint-Pétersbourg, 1849.

part à la bataille de Koulikovo sous l'étendard de Dmitri Donskoï.

En 1395, le grand-duc de Lithuanie, Vitold, avait occupé Smolensk sans coup férir, mais six ans après, l'ancien souverain recouvra sans opposition le pouvoir. Cependant Vitold reprit possession de sa conquête en 1404 et, à partir de cette époque, Smolensk demeura durant cent dix ans sous la dépendance de la Lithuanie. Pendant tout ce temps, les troupes de Smolensk firent partie de l'armée lithuanienne. Ainsi, dès 1404, Vitold remporta la brillante victoire de Grinvald à laquelle prirent part les soldats de Smolensk. Au début du xve siècle, une guerre qui devait être longue et acharnée avait commencé entre la Lithuanie et les chevaliers de l'Ordre teutonique[1].

On sait déjà que la première femme de

[1] *Revue historique de Smolensk* (*en russe*) (anonyme). Saint-Pétersbourg, 1894. Edition de l'état-major.

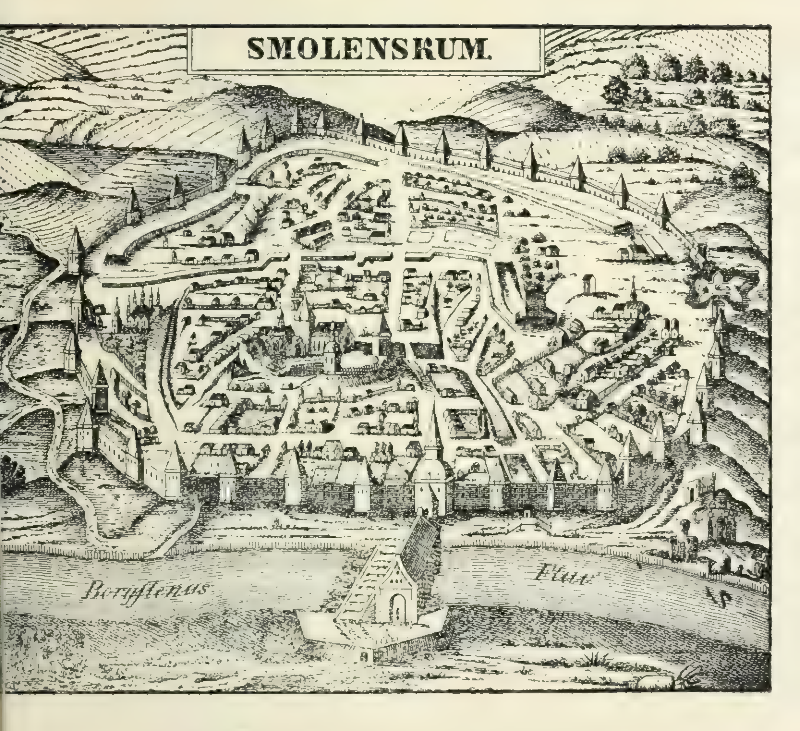
Vitold était Anna, la fille du prince de Smolensk Sviatoslaf. La fille de Vitold, Sophie Vitovtona, avait épousé le grand prince de Moscou, Basile, qui était le fils de Dmitri Donskoï. En 1398, elle vint à Smolensk chez son père avec ses enfants. En 1418, cette même grande-duchesse de Moscou revint passer quelque temps chez son père, à Smolensk, avec son fils Basile et le métropolite Photius. De cela on peut conclure que le grand prince de Moscou, Basile, était un habile politique et qu'il ne tenait pas à se brouiller avec son premier beau-père[1].

La réunion à la Pologne de la Lithuanie, avec la principauté de Smolensk qui en dépendait, constituait un grave danger pour la Russie. En 1462, c'est-à-dire au commencement du règne de Jean, le grand prince de Moscou, était le *sobiratel* « rassembleur de terres » souverain de tous ces territoires. Avant

[1] Mourzakiévitch, *Histoire de la ville de Smolensk* (*en russe*). Smolensk, 1814.

de mourir, en 1492, il laissa la Pologne à son fils aîné Albert et attribua le grand-duché de Lithuanie à son second fils Alexandre. En 1500, celui-ci épousa Hélène Ivanovna, fille de Jean, grand prince de Moscou. Loin d'améliorer les rapports entre la Lithuanie et le grand-duché de Moscou, ce mariage fut un motif de discorde entre les deux États, à cause de la différence de religion et parce que le prince de Lithuanie n'observa pas les conditions stipulées par celui de Moscou. Une guerre s'ensuivit et, en 1501, Jean marcha sur Smolensk, sans obtenir de résultat du reste. Mais ce que Jean le Grand ne put pas accomplir fut réalisé par son fils Basile IV[1]. Celui-ci attaqua Sigismond qui avait réuni les deux couronnes de Pologne et de Lithuanie, mais essuya un premier échec en 1509. Trois années plus tard, les hostilités recommencèrent; une armée russe se présenta de nouveau devant Smolensk et

[1] Basile Ivanovitch, 1505-1533.



VUE DE SMOLENSK A L'ÉPOQUE DE SIGISMOND III
(1611-1633).

une imposante artillerie écrasa les remparts de son Kremlin. Les bourgeois contraignirent le voïévode polonais à capituler (1514). « La prise de Smolensk, dit un chroniqueur russe, fut pour la Russie comme un brillant jour de fête ; en effet, s'emparer du bien d'autrui ne peut flatter qu'un prince ambitieux, mais on est en droit de se réjouir quand on reprend son bien. » Smolensk fut alors annexée au duché de Moscou et en fit partie pendant quatre-vingt-quinze ans.

Sous le règne du tzar Jean le Terrible [1], il y eut, à propos de Smolensk, des tiraillements entre la Russie et la Pologne.

Sous celui du tzar Théodore Ivanovitch [2] et sur l'initiative de Boris Godounoff, on commença (1596), à cause de l'importance stratégique de la position de Smolensk, la construction de la formidable enceinte de murailles qui entoure cette ville. Elle fut

[1] Jean le Terrible, 1533-1584.

[2] Théodore Ivanovitch, 1584-1598.

terminée sous le règne de Boris Godounoff[1], en 1602. Ce souverain s'intéressa grandement à la construction de ces fortifications ; il indiqua lui-même l'emplacement des murailles et des tours. Ces remparts qui, en grande partie, existent encore, offrent un aspect véritablement imposant et grandiose. Ce travail fut très coûteux et, pour le mener à bien, on eut recours à des ouvriers tirés de toutes les parties de la Russie. La longueur des murailles de Smolensk est de 5 verstes et 80 sagènes. Leur épaisseur est de 2 sagènes et demie. Sur certains points, il existe des passages et des escaliers. La base du mur est en pierre, le reste en briques. Ce mur comporte trois étages ; celui d'en bas est muni d'embrasures pour l'artillerie ; le second présente des meurtrières pouvant servir pour la mousqueterie ou pour le guet ; le troisième forme au sommet un chemin de ronde garni de créneaux. Jadis, l'enceinte de Smo-

[1] Boris Godounoff, 1598-1605.



PORTRAIT DU TZAR BORIS GODOUNOFF
Conservé au Musée Impérial Historique de Moscou.

lensk était renforcée de 38 tours qui n'étaient pas toutes construites d'après le même plan[1]. Il n'en existe plus que 16[2].

Cette forteresse élevée contre les Polonais devait un jour tomber entre leurs mains.

Pendant l'époque des troubles et de l'interrègne, le roi Sigismond III commença le siège de Smolensk (29 septembre 1609). Il somma d'abord la garnison de se rendre, mais celle-ci lui opposa un refus. Alors, les opérations du siège furent poussées avec vigueur et plusieurs assauts furent livrés. La défense était dirigée par le voïévode[3] de Smolensk, le boyard Michel Borissovitch Schein, et son aide, le prince Pierre Gortchakow. Les habitants avaient décidé de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. En présence de l'énergique résistance des assiégés

[1] V. T. Gratcheff. *Guide pour Smolensk* (*en russe*). Smolensk, 1908.

[2] Sous le règne de l'empereur actuel. M. Soultanoff a été chargé de se rendre compte de l'état des murailles de Smolensk.

[3] Les voïévodes étaient des sortes de gouverneurs.

Sigismond eut recours aux conseils de l'hetman Jolkiévsky qu'il n'aimait pas, mais qui était un des meilleurs hommes de guerre de la Pologne et que ses ennemis mêmes respectaient. Jolkiévsky déclara que l'artillerie était insuffisante pour battre efficacement les murailles de la place ; il conseilla donc de lever le siège et de conduire les opérations d'après un autre plan. Sigismond refusa de suivre cet avis, et le siège continua. Il devait durer presque deux ans. Les assauts se succédèrent sans succès. Maintes tentatives pour faire sauter les murailles échouèrent. L'emploi des mines n'amena pas de résultats plus heureux. Les Russes répondaient par des sorties et étonnaient les Polonais par leur témérité. Ainsi, un jour, six soldats de la garnison de Smolensk arrivèrent en bateau au quartier général du maréchal de Lithuanie et réussirent à enlever son drapeau qu'ils rapportèrent à Smolensk.

Le tzar Basile Chouïsky se décida enfin à



MURAILLE D'ENCEINTE DE LA VILLE DE SMOLENSK. ÉTAT ACTUEL

envoyer au secours de la place une armée de 38.000 hommes sous le commandement de son frère le prince Dmitri Chouïsky, personnage tout à fait incapable de remplir le rôle qui lui était assigné! Cette armée comprenait aussi un corps de troupes auxiliaires suédoises aux ordres du général de La Gardie. Le général polonais Jolkiévsky remporta sur les Russes une brillante victoire. Pendant la bataille, les Suédois n'étaient pas intervenus.

Chouïsky fut détrôné et l'anarchie la plus complète régna à Moscou. Espérant sauver la situation, une députation partit de cette ville le 7 octobre 1610, se rendit au camp de Sigismond devant Smolensk et lui demanda de donner comme tzar à la Russie son fils Ladislas. Sigismond consentit à accéder à cette demande à la condition que Smolensk lui serait livré. A cette nouvelle, les défenseurs de cette forteresse résolurent de continuer la résistance jusqu'aux dernières limites. Ils réussirent à entrer en correspondance avec

les autres villes qu'ils engagèrent à défendre fermement leur foi et leur nationalité. En outre, des habitants de la principauté se rendirent à Moscou où ils tinrent ce langage. « Levez-vous, tant que vous disposez encore de la liberté de vivre réunis ensemble, que vous n'êtes pas dans les fers. Sachez ce qui se passe à Smolensk ! Là, sous la protection du bouclier de la sainte Vierge[1], les fidèles s'obstinent à ne pas céder et résistent courageusement aux armées de l'étranger. »

Furieux de ne pas avoir obtenu la reddition de Smolensk, Sigismond livra de nouveaux assauts à cette forteresse dont le siège dura vingt mois. Dans la place, les vivres avaient fini par s'épuiser ; le chiffre des hommes en état de combattre diminuait, non seulement à cause des pertes éprouvées, mais aussi parce que le scorbut régnait parmi la garnison et la population. L'historien Berg expo-

[1] L'image de la Vierge *Odiguitri* intimement liée à l'histoire de Smolensk.



MURAILLE D'ENCEINTE DE LA VILLE DE SMOLENSK. ÉTAT ACTUEL

sant quelle était alors la situation de Smolensk, dit : « Il ne restait pas plus de 400 hommes en bonne santé à Smolensk, mais parmi eux se trouvait l'Hector de Smolensk et la nouvelle Troie ne voulait pas se rendre [1]. »

Enfin, le 30 juin 1611, la ville fut prise, grâce à la trahison d'un certain André Dédeschine qui indiqua aux Polonais une partie de l'enceinte où la muraille était moins solide. L'ennemi dirigea le feu de son artillerie sur cette portion des murs et ouvrit une brèche par laquelle il se rua dans la place. Alors commença une lutte sanglante. La rue où l'on se battit avec le plus d'acharnement porte encore le nom de *Rezdnitskaïa* (où l'on se tue à l'arme blanche). On combattit longtemps dans les rues, sur les murailles, cela au son des cloches. Les vieillards, les femmes et les enfants se réfugiaient dans les églises.

[1] Les Polonais appelaient le voïévode Schein *Smolenci Hector, vir acer et animosus* et aussi *vir honestissimus*. Orlovsky, *La muraille de Smolensk* (*en russe*). Smolensk, 1904.

Les Polonais auxquels le sort des armes était favorable, se dirigèrent vers la grande cathédrale de la Sainte-Vierge où s'étaient réfugiés beaucoup d'habitants avec leur famille et ce qu'ils avaient de plus précieux. Là aussi se trouvaient les poudrières. Au moment où l'on constata qu'il n'y avait plus possibilité de s'échapper, que tout salut était impossible, on mit le feu aux poudres et tous ceux qui étaient rassemblés là sautèrent avec ce qu'ils possédaient. Les rues et les places étaient jonchées de cadavres. Smolensk apparut comme une nouvelle Sagonte et ce n'est pas la Pologne, mais la Russie qui peut s'enorgueillir le plus de cette journée qui tient une place si glorieuse dans son histoire [1]. Au milieu de ces terribles scènes de destruction, le voïévode Schein, l'épée ensanglantée à la main, se tenait sur une tour élevée [2] avec ceux qui l'escortaient. Ne voulant pas survivre à la chute de Smo-

[1] Karamzine, *Histoire de l'État russe*. T. III, l. V.

[2] Cette tour existait encore en 1830.

lensk, son dessein était de mourir en combattant, mais les larmes et les prières de sa femme et de sa fille finirent par triompher de sa résolution. Il descendit, rendit son épée et se livra à Pototski. La tour dite de Schein existait encore en 1830.

Smolensk avait succombé, mais sa défense héroïque rendit plus de services à la Russie que bien des victoires!

Sous le règne du jeune Michel Romanoff, les hostilités avec la Pologne recommencèrent. Sigismond III étant mort en 1632, il y eut, jusqu'à l'élection de Ladislas, un interrègne de six mois. La guerre ayant été déclarée le 9 août, l'armée russe, qui avait à sa tête le boyard Schein, l'ancien défenseur de Smolensk, et l'*ocholnitchi* Ismaïloff, se porta contre cette forteresse qu'elle bloqua complètement. Le quartier général de Schein était placé sur la rive gauche du Dnièpre, à une distance de quatre verstes de la ville. Mais Ladislas marcha contre l'armée russe avec 23.000 hommes.

La place fut débloquée et demeura en la possession des Polonais.

Le tzar Michel Romanoff était marié à Eudoxie Loukianovna Stréchneff, fille d'un noble pauvre de Viazma (gouvernement de Smolensk).

Voici au sujet de ce Loukian des renseignements qui ne sont pas dénués d'intérêt[1].

Le 4 août 1614, Basile Pétrovitch Chérémé-teff fut envoyé vers Smolensk avec Koltovskoy. Le gouvernement de Moscou avait en effet les yeux fixés sur cette ville dont la prise de possession pouvait amener un règlement de comptes entre les Russes et les Polonais et hâter le retour du métropolite Philarète, père du tzar Michel, qui était entre leurs mains. Dans le corps commandé par Chérémételf, servaient en qualité de subalternes Jean et Loukian Stréchneff. Pouvait-on supposer alors que Loukian deviendrait le beau-père

[1] Orlovsky, *Smolensk dans l'histoire de la maison Romanoff.* — *Calendrier de Smolensk.* Edition du comité statistique de Smolensk, 1905.

du tzar? Loukian était chargé de la direction des bagages de l'armée. Le suédois Sralenberg qui était au courant de bien des détails historiques tombés dans l'oubli, assure qu'Eudoxie, la fille de Loukian, faisait partie en qualité de demoiselle de compagnie (Kammer Fraülein) de la maison du boyard Féodor Ivanovitch Chérémételf qui avait épousé la cousine germaine du tzar, la princesse Hélène Borissovna Tcherkaski[1].

La position modeste d'Eudoxie avant son mariage était un fait que nul n'ignorait. Ses propres femmes de chambre disaient : « Elle n'est pas de haute extraction ; nous la connaissions alors qu'elle ne portait encore que de simples petites chaussures de cuir jaune ; et maintenant Dieu a fait d'elle une tzarine[2]. »

L'œuvre dans laquelle le tzar Michel avait

[1] A. Barsoukoff, *La famille Chérémételf* (*en russe*). T. III, p. 55 et 56. Saint-Pétersbourg, 1882.

[2] Zabéline, *La vie domestique des tzarines russes* (*en russe*), p. 223. Moscou, 1872.

échoué fut accomplie par son fils, le tzar Alexis. En 1654, les cosaks zaporogues ayant reconnu la suprématie de la Russie, il en profita pour déclarer la guerre au roi de Pologne et se mit lui-même à la tête d'une armée de 70.000 hommes avec laquelle il marcha sur Smolensk. Après un siège de deux mois marqué par des bombardements et des assauts, les habitants obligèrent le chef de la garnison russe à ouvrir les portes de la ville aux Russes (10 septembre 1654). En quittant la ville, les troupes polonaises durent rendre leurs drapeaux. En vertu du traité de paix d'Androussovo, la Russie conserva la possession de Smolensk, qui demeura depuis lors en son pouvoir[1]. N'avait-elle pas sur cette ville un droit primordial et imprescriptible?

Le tzar Alexis épousa, le 20 janvier 1671, Nathalie Kirillovna[2] Narychkine, nièce de

[1] *Revue historique de la ville de Smolensk* (*en russe*) anonyme. Saint-Pétersbourg.

[2] Fille du colonel Cyrille Narychkine.

Matvéïef chez lequel il l'avait rencontrée. Elle était née le 22 août 1651 ; elle mourut le 25 janvier 1694[1]. Elle fut, on ne l'ignore pas, la mère de Pierre le Grand. Mais ce que l'on sait moins, et que nous sommes, croyons-nous, le premier à indiquer ou à rappeler, c'est qu'elle passa sa jeunesse chez la princesse Iraïda Kourakine qui fut abbesse du couvent de Vosnessensk à Smolensk de 1663 à 1676.

Le premier Narychkine cité dans la généalogie de cette famille est Jean Ivanovitch qui fut tué en 1552, lors de la campagne de Kazan.

Le père de Nathalie Kirillovna Narychkine était Cyrille, fils de Polyeucte. Ce dernier, Polyeucte Ivanovitch, qui descendait d'un noble de l'arrondissement de Taroussa (gouvernement de Kalouga) fut tué devant Smolensk en 1633. Son fils Cyrille, boyard en 1623, mourut le 30 avril 1691 et sa femme, Anna

[1] Prince A. Lobanoff de Rostoff, *Livre généalogique russe* (*en russe*). T. II, p. 6 et 7. Saint-Pétersbourg, 1895.

Léontiévna Léontieff, le 2 juin 1702. Un neveu de Polyeucte, le fils de son frère Philémon, Théodore Philémonovitch, trouva aussi la mort devant Smolensk.

Parmi les actes historiques publiés par la Commission archéologique, se trouve à la date de 1670, c'est-à dire quelques mois avant le mariage du tzar Alexis, un ordre du souverain adressé au voïévode de Smolensk, le prince Jean Khovansky[1], pour que certaines libéralités fussent accordées au couvent Vosnessenski dont Iraïda, princesse Kourakine était abbesse. Évidemment les dons du tzar à ce couvent de Vosnessenk avaient lieu à cause de sa fiancée laquelle, nous le répétons, avait passé sa jeunesse chez cette princesse Iraïda Kourakine. Vu l'intérêt de ce document nous croyons devoir le résumer à grands traits :

1670. — Ordre du tzar Alexis au voïévode

[1] Le prince Jean Andréïévitch Khovansky a été voïévode de Smolensk du 29 août 1669 jusqu'au 17 septembre 1671. Voir A. Barsoukoff, *Liste des voïévodes*, p. 210.

de Smolensk, prince Jean Khovansky, de donner au couvent Vosnessenski un subside en argent et en pains[1].

« Le tzar... nous avons envoyé l'ordre, d'après la supplique de l'abbesse et de ses sœurs..., de donner annuellement trois pouds[2] de cire, deux védros[3] de vin d'église ; à l'abbesse et aux sœurs 350 roubles trois quarts de blé.

« Et maintenant.... Iraïda ayant été transférée du couvent de Koutein en celui de Vosnessensk à Smolensk, il fut ordonné, à cause de la pauvreté du couvent, de lui donner la *rouga* en blé et en froment... et de l'argent pour la nécessité ainsi qu'à l'église un poud de cire, deux védros de vin d'église, un demi-poud d'encens et un quart pour les pains bénits. Dans les années précédentes, les voïévodes leur attribuaient cette rouga et, main-

[1] *Actes historiques*. T. IV, n° 212. Saint-Pétersbourg, 1842.

[2] Le poud (40 livres russes) équivaut à 16k 140g.

[3] Le védro équivaut à 12lit 30.

tenant, vous ne leur avez donné comme rouga que 50 tchetverts (quarts) de blé et de froment ; le tout était pourri et ne fut pas accepté par les employés du couvent. Et elles ne reçurent rien d'autre. Il leur était aussi fait don de 20 sagènes de bois ; et il n'en est plus ainsi. Privées de tout subside et se trouvant dans la plus grande indigence et sur le point de périr, elles nous supplient, nous le tzar, qu'on leur accorde la rouga en argent et en blé pour l'année et, qu'à l'avenir, cette rouga leur soit donnée complète comme cela avait lieu les années précédentes.

« Et quand vous recevrez cette missive de nous, le tzar, vous devrez attribuer au couvent de femmes de Vosnessensk... la rouga en argent et en blé... pour cette année, soit 2 roubles et trois quarts de blé en plus sur le don d'autrefois, et ordonner qu'on la leur livre annuellement, avec en plus, en argent, la somme nécessaire pour l'encens et le vin d'église... »



VUE DE SMOLENSK DATANT DE PIERRE-LE-GRAND

ur une icône des Saints Abraham et Mercure, conservée au village Sventchkovo.

D'après M. Orlowsky, la préparation de l'esprit russe pour les grandes réformes accomplies par Pierre le Grand serait due à des influences venues de Smolensk et résultant des mariages des premiers tzars de la dynastie Romonoff, Michel et Alexis[1].

Le couvent Vosnessenski (de l'Ascension), a été fondé en 1515 par le grand prince Basile III, sur la montagne Vokressenski (de la Résurrection). De 1610 à 1660, il fut occupé par des Jésuites. Restauré à cette date, il fut rendu au culte orthodoxe et l'abbesse du Koutenisky-monastère d'Orcha, Iraïda, princesse Kourakine, y fut transférée, ce que nous avons déjà mentionné. Cette abbesse était accompagnée de 22 religieuses provenant du Koutenisky-monastère. En 1812, le monastère de Vosnessensk fut saccagé et brûlé par les Français. En 1813, il fut l'objet d'une nouvelle restauration.

[1] *Calendrier de Smolensk*. Edition du comité statistique de Smolensk, 1905.

Non loin de ce couvent, il y avait une grande place garnie de boutiques. C'est sur cet emplacement que le tzar Pierre le Grand avait, en 1693, ordonné de livrer au dernier supplice les Streltzi révoltés de Smolensk. Mais l'exécution n'eut pas lieu, car l'abbesse du couvent, Marthe Radvanski, le supplia de faire grâce à ces Streltzi. Ensuite, satisfait d'avoir été amené à cet acte de clémence, Pierre le Grand fit savoir à l'abbesse qu'il était disposé à lui accorder ce qui lui serait agréable. Elle lui demanda de faire édifier une église en pierre (briques) à deux étages et avec un clocher. C'est la cathédrale de l'Ascension qui se trouve dans le couvent de Vosnessensk. Les plans en ont été dressés par Pierre le Grand lui-même. Le jour de l'Ascension, une grande procession se rend dans cette cathédrale.

Sous Catherine II, en 1764, une autre église fut construite dans le même couvent[1].

[1] Gratcheff, *Guide pour Smolensk (en russe)*. Smolensk, 1908.

Mais revenons à l'ordre chronologique.

Après la mort d'Alexis Mikhaïlovitch une compétition au trône se produisit entre les enfants issus des deux mariages de ce souverain qui avait épousé en premières noces Marie Miloslavski, puis Nathalie Narychkine. Sophie, fille du premier lit, se révolta contre Pierre, fils de Nathalie, lequel avait alors neuf ans et avait été proclamé tzar par les boyards et le patriarche Joakhim.

Sophie régna de 1682 à 1689.

Les intrigues de Sophie, intrigues qui avaient fait couler bien du sang, se terminèrent par le procès et la condamnation à mort de son amant Schaklovitoy qui avait ourdi un complot contre le tzar Pierre.

Les débats de ce procès corroborent que Nathalie Kirillovna Narychkine, dont le fils Pierre triomphait enfin, avait habité Smolensk avant son mariage.

Parmi les accusations formulées contre Schaklovitoy, on voit : « qu'il formait des

trames contre la vie du tzar Pierre et qu'il se proposait aussi de faire périr sa mère, la tzarine Nathalie Kirillovna, contre laquelle il tenait des propos calomnieux et déplacés, propos qui ne sont pas à rapporter et auxquels il convient de ne pas penser. En parlant de Nathalie, il disait à Sophie :

« Tu sais, ma souveraine, quelle était sa situation à Smolensk, quand elle avait pour chaussures des *lapti* ! tu sais aussi de quelle lignée elle était issue[1] ! »

Le prince Boris Kourakine a ainsi jugé Nathalie Kirillovna : « Cette princesse est douée d'un excellent tempérament ; elle est bienfaisante ; mais dans la conduite des affaires elle n'a ni application ni habileté. C'est un esprit léger[2]. »

[1] *L'affaire Schaklovitz.* Edition de la commission archéologique. Saint-Pétersbourg. — Voir aussi Zabéline, *La vie domestique des tzarines du XVIe au XVIIe siècle* (*en russe*), p. 224. Moscou, 1869. — Lapti : sorte de chaussures vulgaires encore en usage.

[2] Prince Boris Ivanovitch Kourakine, *Histoire du tzar Pierre Aléxëiëvitch.* Vol. I des *Archives du prince Kourakine,* p. 62.

Un demi-siècle après la réunion définitive de Smolensk à la Russie, le roi de Suède Charles XII, venant de Pologne, se dirigea vers Smolensk (1705). Pierre le Grand ordonna alors d'élever des fortifications en terre pour couvrir le pont sur le Dnièpre. Le tzar avait en vue de prendre Smolensk pour base d'opération. Mais Charles XII ne continua pas sa marche sur cette ville; il prit le chemin de Poltava[1].

Sous le règne de la tzarine Élisabeth, vers l'année 1744, l'ex-empereur Jean Antonovitch (Jean IV) qui s'était enfui de Riazan en compagnie d'un certain moine, fut repris à Smolensk avec son compagnon et emprisonné dans une des casemates de la forteresse d'où il fut transféré à Schlusselbourg[2].

En 1776, sous le règne de Catherine II, la province de Smolensk devint le gouvernement

[1] *Revue historique de la ville de Smolensk*. Saint-Pétersbourg, 1894.

[2] Orlovsky. *Les murailles de Smolensk* (*en russe*), p. 87. Smolensk, 1904.

de ce nom avec les limites qu'il a encore aujourd'hui.

Au cours de son règne, Catherine II visita à deux reprises Smolensk. Lorsqu'elle y vint pour la première fois, le 1er juin 1780, Joseph II l'accompagnait et l'archevêque Georges Koniski (l'historien de la Petite-Russie), évêque de Smolensk, accueillit la tzarine en ces termes : « Laissons aux astronomes le soin de prouver que la terre tourne autour du soleil. Notre soleil tourne autour de nous. »

Pendant son séjour, Catherine II ordonna de supprimer les maisons — de pauvres maisons de bois — situées en face du palais. On disposa en cet endroit un terrain de manœuvres qui, plus tard, en 1830, fut transformé en jardin.

Le second voyage de Catherine II à Smolensk eut lieu en 1787, alors qu'elle allait visiter la Nouvelle-Russie.

La vie historique de Smolensk offre ensuite

peu d'intérêt jusqu'au moment où Napoléon apparut avec la grande armée. Alors les habitants de Smolensk vécurent un drame tragique et angoissant.

DEUXIÈME PARTIE

L'ÉPOPÉE DE SMOLENSK EN 1812

AVANT-PROPOS

Dès le début de la campagne de 1812, Napoléon Ier avait pour lui la supériorité numérique, mais son armée n'était plus celle du camp de Boulogne, ni même celle de 1809, encombrée qu'elle était par de nombreux éléments étrangers. On a dit qu'en englobant parmi ses troupes une aussi grande quantité de soldats de nationalité non française, il avait voulu donner à l'expédition le caractère d'une croisade de l'Europe contre la Russie. Il est plus probable qu'il les emmena sous ses aigles pour ne pas les laisser derrière lui, pour les empêcher de faire croisade contre lui-même. Quoi qu'il en soit, disposant de la supériorité du nombre, il s'efforça, suivant

sa stratégie habituelle, de manœuvrer son ennemi, de le fixer et de lui porter un de ces coups qui décident du sort d'une armée et de celui d'une nation, au moins pour un temps. Mais, en cette circonstance, il présuma trop de son génie et crut qu'il opérerait avec autant d'aisance et de souplesse sur un échiquier très vaste, d'une étendue indéfinie, peut-on dire, que dans les vallées du Pô, du haut Danube et de l'Elbe. Il ne se souvint pas assez de la campagne de 1807, en Pologne. Il n'estima pas son adversaire à sa juste valeur et surtout ne tint pas assez compte de l'élément moral, du patriotisme moscovite. Cependant, ce qui se passait en Espagne et en Portugal aurait dû le faire réfléchir.

Mais les Russes ne furent pas manœuvrés par l'Empereur, ils furent seulement gênés dans leur mouvement de retraite; leur foi patriotique, leur résolution de ne pas traiter tant que l'ennemi serait sur leur territoire explique pourquoi, malgré les fautes du com-

mandement (voir plus loin la lettre de l'empereur Alexandre à l'amiral Tchitchagoff), l'Empereur ne put leur infliger un de ces échecs dont une armée ne se relève pas et qui obligent à solliciter la paix.

Plusieurs fois, Napoléon fut persuadé qu'il tenait son adversaire, qu'il allait pouvoir lui asséner un de ces coups de massue qu'il excellait à porter, qu'il allait rééditer Austerlitz, Iéna, Friedland ou Wagram ; mais la bataille décisive lui échappa et il dut suivre les Russes jusqu'à Borodino où il remporta une de ces victoires qui ne vous laissent que le champ de bataille, une victoire tactique, une victoire sans lendemain ou, plutôt, qui eut pour lendemain la glorieuse et lamentable retraite.

Le désastre, le grand maréchal Duroc semble l'avoir prévu dès les premiers jours d'août, car dans une note antérieure au 4 août il dit : « L'Empereur ne trouvera pas la paix à Smolensk, ou même à Moscou plus qu'à Vitebsk ; il sera seulement plus loin de la

France. La paix fuira devant nous comme la bataille, et plus longtemps, quand l'ennemi nous verra plus épuisés de marches, quand une grande partie de notre cavalerie sera démontée, il essayera d'une grande bataille ; et, vaincu, il se retirera plus loin, n'étant pas poursuivi ; et il se recrutera vite, étant chez lui, au lieu que nous...[1] »

[1] Note citée dans les *Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature* de M. Villemain. T. I, p. 203. In-8°, Paris, 1856, cinquième édition.

CHAPITRE PREMIER

LES PREMIÈRES OPÉRATIONS. — PLANS DIVERS. — JONCTION DES DEUX PRINCIPALES ARMÉES RUSSES. — LES FRANÇAIS SE RAPPROCHENT DE SMOLENSK.

Tout d'abord, les deux principales armées russes, qui avaient quitté isolément le camp de Drissa, du fait du prince Bagration qui supportait impatiemment d'obéir au commandant en chef Barclay de Tolly, moins ancien de grade que lui, furent obligées à bien des marches et bien des manœuvres avant de pouvoir se rejoindre. Il ne leur fut pas possible de se réunir à Minsk, où Davout prévint Bagration. Celui-ci, ensuite, empêché de franchir le Dnièpre à Mohilew, prit le parti de descendre ce fleuve qu'il passa à

Sornybykoff et, de là, gagna Smolensk[1].

Un peu plus tard, dans une lettre adressée à l'amiral Tchitchagoff, lettre où il jugeait la manière dont les opérations avaient été conduites du côté des Russes, l'empereur Alexandre disait que la première armée (Barclay de Tolly) avait bien exécuté le plan convenu jusqu'aux bords de la Dvina; que les six corps dont elle était formée s'étaient concentrés au nez de l'ennemi, sans qu'il réussît jamais à les entamer, ni même à couper une seule patrouille de hussards. Quant à la deuxième, le prince Bagration qui la commandait, au lieu de se mettre en marche dès la nouvelle de la rupture, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, avait *lambiné* et perdu deux ou trois jours, ce qui avait permis à l'ennemi de le prévenir de quelques heures à Minsk. Là, le prince avait

[1] *Souvenirs anecdotiques et militaires du colonel Biot* publiés d'après le manuscrit de M. G. Froberger, son petit-neveu, avec une introduction et des notes par M. le comte Fleury, p. 14. In-8°, Paris, 1901.

commis une seconde faute; celle de n'avoir pas, pour passer la Bérézina à Minsk, forcé le pont de cette ville, où l'ennemi n'avait pu arriver qu'avec une avant-garde de six mille hommes, tandis que la deuxième armée en avait plus de soixante mille sous les armes. Au lieu d'agir ainsi, le prince Bagration avait préféré faire un circuit énorme en marchant par Nesviji et Slousk sur Bobruisk, ce qui, outre la perte de temps et le chemin inutile que cela avait fait faire, avait éloigné les deux armées au lieu de les rapprocher. Cette faute, continuait l'empereur, en avait entraîné d'autres; la première armée, au lieu de rester sur la Dvina, comme il était convenu, avait dû s'en écarter et se rapprocher de la deuxième pour faciliter la jonction, mais au lieu de passer cette rivière à Bourdiloff ou à Béchénkovitchi, le ministre de la Guerre (Barclay de Tolly) avait fait rétrograder inutilement son armée jusqu'à Vitepsk, ensuite jusqu'à Porétchié,

pour de là marcher sur Smolensk, tandis qu'il était possible de s'y rendre beaucoup plus rapidement par Sénno. En même temps, par suite de la première faute, la deuxième armée s'était trouvée arrêtée par l'ennemi au passage du Dnièpre à Mohilew. Le prince Bagration, n'ayant qu'une demi-intention d'attaquer Davout, avait livré un combat certes très glorieux pour les troupes russes, mais inutile, car il n'avait engagé que deux divisions de son armée au lieu de faire donner toutes ses forces s'il voulait emporter à tout prix la position. Après ce combat, il avait passé le Dnièpre à Sarnybykoff, ce qu'il aurait très bien pu faire sans livrer le combat de Mohilew. A partir de ce moment, l'ennemi avait à son tour commis la faute énorme de laisser aux deux armées russes la possibilité de se réunir à Smolensk, ce qu'il aurait pu empêcher en marchand d'Orcha et de Mohilew sur cette ville[1].

[1] Lettre citée dans les *Souvenirs de l'amiral Tchitchagoff*, pp. 121-123. In-16, Leipzig, 1862.

Même après l'issue heureuse de cette lutte, l'empereur Alexandre devait répéter ses critiques sur les fautes graves du prince Bagration qui avaient « permis à l'ennemi de le prévenir à Minsk, Borisow et Mohilew et forcé la première armée à quitter les bords de la Dvina pour se porter sur Smolensk[1] ».

Au cours de la retraite des Russes, sans doute après le combat de Mohilew, un émigré français au service de la Russie, le comte de Saint-Priest[2], conseilla à l'empereur Alexandre, pour dégager l'armée de Bagration, un plan au moins aventureux qui consistait à faire prendre l'offensive par la première armée (Barclay de Tolly), dans la direction de Polotzk et de Vitebsk. C'eût été renoncer à la guerre d'usure et combler les vœux de Napoléon.

[1] Lettre de l'empereur Alexandre à Barclay de Tolly, Saint-Pétersbourg, 24 novembre ; citée dans la *Correspondance inédite de l'empereur Alexandre et de Bernadotte pendant l'année* 1812, publiée par X..., préface, p. XXI. Paris, Librairie militaire Chapelot, 1909.

[2] Voir le n° I de l'appendice.

La guerre d'usure, bien des généraux et des donneurs de conseils, comme il y en avait alors quantité en Europe, la recommandaient à la Russie. Dès le mois de juillet, Bernadotte la conseillait à l'empereur Alexandre[1].

D'autre part, le lieutenant général Paulucci proposait aussi un plan de campagne. Il émettait d'abord l'avis que si la marche du prince Bagration sur Smolensk était adm

[1] « La guerre durait depuis un mois et l'Europe n'avait pas encore retenti d'un de ces coups de tonnerre auxquels l'empereur des batailles l'avait accoutumé. A ce point de vue la Russie avait obtenu le grand avantage d'avoir évité les batailles générales.

« L'habitude qu'a l'Empereur de manier de grandes armées doit lui donner de la confiance, écrivait Bernadotte ; mais si Votre Majesté veut bien ménager ses moyens, si elle ne se trouve pas forcée d'accepter une bataille générale et qu'elle puisse réduire la guerre à des marches et à des combats partiels, l'empereur Napoléon commettra des fautes. »

« Cette idée semble aussi avoir été l'opinion générale de tous les militaires. On la retrouve dans un rapport envoyé au comte Zichy, ambassadeur de Vienne en Russie à la veille de la bataille de Smolensk. » *Correspondance inédite de l'empereur Alexandre et de Bernadotte pendant l'année* 1812, publiée par X..., préface, p. XXII. Paris, librairie militaire Chapelot, 1909.

rable, celle de Barclay de Tolly vers le même point était au contraire une faute. Cette faute avait permis à la gauche de l'ennemi de se porter rapidement, dans la direction de Porétchié. Il pensait que les Français renforceraient cette gauche afin d'écraser la droite de la première armée (Barclay de Tolly). Cette victoire mettrait Napoléon à même d'empêcher l'armée russe de se replier sur Tver ou sur Moscou; ou bien, si la rencontre n'était point décisive, il pourrait changer son plan d'opération et se porter sur Saint-Pétersbourg par Véliki-Louki et Porkoff, en attirant à lui par Jacobstadt ou Dunaborg, toutes ses troupes disponibles. Enfin, dans le but d'amener des succès susceptibles de balancer ces possibilités, il proposait de diriger l'armée du général Tormassoff sur Pinsk, avec mission d'en expulser l'ennemi, de se porter par Mozyr, dont le chemin était couvert par les troupes du général Hértel, sur Moguilef et Mstislav, afin

de menacer les derrières et le flanc droit de l'ennemi, tout en s'efforçant de prendre contact avec l'armée de Bagration[1].

On sait que plus tard, au cours de la marche rétrograde des Français, les Russes tentèrent, à la Bérézina, de couper la retraite aux restes de la grande armée, mais elle força néanmoins le passage de la rivière.

Voici quelques renseignements de source russe sur la jonction des armées de Barclay de Tolly et du prince Bagration.

Le 1er août, la première armée s'approcha de Smolensk alors occupée, d'après Boutourline, par un petit corps composé de 14 bataillons et 8 escadrons, et Barclay de Tolly y prit son quartier général.

La réunion des deux armées eut lieu le 3 août.

La première fois que le prince Bagration, accompagné de son état-major et de plusieurs généraux, vint faire visite au général en chef,

[1] Voir le n° II de l'appendice.

celui-ci, sur le conseil du général-major de Löwenstern, aux mémoires duquel nous empruntons ces détails, alla au-devant du prince jusqu'à l'antichambre, le chapeau à la main et l'épée au côté et lui dit qu'il se préparait à sortir pour lui rendre visite. Cette démarche sur laquelle le prince Bagration ne comptait pas, fit grand effet sur lui et sur sa suite qui jalousait le général en chef, moins ancien de grade que le prince.

L'entrevue ne dura guère qu'un quart d'heure.

A partir de ce moment, Barclay prit le commandement des deux armées[1]. Du reste, pendant les jours qui suivirent, il ne l'exerça pas avec décision. Sa perspicacité était en défaut, il ne voyait pas clair sur l'échiquier, partant il multipliait les ordres et les contre-ordres, astreignant ses troupes à des marches et contremarches inutiles. Aussi le 3 août (vieux style) le grand-duc Constantin adres-

[1] Voir le n° III de l'appendice.

sait-il à l'empereur son frère une lettre où il peignait la situation sous un jour inquiétant. A son avis, l'indécision était à son comble. Trompé par de fausses nouvelles, le général en chef s'était laissé attirer sur sa droite, vers Porétchié, fausse manœuvre qui avait donné aux Français quatre jours d'avance. Il craignait de les voir entrer à Smolensk le lendemain 4 août (vieux style)[1].

Ainsi Barclay de Tolly avait cru que d'importantes forces étaient sur la gauche des Français alors qu'au contraire Napoléon les ramenait sur sa droite, dans l'espoir de frapper un coup décisif. C'est alors que se produisit l'attaque de l'hetman Platow, qui était à la tête d'une avant-garde de 10.000 hommes, contre le corps de cavalerie du général

[1] Voir le n° IV de l'appendice. L'empereur Alexandre blâma aussi le mouvement vers Porétchié : « ..... l'ennemi pendant que l'on marchait sur lui à Porétchié se concentra vers Krasnoé et fut sur le point de se trouver sous les murs de Smolensk avant que l'armée eût le temps de revenir du faux mouvement qu'elle avait fait du côté de Porétchié. » Lettre citée dans les *Mémoires de l'amiral Tchitchagoff*, pp. 123-124. In-16, Leipzig, 1862.

Montbrun dont la division de cavalerie légère, commandée par le général Sébastiani, fut culbutée[1].

On trouvera dans les *Souvenirs du 12e chasseurs* du capitaine Aubry une relation détaillée de cet engagement, où la surprise éprouvée au début par les Français fut réparée par une charge superbe des lanciers prussiens[2].

Dans Smolensk, la population, à l'annonce de l'approche de l'armée française, était inquiète et troublée, mais calme cependant ; elle quittait stoïquement ses foyers ou se préparait à le faire, résolue qu'elle était à ne pas se soumettre à l'ennemi, lui abandonnant le sol, mais emportant avec elle l'espoir de revoir la patrie. Les lettres de Théodore Glinka[3] font voir quel était alors

[1] « Les généraux Montbrun et Sébastiani se reprochèrent mutuellement ce revers dont on ne sut jamais le vrai coupable. » Colonel Biot, *op. cit.*, pp. 20-21.

[2] Voir le n° V de l'appendice.

[3] Glinka est né dans la propriété de sa famille : Novo Spassk (district d'Elna, gouvernement de Smolensk). Alexandre III a fait élever une statue à un autre Glinka

l'état d'esprit des habitants de Smolensk dont une courte visite de l'empereur Alexandre, qui réunissait alors et des recrues et des subsides, avait affermi les cœurs[1]; mus par des idées empreintes, non de fanatisme, mais d'un patriotisme généreux, beaucoup, dans l'armée russe, estimaient qu'il importait de donner largement l'exemple du sacrifice, de disputer âprement la terre russe à l'envahisseur, de ne la lui céder que couverte de cadavres, et d'abandonner à d'autres le soin de le vaincre, de le capturer ou de l'expulser.

Ces idées étaient en faveur parmi l'armée russe réunie aux environs de Smolensk.

Pour la défense de la ville, une partie seulement des forces moscovites fut engagée, ce qui impliquait une prochaine retraite; la défense des vieux remparts de la cité

(Michel), le célèbre compositeur, qui était également né dans le gouvernement de Smolensk, en 1830.

[1] Voir le n° VI de l'appendice.



VUE DE SMOLENSK. D'APRÈS UNE GRAVURE ANGLAISE DE 1814

vénérée fut cependant accomplie avec un acharnement épique, aussi comprend-on pleinement que les Russes en gardent pieusement le souvenir, et qu'après un siècle, ils honorent les glorieux soldats qui tombèrent là pour la Patrie. Ils furent des héros, ils ont donc droit aux hommages émus de nous autres Français, mais nous nous souvenons aussi d'autres héros : nos soldats. Ils nous apparaissent comme une avant-garde fantastique, précédant ceux plus nombreux qui succombèrent à la Moskowa ou pendant la terrible retraite. Mais ceux que nous vénérons comme une élite, ce sont les héroïques débris qui survécurent au désastre, reprirent stoïquement rang dans les nouvelles armées, luttèrent contre l'Europe entière, puis s'acharnèrent à défendre la Patrie française.



Photographie de Mme Kletnova.

SMOLENSK

Les murailles et la tour Nikolsky.

CHAPITRE II

BATAILLE DE SMOLENSK

Le 13 août, prévoyant que l'artillerie aurait un rôle important à jouer devant Smolensk, le général de Lariboisière, commandant en chef de l'artillerie, partit pour reconnaître cette place. Il examina ses défenses et demeura convaincu que l'artillerie de campagne serait impuissante à y ouvrir une brèche.

La ville, qui s'étend sur la rive gauche du Dnièpre, n'était cependant pas régulièrement fortifiée ; sa seule protection était l'immense muraille qu'avait jadis élevée Boris Godounoff. Cette muraille, bâtie avec d'épaisses et

grosses briques rouges, a 4.000 toises d'étendue ; elle est haute suivant les endroits de 25 à 50 pieds et son épaisseur atteint généralement 15 pieds. Une terrasse intérieure la rend élastique, ce qui atténue le choc des projectiles.

En bien des endroits, ces murailles étaient dégradées.

Elles étaient flanquées de tours rondes ou carrées que l'on aurait pu battre en brèche avec des pièces de 12. Une grande tour carrée protégeait la route de Saint-Pétersbourg par Porétchié ou Duchousczina. Une seconde porte de la ville était couverte par une demi-lune en terre précédée d'une sorte d'esplanade palissadée et terminée par deux grands magasins. Cette porte donnait passage aux routes de Krasnoë, de Mohilew, de Roslavf et d'Elna.

Un fossé, laissant une berme entre lui et l'enceinte, entourait la muraille sauf dans la partie voisine du Dnièpre.



VUE DE SMOLENSK. D'APRÈS UNE GRAVURE DE 1810

(Collection de la Princesse Ténicheff.)

A l'ouest de la ville s'élevait une citadelle pengatonale dont les bastions n'étaient pas revêtus ; elle n'était point en bon état. En avant de cette citadelle s'élevaient trois retranchements que l'on avait réparés à la hâte. La citadelle dominait la route de Krasnoë.

Autour de la ville se creusaient de grands et profonds ravins et s'étendaient des faubourgs : l'un le long de la route de Krasnoë, l'autre entre les routes de Mohilew et de Roslavf, un autre en avant d'un bastion élevé en un endroit où la muraille était en mauvais état. La ville basse s'étendait au delà du pont sur la rive droite du Dniègre.

Trois ponts dont un en bois sur la route de Saint-Pétersbourg et deux autres de pontons et de bateaux faisaient communiquer l'armée avec la ville[1].

Le 14, une partie importante de l'armée française s'était portée sur la rive droite du Dnièpre qu'elle avait franchi à Rasasna et

[1] Voir les n°s VII et VIII de l'appendice.

à Khomino ; elle avait ensuite marché sur Krasnoë.

L'intention de Napoléon était d'enlever la ville pendant que la gauche des Russes était dégarnie ; puis, une fois maître de la clef des routes de Saint-Pétersbourg et de Moscou, d'assaillir leur droite en queue et à revers, la coupant ainsi de Moscou et des abondantes ressources du Midi.

C'était une belle manœuvre, et si le 16 août Napoléon avait disposé du gros de ses forces, elle avait de grandes chances de réussir.

Bagration avait laissé une division à Krasnoë, celle de Néwérowskoï qui était forte de 7 à 8.000 hommes. Le 15 août, un régiment de cette division voulut défendre la ville contre le maréchal Ney, mais il fut promptement enfoncé. Au delà de la ville les deux colonnes formant le gros de la division russe se mirent en retraite, couvertes par leur cavalerie. Gênée par le terrain, la cavalerie de Murat attaqua sans ensemble et

les deux colonnes purent continuer leur retraite en se formant en une seule masse sur laquelle les charges successives des régiments français de Murat et de Ney n'avaient que peu d'effet. Quand les Russes se trouvèrent acculés à la palissade d'un camp, Murat crut les tenir et lança contre eux la cavalerie wurtembergeoise qu'appuyait son artillerie, mais ils la repoussèrent, franchirent l'obstacle, se reformèrent et poursuivirent leur marche. Après qu'ils eurent passé un défilé où Grouchy aurait pu les arrêter s'il avait été en force, ils gagnèrent des bois où ils furent en sûreté. Pendant cette retraite de 12 myriamètres parmi des masses de cavalerie[1], les Russes avaient perdu 8 canons, mais ils avaient ramené une partie de leurs blessés[2]. D'après Bogdanovitch, leurs

[1] Voir le n° IX de l'appendice.

[2] Chef de bataillon d'état-major Koch, *Examen de l'histoire de Napoléon et de la grande armée par M. de Ségur et de la critique qu'en a faite le général Gourgaud*, pp. 12-15, Paris, mai 1826.

pertes s'élevaient à 1.500 hommes. Ils avaient le droit d'être fiers de leur conduite qui avait fait dire à Murat : « Jamais on ne vit autant de courage de la part de l'ennemi. »

Si cette héroïque division avait été anéantie, Ney et Murat n'auraient pas rencontré grande résistance à Smolensk[1], car il ne se trouvait pas d'autre force russe entre les Français et cette ville.

Mais le secours allait venir d'ailleurs.

En effet, le général Raéffsky qui formait l'arrière-garde de l'armée de Bagration reçut l'ordre de rétrograder sur Smolensk, de marcher de cette ville sur Krasnoë, de prendre position entre ces deux points et de recueillir Néwérowskoï dans sa retraite.

Raéffsky eut soin de demander si, rencontrant des forces supérieures, il devait se retirer et aller se défendre dans Smolensk, qu'il exposerait à une ruine totale, ou s'il

[1] Colonel Biot, *op. cit.*, p. 23. — Général comte de Ségur, *Histoire de Napoléon et de la grande armée en* 1812. 10e édition, p. 248. Paris, 1834.



BATAILLE DE SMOLENSK, 17 AOUT 1812

(D'après le tableau de Langlois.)

devait repasser le fleuve et en défendre le passage à l'ennemi. Dans le premier cas, il croyait avoir plus de chance d'arrêter les Français, mais il risquerait de faire détruire la ville et son corps d'armée ; dans le second cas, il livrait une ville qui pouvait coûter beaucoup de monde à l'ennemi avant d'être prise.

Il ne reçut pas de réponse à son message.

Arrivé près de Smolensk à la pointe du jour, il envoya un aide de camp aux nouvelles. Celui-ci revint bientôt annoncer que Néwérowskoï avait été exterminé avec sa division.

Raéffsky n'ajouta pas foi à cette nouvelle et traversa Smolensk pour se porter sur la route de Krasnoë. Vers deux heures de l'après-midi, Néwérowskoï se présenta, désespéré de son échec qui, vu la supériorité numérique de l'ennemi, était une glorieuse action de guerre et Raéffsky recueillit les restes de sa division.

Vers cinq heures du soir, il constata que des forces importantes de cavalerie se déployaient pour passer la nuit. Le gros de l'infanterie était à quelques verstes en arrière.

Le général sentait tout le danger de sa position. Les armées russes n'étaient pas à même de le secourir avant la nuit prochaine. Il pouvait certes se défendre pendant quelque temps dans la ville. mais il n'était pas sûr de pouvoir conserver le pont du fleuve, son unique retraite, s'il était attaqué. Il n'avait que 28 bataillons et ne pouvait opposer à l'ennemi, dit-il, que 13.000 hommes (d'autres relations portent ses forces à 20.000 hommes), en comptant la division Néwérowskoï qui avait été très éprouvée la veille. Néanmoins, il se détermina à lutter jusqu'à la mort plutôt que de permettre à l'ennemi de couper leurs armées de la route de Moscou et des provinces méridionales dont elles tiraient tant de secours.

Pendant la nuit, il établit la majeure partie de son artillerie dans les anciennes batteries

en terre adossées extérieurement aux murailles ; le reste fut disposé de manière que l'ennemi ne pouvait placer la sienne que très difficilement, car il lui fallait franchir des ravins profonds et escarpés à demi-portée des canons russes. La masse principale de l'infanterie fut placée devant le faubourg dont le général Paskiévitch commandait la droite. On ne pouvait garnir que le centre et le flanc droit du demi-cercle à garder, deux bataillons furent établis entre les faubourgs, deux autres dans la ville même. Quelques centaines de convalescents furent armés et placés sur les murailles.

Deux régiments de cavalerie ; les dragons de la Nouvelle-Russie et les lanciers de Lithuanie survinrent ; ce renfort, qui n'était pas d'une bien grande utilité pour le combat, fut destiné avec les cosaques à battre l'estrade et à couvrir la gauche de la ligne.

Ordre avait été donné de repousser l'attaque des Français et de s'abstenir de les pour-

suivre, car on se serait affaibli en élargissant le champ de bataille.

Enfin, le général Raéffsky envoya deux courriers aux généraux en chef pour leur annoncer qu'il avait l'assurance d'avoir devant lui toute l'armée française ; et il fit savoir au prince Bagration que le salut des deux armées russes dépendait de sa résistance[1].

Le 16, apparut aux Français, fatigués certes, mais prêts à un nouveau sacrifice, la vue de la majestueuse enceinte de Smolensk.

L'ennemi s'y est-il arrêté pour s'opposer de toutes ses forces à la marche en avant de l'adversaire ? On ne le pense pas, on croit que l'on entrera sans coup férir dans la forteresse certainement évacuée. L'Empereur lui-même, d'ordinaire si attentif à ce qui se passe à l'avant-garde, partage cette conviction. D'après Marbot[2] il aurait ajouté foi à des rapports de Murat et de Ney qui, arrivés

[1] Voir le n° X de l'appendice.

[2] Voir le n° XI de l'appendice.

les premiers devant Smolensk, crurent, on ne sait trop pourquoi, que l'ennemi s'était retiré et envoyèrent à l'Empereur des rapports en ce sens.

A trois heures du matin, il fit appeler le général Auguste Caulaincourt et l'intendant général Denniée et ordonna au premier d'établir son quartier général dans la ville, et à Denniée de se hâter de se rendre aux États. Au moment où ils s'éloignaient, le major général Berthier ajouta : « Dépêchez-vous, le maréchal Ney est déjà en ville. »

[1] Dans les *Mémoires du baron Fain*, publiés par ses arrière-petits-fils, par P. Fain, Paris, 1909, on trouve ces indications :

« Journal des séjours de l'Empereur.

« Dimanche 16 août. — Coucher au bivouac devant Smolensk, à droite de la route. Première position.

« Lundi 17 août. — Coucher au bivouac devant Smolensk, plus près de la route, deuxieme position. Combats de Polotsk et de Smolensk.

« Mardi 18 août. — L'Empereur couche à Smolensk. Deuxième combat de Polotsk

« Du 19 au 23 août. — Séjour à Smolensk. Le 19, combat de Valoutina.

« Le 24 août (lundi). — Départ de Smolensk à minuit. »

Le baron Denniée donne aussi des renseignements circonstanciés sur l'itinéraire de l'empereur Napoléon pendant cette période de la campagne de 1812.

DÉPART			ARRIVÉE			OBSERVATIONS
Lieux.	Dates.	Heures.	Lieux.	Dates.	Heures.	
Vitebsk . . .	13 août	1 du matin	»	»	»	Passé le Dniéper, arrivé au camp de Rasasna.
Rasasna . . .	14 août	7 —	Siniaki . . .	14 août	2 apr. midi	
Siniaki . . .	15 —	10 —	Koronitnia. .	15 —	»	
Koronitnia. .	16 —	7 —	»	»	»	Campé devant Smolensk, le 17.
			Smolensk . .	18 août	4 apr. midi	
Smolensk . .	24 août	minuit	Dorogoboni .	25 —	2 —	
Dorogoboni .	26 —	—	Jarkovo . . .	27 —	3 1/2 matin	
Jarkovo . . .	27 —	—	Ronibki . . .	28 —	2 1/2 —	
Ronibki . . .	28 —	3 du soir	»	»	»	A deux lieues de Viasma, le 28.
			Viasma . . .	29 août	3 du soir	
Viasma . . .	31 août	10 du matin	Vélitchévo. .	31 —	4 —	

[1] Baron Denniée, *Itinéraire de l'empereur Napoléon pendant la campagne de 1812*, p. 190, in-12, Paris, 1842.

C'était une erreur.

Caulaincourt et Denniée se mirent en marche, dépassèrent les colonnes du 3e corps et poussèrent jusqu'à une demi-lieue de la ville où les tirailleurs des deux partis échangeaient des coups de fusil.

A ce moment, le maréchal Ney dont l'impatience était extrême, qui semblait vouloir entrer au plus vite dans cette ville qu'il avait présentée comme abandonnée par l'ennemi, se porta en avant avec sa cavalerie légère. Tout à coup, sept à huit cents cosaques réguliers, habilement dissimulés jusqu'alors, se précipitent en avant, débordent et ramènent notre cavalerie, enveloppent le maréchal et le général Caulaincourt. Dans la mêlée le maréchal Ney reçoit à bout portant une balle qui déchire le col de son habit. Heureusement la brigade Domanget se rallia promptement, dégagea le maréchal et se mit à la poursuite des cosaques. La division Razout appuya ce mouvement, ce qui permit au maréchal de

se convaincre que l'ennemi était dans la place.

L'Empereur put aussi s'en rendre compte.

Néanmoins l'ordre demeura d'entrer de vive force dans Smolensk.

Ainsi Ney poussa en avant trois colonnes d'infanterie qui s'avancèrent l'arme au bras contre la citadelle. Elles furent reçues avec un sang-froid admirable. Deux fois les Français revinrent à la charge, pénétrant jusque sur les talus de la contrescarpe, deux fois, faute de soutien, ils furent repoussés par des réserves qui donnèrent à propos.

Le reste du jour, aucune action sérieuse ne fut engagée ; néanmoins l'artillerie des Russes fit éprouver des pertes considérables à certains régiments, notamment au 46e.

Davout, lui, s'était mis en mouvement de fort bonne heure et avait trouvé les hauteurs environnant Smolensk occupées par des corps de cavalerie ennemie que sa division de cavalerie légère chargea vigoureusement et ramena



SOUS LES MURS DE SMOLENSK
(18 août 1812.)

jusqu'aux murailles de la ville qui l'arrêtèrent. Alors, l'artillerie entra en action et son feu continua jusqu'au soir. Il en fut de même sur tous les fronts, mais nul ne pensa à battre en brèche les tours qui flanquent l'enceinte, tours qui n'ont que trois ou quatre pieds d'épaisseur.

Le 17 au matin, Napoléon avait à sa disposition la majorité de ses forces disponibles. Il songea alors à tourner Smolensk qu'il n'avait pu surprendre. Il fit reconnaître le point où l'on pourrait jeter un pont afin de couper à l'ennemi la route de Moscou. Junot et les Westphaliens devaient exécuter ce mouvement tournant, mais ils s'égarèrent et l'opération n'eut pas lieu, d'autant plus que la bataille avait recommencé ardente autour de Smolensk.

Marbot attribue au général Eblé d'avoir conseillé cette manœuvre à Napoléon. Nous préférons la version du baron Denniée qui attribue à Eblé cette boutade rapportée du

reste par d'autres : « Il veut toujours prendre le bœuf par les cornes ! Comment n'envoie-t-il pas les Polonais passer le fleuve à deux lieues au-dessus de la ville ? » Ces mots étaient adressés au général Guilleminot qui, comme lui, avait servi sous Moreau et avait été longtemps tenu à l'écart par Napoléon.

Le 17 donc, la lutte avait recommencé devant Smolensk et, d'après la direction que suivaient, le 16 au soir, les colonnes de l'armée de Barclay de Tolly, Napoléon espérait qu'elle prendrait part à la lutte ou qu'elle s'y laisserait entraîner tout entière. On assure même, au moins Ségur le dit, qu'il ménagea aux Russes une place de bataille entre la ville et son armée. Ils n'y vinrent pas, mais ils se laissèrent aller à défendre la ville avec acharnement.

Du côté des Français, Ney occupait la gauche ; Davout et le comte Lobau formaient le centre ; Poniatowski et Murat étaient à la droite ; la garde déployée en arrière du front

servait de réserve. Elle avait derrière elle l'armée d'Italie que commandait le prince Eugène.

Dans Smolensk, le corps de Raéffsky qui avait largement fait son devoir la veille, avait été relevé par le général Doctoroff avec les 3e, 7e, 24e divisions d'infanterie ; le régiment de Smolensk ; le 6e de chasseurs, de la 12e division, et une partie du 4e corps de cavalerie.

Le matin, ces troupes eurent à subir un feu violent d'artillerie et des assauts répétés, mais elles restèrent maîtresses des faubourgs jusqu'à quatre heures de l'après-midi.

A cette heure, l'engagement devint plus acharné et, des hauteurs de la rive droite qui dominent celles de la rive gauche, on put voir que les Français gagnaient du terrain sur la gauche russe dans le faubourg de Ratschenka, et qu'ils menaçaient les ponts.

A ce moment, inquiet du général Doctoroff, Barclay de Tolly chargea le prince de Wur-

temberg de se rendre compte de la situation *de visu*. Celui-ci se fit suivre de quatre régiments, et la brigade Rossi reçut l'ordre de prendre à gauche après le passage du pont et de s'emparer coûte que coûte du faubourg de Ratschenka.

Le faubourg fut repris après un violent combat où se signalèrent les régiments de Volhynie et de Tobolsk ; mais, plus tard, ces troupes l'évacuèrent, par ordre, et se placèrent sur le chemin couvert pour défendre la partie orientale de la ville avec le 6e bataillon de chasseurs et le régiment des chasseurs de la garde.

Le prince de Wurtemberg, lui, se rendit auprès de Doctoroff en passant à travers les masses de blessés qui refluaient dans la ville, et il le rejoignit à la porte de Malachoff au moment où, à la suite d'un combat furieux dans les faubourgs, ses troupes, vivement pressées par les Français, cherchaient, dans le plus grand désordre, un refuge dans Smolensk.

Ce fut le moment le plus critique de la journée.

Le prince de Wurtemberg appela à lui la 4e division qui perdit beaucoup de monde par le boulet pendant qu'elle avançait dans la rue.

Dans ces conjonctures, le général Konownizin se chargea de faire évacuer la porte par ce qui s'y trouvait encore des troupes de Doctoroff. Le prince de Wurtemberg se mit à la tête du 4e chasseurs dans le but de déloger l'ennemi embusqué dans les maisons vis-à-vis de la porte. A peine sur le pont, les chasseurs furent accueillis par un feu d'une extrême violence, mais le major Beidekken, entraînant les plus braves tourna à droite et garnit le chemin couvert. Le reste du 4e chasseurs ne tarda pas à le suivre. Il eut à soutenir une très vive fusillade avec les Français qui occupaient les maisons situées en face de la porte de Malachoff. Un bataillon du 34e régiment fut laissé en soutien du

4e chasseurs, mais l'attaque des Français ne tarda pas à cesser.

Pendant ce temps, la brigade de Puchnizki avait eu une affaire très chaude du côté de la citadelle, et la brigade Potemkine avait de nouveau expulsé l'ennemi du faubourg de Krasnoë.

La retraite s'effectua pendant les premières heures de la nuit. Le corps de Doctoroff et la 3e division se placèrent à l'issue du faubourg de Saint-Pétersbourg ; les chasseurs de la 3e division dans le faubourg même. Le 30e chasseurs, de la 17e division, eut mission de brûler le pont.

Le matin, de très bonne heure, les Français entrèrent dans Smolensk. Les chasseurs du 30e avaient tardé à exécuter l'ordre qui leur avait été donné ; il en résulta que les voltigeurs français réussirent à gagner l'autre rive, que le 30e chasseurs fut ramené et que les Français s'emparèrent du faubourg. Le général Konownizin qui se trouvait heureu-

sement près de la brigade de chasseurs du prince Chechaffoskoï, fondit sur eux et les rejeta au delà du pont.

Les chasseurs de la 3e et de la 17e division prirent alors position le long de la rive gauche du Dnièpre et échangèrent presque toute la journée des coups de fusil avec les Français. Les chasseurs de la 4e division se tinrent en réserve sur les hauteurs du faubourg de Saint-Pétersbourg, et le reste de la 4e division rejoignit la 17e à l'extrême droite de l'armée.

C'était une victoire pour les Français puisque les Russes abandonnaient le champ de bataille, mais une victoire stérile, car la ville était déserte. Les flammes l'avaient dévorée toute la nuit ; effet des obus qu'y avaient lancés les Français, effet aussi de la canonnade sauvage que l'arrière-garde de Korff avait entretenue pendant presque toute la nuit.

Les magasins avaient-ils été incendiés de

parti pris ? On ne saurait le dire. En tout cas, ils brûlaient [1].

Jomini et Ségur rapportent un épisode émouvant de l'entrée de Napoléon Ier à Smolensk. On lui amena un pope, le seul qui fût demeuré dans la ville, et ce pope lui reprocha d'abord avec fermeté ses prétendus sacrilèges : des incendies dus peut-être aux Russes et qui étaient attribués aux Français pour que les marchands et les paysans ne séparassent pas leur cause de celle de la noblesse.

L'Empereur l'écouta et lui dit enfin : « Mais votre église a-t-elle été brûlée ? — Non, Sire, Dieu sera plus puissant que vous ; il la protégera, car je l'ai ouverte à tous les malheureux que l'incendie de la ville laisse sans asile. — Vous avez raison ; oui, Dieu veillera sur les victimes innocentes de la guerre ; il vous récompensera de votre cou-

[1] Voir les nos X, XI, XII, XIII, XIV, XV, XVI, XVII, XVIII et XIX de l'appendice.

rage. Allez, bon prêtre, retournez à votre place. Si tous les popes eussent imité votre exemple, s'ils n'eussent pas trahi lâchement la mission de paix qu'ils ont reçue du ciel, s'ils n'eussent pas abandonné les temples que leur présence rend sacrés, mes soldats auraient respecté vos saints asiles ; car nous sommes tous chrétiens et votre Bog est notre Dieu ! »

Mais, alors que le patriotisme commandait à tous de se retirer, que c'était un devoir pour le pope de prêcher d'abandonner le sol à l'ennemi, dès lors, pouvait-il attendre l'envahisseur, se séparer de ses frères durement éprouvés ? Ne devait-il pas donner lui-même l'exemple aux autres, fuir avec la population, partager ses souffrances et ses peines ?

Quoi qu'il en soit, Napoléon renvoya ce pope à son temple accompagné d'une escorte ; il lui fit remettre des secours. Son retour en compagnie de soldats français produisit une

scène d'affolement, des femmes et des enfants se pressèrent autour de l'autel, mais le pope, élevant la voix, leur cria :

« Rassurez-vous ! j'ai vu Napoléon et je lui ai parlé. Oh ! comme on vous avait trompés, mes enfants ! L'Empereur de France n'est point tel qu'on vous l'a représenté. Apprenez que lui et ses soldats connaissent et adorent le même Dieu que vous. La guerre qu'il apporte n'est point religieuse ; c'est un démêlé politique avec notre empereur. Ses soldats ne combattent que nos soldats. Ils n'égorgent pas, comme on vous l'avait dit, les vieillards, les femmes et les enfants. Rassurez-vous donc, et remercions Dieu d'être délivrés du pénible devoir de les haïr comme des païens, des impies et des incendiaires ! »

En fait, était-il exact qu'il n'y eût qu'un simple démêlé entre les deux empereurs, que les soldats français se bornassent à combattre les soldats russes ? Il y avait plus. Cette guerre que Napoléon avait commencée

sans en prévoir les conséquences avait plus de portée qu'une guerre ordinaire. Napoléon conduisait une sorte de croisade dite européenne contre la Russie et il n'aurait pas été fâché de trouver des partisans parmi les Moscovites. Les Russes avaient relevé le défi, cette guerre était pour eux une guerre nationale, une guerre de vie ou de mort ; et dans cette lutte, la population avait un rôle à jouer ; faire le vide, créer un désert autour de l'envahisseur quoi qu'il pût lui en coûter. Ce rôle, les Russes l'ont rempli, non pas tant à l'instigation du gouvernement que par patriotisme et par haine de l'étranger, de l'étranger qui occupait une partie de leur territoire.

CHAPITRE III

APRÈS LA BATAILLE

L'un de ceux qui entrèrent à Smolensk le lendemain de la bataille, Victor Dupuy, convient que la ville présentait un affreux spectacle de désolation : que le grand nombre des cadavres qui gisaient encore dehors attestait de la vivacité de l'attaque et de l'opiniâtreté de la défense. Il accuse les Russes d'avoir commencé là l'exécution de leur système dévastateur de pillage et d'incendie[1].

Qu'ils aient pillé et incendié les magasins pour ne point les laisser en possession de l'ennemi, quoi d'étonnant !

Chose singulière, alors que nombre de

[1] Victor Dupuy, *Souvenirs militaires*, publiés par le général Thoumas, p. 172. Paris 1892.

témoins oculaires, tant Français que Russes, assurent que Smolensk fut livrée aux flammes, le colonel Pion des Loches soutient qu'il n'y eut point d'incendie. Il dit à ce sujet : « Il n'y eut point d'incendie comme à Vitebsk, mais fuite de tous les habitants[1]. » Il note aussi qu'à une revue de l'Empereur, passée le 23 dans un petit hameau, il n'y avait pas un seul assistant. Le patriotisme avait fait taire la curiosité !

Théodore Glinka, lui, dans une lettre adressée à sa femme assure que les Français firent pleuvoir sur les magasins, les églises et les maisons, un nuage de bombes, de grenades et d'obus et que tout ce qui pouvait brûler s'enflamma, d'où il régnait partout une chaleur intense. La plupart des maisons étaient construites en bois, on comprend donc que le bombardement des Fran-

[1] Pion des Loches, *Mes campagnes* (1792-1815), notes et correspondance d'un colonel d'artillerie, mises en ordre et publiées par Maurice Chipon et Léonce Pingaud, p. 286. In-8, Paris, 1889.

çais et celui des canons de l'arrière-garde de Korff aient eu beau jeu. Une fumée multicolore flottait sur la ville en détresse ; l'aurore se leva empourprée et comme sanglante ; et l'on entendait le grondement incessant du canon, le sinistre fracas des bombes, le crépitement de la fusillade, le roulement des tambours auxquels se mêlaient les lamentations des femmes et des enfants restés dans la ville [1].

Pendant la nuit, au son mélancolique des cloches qui semblaient sonner le glas de la cité, on fit sortir de la ville l'icône de la sainte Vierge de Smolensk, et le triste cortège qui l'accompagnait s'éloigna lentement pendant que non loin la bataille grondait obstinée et furieuse.

C'est non cette image vénérée, mais celle, moins ancienne, dont la division Iermoloff avait la garde que, dans l'après-midi du 6 septembre, Koutouzoff fit porter en procession dans les rangs de l'armée qui bientôt

[1] Voir le n° XX de l'appendice.

devait livrer la bataille géante de Borodino[1].

La masse des habitants de Smolensk avait été expulsée le 17 août. Beaucoup se réfugièrent à Penza, si nous en croyons les mémoires de Viguel. Il dit, par exemple, qu'il fut étonné un jour de voir dans cette ville une quantité de véhicules étranges et singuliers, ce qui lui fit croire que toutes les voitures des propriétaires du district s'étaient donné rendez-vous à Penza. Mais il apprit bientôt que ces voitures étaient celles d'habitants du gouvernement de Smolensk — de vrais Russes — qui désiraient trouver un refuge dans la ville.

C'est le 19 au matin que commença le combat de Valoutina Gora, sanglant engagement livré sur le plateau de ce nom par le maréchal Ney à l'arrière-garde des Russes, sur la route de Moscou. Cette route bordait le Dnièpre, franchissant des vallons où coulent des affluents du fleuve. Sur le versant

[1] Lövenstern, *Mémoires*. T. I, p. 253.

du vallon opposé à celui par où venaient les Français, l'arrière-garde de Korff se tenait prête à leur disputer le terrain. Dans le premier vallon, qu'arrose la Stubna, elle fut cependant repoussée, mais plus loin, ce fut une autre affaire.

La route de Moscou étant voisine du Dnièpre à sa sortie de Smolensk, les Français pouvaient la couvrir du feu de leur artillerie, ce qui détourna Barclay de Tolly d'y engager ses convois. Il se servit à cet effet de deux chemins partant de la route de Saint-Pétersbourg et rejoignant la grande route de Moscou au delà de Valoutina. C'étaient des chemins traversant une région marécageuse et boisée, où les voitures avançaient avec peine et où le moindre accident pouvait devenir dangereux. Enfin, la tête du convoi atteignit la grande route au moment où les soldats de Ney n'avaient plus qu'à forcer le passage de la Kolowdnia et à emporter le plateau de Valoutina pour déboucher

eux-mêmes sur la grande route de Moscou.

Devant l'importance qu'il y avait à couper la route à l'ennemi, on comprend l'acharnement des soldats de Ney et, plus encore, celui de leurs adversaires qui tenaient à maintenir le passage libre pour que le convoi, qui portait leurs blessés et un immense matériel de guerre, pût s'écouler.

Korff, qui arrivait en désordre de la Stubna, réclama l'aide du corps qui le précédait. Ce corps fit demi-tour et tous combattirent avec l'énergie du désespoir pour la défense de ces Thermopyles. La lutte dura jusqu'au soir. Les Russes profitèrent de la nuit pour continuer leur retraite. Ils étaient sauvés.

En cette circonstance, Napoléon s'était arrêté à une demi-lieue en arrière de Ney et, croyant à une simple affaire d'avant-garde, il lui avait envoyé la division Gudin et était retourné à Smolensk.

Pendant ce combat, le général Gudin, qui semblait destiné à devenir maréchal de France,



LE MARÉCHAL KOUTOUZOFF, PRINCE DE SMOLENSK
Prince Koutouzoff Smolenski (1745-1813).

eut les deux jambes brisées par un boulet qui ricochait. Transporté à Smolensk, il ne tarda pas à succomber. Il fut regretté de toute l'armée. Il repose dans un des bastions de la citadelle de Smolensk[1].

Alors que Ney attaquait les Russes de front, que Murat éclairait ses flancs avec sa cavalerie, on attendait l'effet d'un mouvement tournant que Junot avec ses Westphaliens avait ordre d'effectuer contre la colonne ennemie. Il devait déboucher sur la grande route de Moscou par un chemin aboutissant en arrière de Valoutina, mais Junot n'était plus le Junot de jadis, il était atteint d'une sorte de torpeur, prélude de la maladie mentale qui couvait en lui et, se trouvant sur le flanc de la colonne qui avait fait demi-tour pour venir au secours de Korff, il ne songeait pas à l'attaquer. Murat alla le rejoindre, lui prodigua des encouragements, chargea même

[1] Ségur, *Histoire de Napoléon et de la grande armée de 1812*, T. I, 10e édition, pp. 286-289. Paris, 1834.

à la tête de quelques escadrons pour lui montrer les résultats qu'il pouvait obtenir ; tous ses efforts furent vains.

Quand l'Empereur fut à même de se prononcer, de mesurer les conséquences de la crise d'apathie de Junot, il ordonna au général Rapp, nouvellement arrivé à l'armée, de prendre le commandement des Westphaliens, mais Junot trouva de chauds défenseurs : Murat, Berthier, Ney, Rapp lui-même ; ils firent valoir qu'il était un ancien aide de camp du général Bonaparte, qu'il était couvert de blessures[1]...

Dans une lettre adressée le 18 août à M. Maret, duc de Bassano[2], l'Empereur prétend que l'armée ennemie avait ordre de livrer bataille, mais qu'elle n'avait pas osé le faire ; qu'il a pris Smolensk de vive force, ce qui n'est point absolument exact.

En fait, l'armée russe ne semble pas avoir

[1] Voir les nos XXI et XXII de l'appendice.

[2] Voir le no XXIII de l'appendice.



LE GÉNÉRAL COMTE DELABORDE

verneur de Smolensk alors que Napoléon quitta cette ville pour marcher sur Moscou.

eu l'ordre de recourir au sort des armes à Smolensk. Dans la lettre déjà citée de l'empereur Alexandre à l'amiral Tchitchagoff, il est dit seulement que l'on aurait pu le faire, mais qu'on n'eut que la demi-résolution de tenir cette ville, ce qui amena des combats glorieux certes, mais inutiles[1].

Quoi qu'il en soit, les hésitations, les tergiversations de Barclay de Tolly lui firent perdre la confiance de l'armée et celle de la population, ce qui conduisit l'empereur Alexandre à nommer un nouveau commandant en chef. Il choisit Koutouzoff, le vaincu d'Austerlitz. Ce n'était pas un mauvais choix, car Koutouzow[2] avait la faveur du public qui voyait en lui une sorte de personnification de l'âme russe. En fait, il était âgé, sans

[1] Lettre citée dans les *Mémoires de l'amiral Tchitchagoff*, p. 224-225. Leipzig, 1862.

[2] Koutouzow, né le 5 septembre 1745 ; nommé prince de Smolensk le 16 avril 1813. Il fut inhumé dans l'église de la Sainte-Vierge de Kazan, à Saint-Pétersbourg. — *Dictionnaire des hommes célèbres russes*, par Bantisch-Kamensky, T. I, p. 402 et 403. Saint-Pétersbourg, 1847.

enthousiasme, plutôt fataliste, très prudent, au point d'être parfois très audacieux afin de pouvoir ensuite agir avec prudence; fin, rusé même. Son principal mérite était peut-être de ne décourager personne, de savoir écouter et de choisir parmi tout ce qu'on lui proposait ce qui convenait le mieux aux circonstances[1].

Barclay de Tolly conserva le commandement de la première armée. Concevant la guerre d'une certaine façon, il n'avait ni la volonté ni l'adresse de sacrifier sa manière de voir à l'opinion d'autrui, pas même au patriotisme ardent de la population.

Le départ de l'Empereur eut lieu le 24 août, à minuit.

Vers cette époque, Schwarzenberg, dans une lettre confidentielle à Metternich, disait que la situation de la grande armée était sans issue[2].

[1] Voir le n° XXIV de l'appendice.

[2] *Correspondance de l'empereur Alexandre et de Bernadotte*, publiée par X.... Préface, p. XXII. Librairie militaire de Chapelot. Paris, 1909.

Pendant son séjour dans la ville, Napoléon avait réglé l'organisation du gouvernement de la province dont le commandement, confié d'abord au général Delaborde qui commandait une division de jeune garde, avait ensuite été attribué au général Charpentier.

D'après ses ordres, on s'occupa aussi de mettre la place en état de défense. On se servit à cet effet de l'artillerie de gros calibre trouvée dans la ville; ordre fut donné d'y organiser un dépôt d'artillerie et trois compagnies, tirées de l'équipage de siège de Magdebourg, furent mandées à Smolensk (dépêche du 20 août 1812)[1].

Au moment de quitter Smolensk, l'Empereur prescrivit que les passages les plus importants de la correspondance seraient désormais écrits en chiffre. La précaution était sage. Par prudence, le ministre expédia

[1] Capitaine Abaut, *Lariboisière*, p. 84-85. Brochure in-8°. Paris, 1889.

la table de ce chiffre, non par l'estafette ordinaire, mais par l'ancien consul général en Russie, Berthélemy de Lesseps[1].

Quand l'armée, qui avait peine à subsister à Smolensk, reprit sa marche, le corps de Davout, qui s'avançait sur Dorogobouje, fut subordonné au prince Murat qui éclairait la marche. Cette disposition fit ressortir les antinomies de caractère qui existaient entre ces deux chefs. Murat était assurément un général de cavalerie hors de pair, un prestigieux entraîneur d'escadrons, mais il avait le travers de ne pas ménager ses effectifs, d'user sa cavalerie, ce qui, dans cette marche vers l'inconnu, avait bien des inconvénients. Davout, au contraire, type achevé de l'homme méthodique, s'il ne balançait pas à engager

[1] Baron Ernouf, *Maret duc de Bassano*, p. 417-418. In-8°, Paris, 1878. Le baron Ernouf dit aussi, en note, que Maret se servait dans cette correspondance d'un chiffre particulier dont la table a été perdue, ce qui a empêché de déchiffrer quelques-unes des dépêches que l'Empereur lui adressa pendant la retraite.

son infanterie dans un combat sérieux, était réfractaire à l'idée de la fatiguer par des marches d'aventure, de la semer imprudemment sur les routes désertes de la Russie; partant il était choqué que Murat prétendît disposer librement de sës divisions, les mieux organisées de l'armée peut-être. Entre eux, il y eut donc plus d'un conflit, nous dit M. de Mazade, l'éditeur de la *Correspondance du maréchal Davout*.

Chose singulière, estimant sans doute que Murat avait surtout pour but de forcer les Russes à s'arrêter, à accepter enfin la grande bataille qui, d'après Napoléon, déciderait de l'issue de la campagne, s'il approuvait plutôt Davout, il ne blâmait pas ouvertement Murat [1].

L'émigré français Langeron, après avoir fait ressortir les pertes en hommes et en chevaux que l'Empereur avait subies avant d'arriver à Smolensk où il ne put mettre en ligne que

[1] Voir les n°s XXV et XXVI de l'appendice.

150.000 hommes, indique ensuite ce qu'il aurait dû faire après la bataille de Smolensk. Il pouvait se retirer sur la ligne Vitebsk-Mohilew, et opérer par sa droite vers Kiev ou y porter le corps de Davout. Celui-ci aurait soulevé toute la Pologne, qui était très portée à prendre les armes, et aurait infailliblement obligé Tchitchagoff à se retirer en hâte sur le Dnièpre. De la Pologne, il pouvait tirer une armée d'au moins 100.000 hommes. Après des quartiers d'hiver couverts par une forte ligne d'avant-postes, l'armée française avait des chances de faire une campagne heureuse en 1813 et d'obliger les Russes à conclure la paix[1].

Le général-major de Löwenstern émet une opinion analogue; il reproche à Napoléon de n'avoir point fait de Smolensk le point principal de ses quartiers d'hiver, de ne pas avoir organisé sérieusement la Pologne[2], etc.

[1] Voir le n° XXVII de l'appendice.

[2] Voir le n° XXVIII de l'appendice.

Certains généraux français et une partie de l'armée pensaient de même[1].

C'est ce que conteste le baron Ernouf. Il dit qu'une note de Maret nous apprend que « ce projet de faire la guerre en deux campagnes et de se borner dans la première aux sources de la Dvina et du Dniéster avait été

[1] « Quelques bons esprits pensaient qu'il était de la prudence, à une époque aussi avancée de la saison, de ne pas entreprendre une seconde campagne ; qu'il était convenable de s'établir sur le Dniéper, et de s'occuper sérieusement, jusqu'au retour de la belle saison, de donner une constitution au royaume de Pologne[1]. » — Baron Denniée, *Itinéraire de l'empereur Napoleon pendant la campagne de* 1812, p. 58. In-16, Paris, 1842.

« Les vieux généraux étaient d'avis de ne pas pousser plus loin, et craignaient de voir l'Empereur entraîné par le désir d'entrer à Moscou. Mon général (Lariboisière) était de ceux qui regardaient cette résolution comme très imprudente, à l'entrée de la mauvaise saison, et à une grande distance de notre base d'opération ;...

« J'entendis souvent dire chez le prince de Neufchâtel que c'étaient les généraux polonais, alors en grande faveur, qui poussaient l'Empereur à une expédition sur Moscou, afin de soulager leur pays du fardeau qui allait peser sur lui, si l'armée prenait ses quartiers d'hiver en Lithuanie. Ils assuraient l'Empereur qu'il entrerait à Moscou sans coup férir, et, qu'une fois maître de cette capitale, les Russes seraient forcés de faire la paix... *Vie de Planat de la Faye*. Souvenirs et dictées recueillis et annotés par sa veuve. Introduction par René Vallery-Radot, pp. 78-79. In-8°, Paris, 1895.

discuté d'avance, et écarté à Paris par l'Empereur qui aimait les guerres courtes et les paix promptes: qu'il ne fut question à Smolensk que de choisir entre la marche sur Pétersbourg ou celle de Moscou[1] ».

Napoléon eut même une scène des plus violentes avec Poniatowski qui le suppliait de l'envoyer avec le 5e corps en Volhynie[2].

Le principal des généraux polonais n'aurait donc eu aucune influence sur Napoléon, qui n'entendait pas se lier envers la Pologne.

[1] Baron Ernouf, *Maret duc de Bassano*, p. 418. In-8° Paris 1876.

[2] *Ibid.*, p. 418.

CHAPITRE IV

LA RETRAITE

Pendant que Napoléon était à Moscou, le marquis Paulucci adressa au comte Armfed une lettre dont on trouvera un extrait dans l'appendice (XXX). Il conseillait de diriger vers Smolensk les troupes de Wittgenstein afin que, de concert avec celles de Witginghe-rode elles opérassent sur la ligne de communication de l'armée française et obligeassent l'Empereur à s'affaiblir en envoyant des forces considérables à Smolensk, affaiblissement qui faciliterait les opérations du maréchal Koutouzoff.

On sait que les choses ne se passèrent point conformément aux désirs du marquis Paulucci.

L'émigré Langeron dont nous avons déjà parlé estime que Napoléon avait 100.000 hommes sous les armes au départ de Moscou ; qu'il ne lui en restait que 42.000 en arrivant à Smolensk où il aurait perdu 350 canons, chiffre que d'autres ramènent à 200 (XXXI).

S'il perdit tant de canons, c'est qu'il tint à les conserver jusqu'à la dernière limite du possible, ce qui ruina les chevaux et imposa un surcroît de fatigue à l'infanterie. En effet, les chevaux, tant ceux de l'artillerie que de la cavalerie, avaient des fers sans crampons[1] et, ne pouvant s'appuyer avec sûreté sur le sol, tombaient à chaque pas, et s'abîmaient beaucoup. Le général Henri Dembenski[2],

[1] La ferrure à glace semble avoir été employée dans quelques corps : « ... *on commença à ferrer à glace* les chevaux des trains ce qui continua le dimanche 8 (novembre). » Victor Jacquemont du Donjon, *Mélanges*, p. 101. Paris. 1900. Il est vrai que cela se passait sur la ligne d'étape, à Vilna, où il y avait une organisation régulière.

[2] Général du Martray, *Maximes, conseils et instructions sur l'art de la guerre*, notes des pages 23-25. In-16, Paris, 1898.

témoin de la campagne, dit que les efforts qu'ils déployaient pour ne pas tomber à chaque instant doublaient leur fatigue et que, marchant au pas et par un froid de 20 degrés, ils transpiraient continuellement.

En outre, ils souffraient beaucoup de la soif.

Les souffrances des attelages se répercutaient sur l'infanterie, obligée qu'elle était à chaque montée de former les faisceaux pour pousser les canons à force de bras. Lorsque trois ou quatre fois dans la journée les fantassins avaient fourni pareille corvée et que le soir au bivouac les distributions n'avaient pas lieu, ils se débandaient et ne se souciaient plus que de la conservation de leur personne.

A Smolensk, le ferrage à glace pouvait-il être organisé? Ségur dit que non et donne pour motif de cette impossibilité que les hommes avaient peine à trouver et à préparer leur nourriture, que les forges étaient aban-

données ou gâtées, et que d'ailleurs les matériaux manquaient pour un travail considérable[1].

Quoi qu'il en soit, l'Empereur mandait au major général, de Dorogobouje, le 6 novembre, d'écrire au maréchal Davout que s'il n'avait derrière lui que des cosaques et de la cavalerie et s'il manquait de vivres, il était nécessaire qu'il laissât ses bagages à la garde d'une division et qu'il se portât à 10 ou 12 lieues de Smolensk, sur la route d'Elna à cette ville. C'était un fort beau pays riche en fourrage et pourvu de beaucoup de vivres. Le maréchal se mettrait en relations avec le duc d'Abrantès qui devait se placer à 6 ou 7 lieues de Smolensk, au coude de la rivière, et avec le général Baraguay d'Hilliers, qui venait d'Elna et se rapprochait de Smolensk[2].

[1] Général comte de Ségur, *Histoire de Napoléon et de la grande armée de* 1812, p. 220-221. Dixième édition, Paris, 1834.

[2] Voir le n° XXXII de l'appendice.

D'après Ségur,[1] ce fut le même jour, à Mikalewska, qu'il apprit la conspiration de Mallet. Le baron Denniée[2] dit au contraire qu'il en était informé depuis le 2 novembre, jour qu'il rencontra 5 ou 6 estafettes à Simlévo. En tout cas, cette conspiration prouve que si, au point de vue militaire, il eût été prudent de ne pas dépasser Smolensk en 1812, et de terminer la campagne en 1813, il en était autrement au point de vue politique. D'aucuns n'ajoutèrent que médiocrement foi à cette nouvelle et considérèrent qu'elle avait pour but de donner à l'Empereur un prétexte de retourner à Paris[3].

Cependant la retraite, d'après Jomini,

[1] Général comte de Ségur, *Histoire de Napoléon et de la grande armée de* 1812, t. II, p. 230. Dixième édition, Paris, 1842. Le baron Ernouf dit que l'affaire Mallet fut connue à Dorogobouje où Napoléon arriva le 6 novembre, à 11 heures du matin et qu'il quitta le 6 à 9 heures du matin.

[2] Baron Denniée, *Itinéraire de l'empereur Napoléon pendant la campagne de* 1812, p. 122. Paris, 1842.

[3] *Ibid.* p. 123.

s'opérait dans des conditions très défectueuses. Remonté sur la grande route de Smolensk, Napoléon continuait à la suivre et s'efforçait de traverser aussi promptement que possible une contrée où les ressources manquaient absolument. Malheureusement il avait d'immenses convois, des attelages en mauvais état, une cavalerie débile et ses échelons, marchant à une demi-journée d'intervalle, n'étaient pas à même de se soutenir mutuellement. Les Russes, au contraire, dejà placés sur les flancs de l'armée française, avaient à leur disposition un chemin conduisant obliquement à Wiazma, à Smolensk, à Krasnoë, à Kopys ; ce chemin étant plus court que celui suivi par les Français, ils pouvaient les prévenir dans ces villes et les harceler pendant leur marche. Si Napoléon eût suivi la route d'Elna, moins ravagée, les Russes n'auraient pu le suivre qu'en queue et il n'aurait pas eu à redouter ces attaques parallèles à la ligne de retraite qui, chaque jour,

pouvaient mettre en question l'existence de l'armée[1].

On a vu que Napoléon attachait une certaine importance au rôle matériel et moral de la division Baraguay d'Hilliers qui devait, quittant Elna, se porter dans les environs de Smolensk. Sur ce point, il eut une déception. L'avant-garde de Koutouzoff qui marchait sur la route d'Elna tomba inopinément, à Liakowo, sur la division Baraguay d'Hilliers qui avait peu de cavalerie pour s'éclairer, et l'une de ses brigades, celle du général Augereau, fut enlevée après un combat de peu d'importance[2].

Napoléon perdit ainsi une division d'infanterie sur laquelle il comptait pour donner à son armée l'exemple de rester dans le rang.

Il fut sévère pour le général Baraguay d'Hilliers et ne lui tint pas compte de son passé honorable.

[1] Voir le n° XXXIII de l'appendice.

[2] Voir les nos XXXIV, XXXV et XXXVI de l'appendice.

Le 7 novembre, il annonçait à Berthier qu'il arriverait à Smolensk dans un ou deux jours[1].

Il arriva le 9, à 2 heures de l'après-midi.

Lorsqu'il fit son entrée à Smolensk, il était à pied sur la route couverte de glace ; des chevaux fatigués traînaient sa voiture qui était garnie de paille tressée. Un seul homme vint à sa rencontre près du monastère de Troïtza, et encore par hasard; c'était le prêtre Mourazkiéwitch qui portait la communion à un mourant[2].

L'Empereur alla s'établir dans une maison de la Place Neuve d'où il ne sortit que le 14 pour continuer sa retraite.

La garde impériale accompagnait l'Empereur. Les autres corps arrivèrent, le prince Eugène le 10, le maréchal Davout le 11, le maréchal Ney, momentanément chargé de

[1] Voir le n° XXXVII de l'appendice.

[2] Orlovsky, *Les murailles de Smolensk*, p. 158. Smolensk, 1903.

l'arrière-garde, le 12 et le 13 novembre[1].

Le corps d'armée du prince Eugène avait été très éprouvé au passage du Vop.

Cette journée nous avait coûté tous les hommes épuisés par la fatigue ou malades, qui n'avaient pu franchir ce cours d'eau, toute l'artillerie et la totalité des bagages[2] de ce corps.

La présence de l'Empereur apporta peu de remède à la situation.

Jomini fait ressortir les causes des désordres dont Smolensk fut le théâtre.

On y avait bien réuni des approvisionnements, mais les troupes de passage, la garnison, le corps du maréchal Victor, la division Baraguay d'Hilliers, les blessés (15.000) avaient consommé 60.000 rations par jour[3].

[1] Charles de Mazade, *Correspondance du maréchal Davout prince d'Eckmühl* (1801-1819), p. 427. Paris, 1885.

[2] *Mémoires du général Griois* (1792-1822), publiés par son petit-neveu. Avec introduction et notes par Arthur Chuquet, membre de l'Institut. T. II, p. 117, Paris, 1909. Voir aussi Ségur, *Histoire de Napoléon et de la grande armée de 1812*. T. II, p. 199. Dixième édition, Paris, 1842.

[3] Un corps volant, sous le colonel Hulot, avait été chargé

C'est dire qu'il n'y avait pas assez pour permettre à l'armée de se refaire.

Et elle avait l'espoir de trouver d'amples ressources, une sorte d'Eden, à Smolensk ; Napoléon lui-même affichait l'espérance de la rallier et de la réorganiser, de ramener à leurs drapeaux ces milliers de traînards de tous les pays : Français, Allemands, Italiens, Hollandais, Espagnols, Portugais et Polonais comptant 30 à 40.000 hommes, isolés ou formés en bandes, qui avaient secoué les principes de la discipline parce que la discipline était impuissante à les faire vivre. Il n'en fut rien. Cependant cette masse de malheureux arrivant par un froid cruel avec l'espoir de trouver des vivres, des vêtements, des chaussures, se vit partout opposer des refus parce qu'elle n'était pas munie de pièces en règle. Pouvait-elle en avoir ? Alors ce fut le pillage et, avec le pillage,

d'exploiter les riches contrées de Mistislavf et de Roslavf et de couvrir les moulins construits sur la Kmora.

le gaspillage des ressources de Smolensk.

Que fit Napoléon ? S'en prit-il à lui-même de ne pas avoir tempéré, vu les circonstances, la sévérité des règlements ? Non, il frappa les commissaires et les garde-magasins comme pour rejeter sur eux l'imprévoyance dont il était seul coupable, car enfin, d'après les situations que l'intendant général lui remettait, il ne devait pas s'exagérer les ressources de la ville et, vu l'état de l'armée, il devait donner des ordres pour y porter remède[1].

Cependant l'intendance avait commis des fautes ; ainsi elle avait acheté des bœufs en Italie, des chevaux en France alors qu'elle aurait pu en trouver de meilleurs et à plus bas prix en Courlande, en Ukraine, en Volhynie : elle avait dépensé des sommes considérables pour amener de Kœnigsberg et de Dantzig à Vilna et à Minsk des farines qui arrivèrent avariées ; on aurait pu se les procurer dans le pays même, avec moins de dépense.

[1] Voir le n° XXXVIII de l'appendice.

On trouvera dans l'appendice d'autres relations relatives aux marches et combats de l'armée française avant son second séjour à Smolensk, à ce séjour lui-même et aux opérations qui suivirent son départ. Ces relations confirment ou complètent ce que nous avons dit ; nous aurions pu les multiplier, mais nous n'avons point voulu donner une longueur démesurée à notre livre [1].

L'Empereur tenta cependant un effort qui produisit un résultat temporaire : il rallia et plaça sous un même chef, Latour-Maubourg, ce qui restait des 37.000 cavaliers qui avaient passé le Niémen. On put en réunir 1.800.

Les débris de cavalerie confiés à Latour-Maubourg furent ensuite réunis en régiments piquets qui fondirent en quelques jours.

De Smolensk, le 11 novembre, Napoléon avait adressé une lettre à l'impératrice Marie-Louise, une autre au duc de Bassano. Ces

[1] Voir les nos XXXVIII, XXXIX, XL, XLI, XLII, XLIII, XLIV, XLV, XLVI, XLVII, XLVIII et XLIX de l'appendice.



A SMOLENSK LORS DE LA RETRAITE

Octobre et novembre 1812.

deux lettres furent interceptées. Elles ont été publiées dans la *Correspondance inédite de l'empereur Alexandre et de Bernadotte pendant l'année* 1812. Dans la lettre au duc de Bassano, l'Empereur se préoccupait surtout de se procurer des chevaux. « Des chevaux, des chevaux, des chevaux, » disait-il [1].

Le 14 novembre, une nouvelle lettre était adressée au duc de Bassano où il était dit qu'il avait perdu inutilement un mois pour commencer à passer ces achats de chevaux dont on avait un pressant besoin [2]. Une autre lettre du 14 novembre était destinée à Berthier. L'Empereur lui annonçait qu'il se rendait à Krasnoë ; il l'avertissait aussi que le maréchal Ney devait continuer à former l'arrière-garde; que le maréchal Davout le soutiendrait ; qu'il convenait de rester dans la ville jusqu'au 17 ou de se tenir dans la position de la tête de pont et faire sauter

[1] Voir le n° L de l'appendice.
[2] Voir le n° LII de l'appendice.

les murailles de Smolensk avant son départ[1].

Les premières troupes françaises qui quittèrent Smolensk furent celles de la division Claparède. Elle escortait le convoi[2].

Le 14, l'Empereur quitta Smolensk. Il devait aller coucher à Khoronitnia. Le prince Eugène suivait à quelques heures de distance, puis le maréchal Davout et enfin le maréchal Ney renforcé de la division Ricard, du corps de Davout. De la brillante armée qui avait passé le Niémen, il restait 30 à 36.000 hommes en armes et la tourbe des traînards[3].

On sait que cet ordre de retraite, qui avait produit déjà de fâcheux résultats à Wiazma, en amena de plus déplorables encore à Krasnoë où le corps du prince Eugène, attaqué le 15 par Koutouzoff, et celui de Davout, assailli le lendemain, éprouvèrent des pertes sérieuses ;

[1] Voir le n° LIII de l'appendice.

[2] M. Mestre, *Le général Claparède, la vie militaire, les campagnes*, p. 330. Paris, 1899.

[3] Ch. de Mazade, *Correspondance du maréchal Davout, prince d'Eckmühl*, 1800-1815, p. 427. Paris, 1885.

et le maréchal Ney, écrasé par dés forces très supérieures, ne put rejoindre le gros de l'armée qu'à Orcha, avec une poignée d'hommes [1].

Dans une lettre datée du 16 novembre (vieux style), l'empereur Alexandre annonçait à Bernadotte les avantages remportés par les Russes. Il rappelait que le général Augereau (de la division Baraguay d'Hilliers) avait mis bas les armes; que les généraux Samson et Dufour avaient été pris près de Doukovtschi avec quatre régiments; que Davout avait été battu près de Krasnoë et que Ney avait eu un sort plus déplorable encore. Mais Davout, malgré ses pertes, s'était fait jour et Ney, s'il avait semé sur la neige du champ de bataille les cadavres des soldats demeurés autour de lui fidèles au drapeau, s'était immortalisé par son héroïsme [2].

[1] Le colonel Pelet, du 48e, qui conseilla au maréchal Ney le mouvement qui sauva les débris de son corps d'armée, fut blessé pendant le combat où son régiment perdit 550 hommes sur les 650 présents sous les armes.

[2] Voir le n° LIV de l'appendice.

En évacuant Smolensk après avoir tenté de faire sauter ses murailles, tentative qui n'aboutit qu'à renverser quelques pans des murs et à provoquer le départ d'une certaine quantité de traînards, les Français abandonnèrent 5.000 malades ou blessés qui n'avaient même pas été compris dans le partage des vivres et auprès desquels les officiers de santé et les employés désignés ne demeurèrent pas, ne se souciant pas d'être prisonniers ou massacrés. Beaucoup de ces malheureux furent victimes des mines établies pour ruiner les murailles de Smolensk ; elles renversèrent plusieurs des édifices où ils étaient abrités et ils furent ensevelis sous leurs décombres[1].

Il y avait tant de cadavres dans les rues, après le départ des Français, qu'on se décida à les brûler, car on n'avait pas le loisir de les enterrer. Mais le bois étant venu à manquer,

[1] 1812. *Lettre d'un capitaine de cuirassiers sur la campagne de Russie*, publiée par M.-J.-A. Léher, p. 49-50. Paris-Poitiers, 1885. — Vassili Véréstchagin, *Napoléon Ier en Russie*, p. 83-84. Paris, 1897.

on creusa de vastes fosses où on les empila[1].

Théodore Glinka, qui avait la religion de la patrie, écrivait en 1813 lorsqu'il lui fut donné de revoir Smolensk.

Smolensk, le 13/25 septembre 1813.

« Quand je vis de loin, au crépuscule du soir, ses murailles et ses églises, je m'écriai involontairement : Elles existent encore ! Et je me réjouis comme si j'avais retrouvé d'anciens amis... Il fait nuit, adieu.

« J'ai vu ma patrie livrée au pillage, j'ai entendu ses gémissements angoissés. Partout j'ai vu des cendres et des décombres. Tous les édifices ont été percés par de nombreux projectiles. Nous n'avons ni toits, ni fenêtres, ni portes. Le vide produit sur nous une sensation d'effroi poignante. Le vent fait rage autour des murs calcinés. La nuit, les ruines semblent pousser des hurlements. Dans les

[1] J. Grattcheff, *Guide pour Smolensk*. Smolensk, 1908.

villages voisins on n'entend que plaintes et gémissements[1]. »

De Smolensk, dont les vieilles murailles portent encore les cicatrices des blessures de 1812, la Russie a le droit d'être fière, comme l'Espagne l'est de Saragosse, et c'est un devoir pour elle de rendre un solennel hommage aux héros de la guerre nationale d'il y a un siècle. Et il importe que nous nous associions à cette commémoration, car le rôle de nos pères fut grand aussi en 1812 et les deux peuples, maintenant que les querelles de jadis sont oubliées, ont un but commun, but éminemment pacifique, celui de maintenir l'équilibre européen, but qui n'est dirigé contre personne et permet à chaque peuple de jouir de l'indépendance,

*
* *

En 1841, on éleva à Smolensk un monu-

[1] Théodore Glinka, *Lettres d'un officier*, p. 244. Moscou, 1870 (en russe).

ment pour commémorer les événements dramatiques de l'année 1812[1].

Il existe aussi un monument en mémoire du colonel Engelhardt et d'un noble du nom de Schoubine. C'étaient deux propriétaires du gouvernement de Smolensk qui, tous les deux, avaient formé un corps de partisans avec leurs gens. Faits prisonniers par les Français ils furent fusillés près des murailles de la ville : Engelhardt le 15 et Schoubine le 24 octobre 1812. Ce monument fut élevé sous le règne de Nicolas I[er].

[1] Voir J. Grattcheff, *Guide pour Smolensk*. Smolensk, 1908.



APPENDICE

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I

Lettre du général de Saint-Priest.

« L'attaquer le plus tôt possible, écrivait Saint-Priest, est ce que nous devons faire, non pour prévenir l'ennemi sur Smolensk, ce qui est actuellement impossible, mais demain, si nous réussissons, pour arrêter ses projets et lui donner de l'inquiétude pour ses communications. Mais un avantage, même considérable, remporté sur lui ne rendrait pas nos communications avec la première armée moins difficiles, à moins qu'elle ne prenne elle-même l'offensive vers Polotsk et Vitebsk, ainsi qu'on nous le fait espérer. Si, pour le moment, nous évitons le combat et passons le Dniéper au-dessous de Mohilev pour aller à Smolensk, nous n'en serons pas moins, tôt ou tard, forcés de l'accepter, soit par le 3e corps qui marche sur Orcha, sur Smolensk, soit par l'armée de Davout qui, partant de Mohilev sur plusieurs directions, peut nous prendre en flanc et nous

inquiéter beaucoup, sans compter la perte de notre magasin de Rogatschev qui, en cas de malheur, est encore d'une ressource considérable. L'ennemi, d'ailleurs, si nous ne l'attaquons pas, nous attaquera infailliblement, et encore dans ce cas vaut-il mieux avoir l'initiative. Cela se décidera demain ou après-demain[1]. »

II

Copie d'une proposition adressée à S. M. I. par le lieutenant général marquis Paulucci le 27 juillet 1812 (style russe), de Saint-Pétersbourg.

« La direction prise de Vitebsk sur Smolensk par la 1re armée, ainsi que celle de la 2e armée de Mstislav vers le même point est fautive, en ce que ces deux armées étant à Vitebsk et Mstislav, se trouvaient sur les flancs de l'ennemi, et la distance entre ces deux armées était telle, qu'elles étaient à même d'agir simultanément ou, tout au moins, ce mouvement vers Smolensk, d'après les sains principes de l'art de la guerre, ne devait être fait que par le seul prince Bagration, mais jamais par le général Barclay qui, par cette fausse direction, donne de grandes probabilités en faveur de l'ennemi.

« Les Français ont profité d'abord et avec habileté de cette faute, en se portant avec rapidité vers Poré-

[1] *Saint-Priest à l'empereur Alexandre*. Sta Biekov (*inédite*). Extrait de la *Correspondance inédite de l'empereur Alexandre et de Bernadotte pendant l'année* 1812, publiée par X... préface, p. XIX. Paris, librairie militaire Chapelot, 1909.

tchié où se trouve leur gauche, que, d'après ma manière de voir, ils tâcheront de renforcer, afin d'écraser avec la majorité de leurs forces l'aile droite de la 1re armée, car par ce mouvement, si Napoléon gagne une bataille, il sera à même d'empêcher notre armée de se replier sur Tver ou Moscou ; ou bien encore, si ses succès ne sont pas entièrement décisifs, il pourra d'un coup changer son plan d'opération et se porter sur Saint-Pétersbourg par Véliki-Louki et Porkhof, tandis que par Yakobotadt ou Dunabourg, il fera avancer toutes ses troupes disponibles pour se joindre à lui pour l'aider à atteindre l'objectif naturel de ses opérations.

« D'après cet aperçu, il est absolument nécessaire de produire des efforts qui balancent les probabilités que l'ennemi a acquises en sa faveur. A cet objet, rien de mieux que des mouvements hardis et célères de la part du corps du général Tormassoff. L'on doit cependant remarquer que, vu la distance de ce corps et la qualité des pays qu'il a à parcourir, l'on doit craindre avec raison que ses efforts ne deviennent, non seulement inutiles par le temps matériel qu'il doit employer, mais encore que, si la grande armée (russe) éprouvait un échec considérable, ce général ne risque d'être battu isolément, s'il ne sait pas prendre d'abord un parti convenable aux circonstances dans lesquelles il pourra se trouver; chose qui demande des connaissances et de la résolution.

« Le corps du général Tormassoff doit donc se porter vivement sur Pinsk, en chasser l'ennemi et prendre la direction par Mozyr dont le chemin est couvert par le corps du général Hértel et marcher sur Moguilef et Mstislav, afin de menacer le flanc droit et les derrières de l'ennemi et de tâcher de se mettre en relation avec des troupes légères et par les lignes intérieures, avec les troupes sous les ordres du prince Bagration. Si le général Tormassoff se convainc du principe qu'un projet hardi et exécuté avec célérité se trouve à demi rempli avant que l'ennemi ait le temps de s'y opposer, il ne cherchera pas cent mille motifs pour retarder ou refuser d'effectuer ce plan ; car le voulant, il a à sa disposition bien des raisons pour se mettre à l'abri de toute responsabilité pour la non-exécution[1]. »

III

Le Prince Bagration. — Smolensk.

« Nous nous approchâmes de Smolensk, qui était occupé par un petit corps commandé par le général Winzingerode et le général en chef y prit son quartier général le 20 juillet/1er août.

« Wollzogen fut envoyé auprès du prince Bagration. La réunion des deux armées s'opéra en dépit de Napoléon et le 22 juillet/3 août, elle était faite.

[1] *Papiers concernant la guerre patriotique de* 1812, p. 217. Edition de M. Pierre Schoukine. Moscou, 1905.

« Lorsque le prince Bagration, accompagné de tout son état-major, du comte Woronzoff, de Wersiltchikoff, Paskiévitch, Raïeffsky et plusieurs autres, vint la première fois voir le général en chef, je décidai le général en chef à aller jusqu'à l'antichambre à la rencontre du prince, en épée et le chapeau à la main et lui dire qu'il était en chemin pour aller lui faire visite. Cette démarche à laquelle le prince Bagration ne s'attendait point, fit un effet prodigieux sur lui et sur toute sa suite, qui avait vu avec jalousie que le prince Bagration qui, étant l'ancien du général Barclay, était mis par la volonté de l'Empereur sous les ordres de ce dernier. La modestie du général Barclay et le peu de prétentions qu'il mettait en général en toute chose et surtout cette démarche prévenante les avaient tous captivés en sa faveur.

« Le général en chef me sut gré de lui avoir suggéré cette idée et me serra la main affectueusement, ce qui était d'autant plus flatteur pour moi, qu'il n'était pas un homme à effusion.

« L'entrevue ne dura qu'un petit quart d'heure. Le général en chef prit dès ce moment le commandement des deux armées réunies, et quoique le prince Bagration se vît avec peine placé sous les ordres d'un moins ancien, il sut vaincre le crève-cœur et aller franchement à la besogne.

« Le 25 juillet/6 août, un conseil de guerre eut lieu.

« Les deux généraux en chef se réunirent chez le général Barclay de Tolly et y firent appeler S. A. le grand-duc Constantin, le général Iermoloff, l'aide de camp général comte de Saint-Priest et le colonel Toll.

« On proposa une attaque sur Roudnia pour profiter de la dissémination des corps français. C'est alors que des marches et contremarches eurent lieu. Le général Barclay hésitait sur le parti qu'il avait à prendre; c'est la première fois que je ne fus pas tout à fait content de sa manière d'être. Il était agité, il fatiguait l'armée par des marches continuelles dans les chemins bourbeux et impraticables ou par des changements de position sans but réel.

« Après des combats partiels et des mouvements très inutiles, l'armée se concentra à Smolensk, ayant appris le plus beau mouvement que Napoléon eût exécuté et fait de toute la campagne en manœuvrant habilement pour passer le Dniéper à Rasasna.

« La réunion des deux armées avait eu lieu. Elles se séparèrent momentanément, et le prince Bagration marcha pour se mettre à cheval sur la route de Moscou, et le général Barclay se chargea de la défense de Smolensk[1]. »

[1] *Mémoires du général-major russe baron de Löwenstern*, publiés d'après le manuscrit original, et annotés par M. H. Weil. T. I, p. 218 et 220. Paris, 1903.

IV

Lettre du Tzaréwitch Constantin Pavlovitch à l'Empereur Alexandre Ier, du 3 août 1812 (style russe).

« Sire !

« Jamais je n'eus osé Vous écrire et surtout des affaires du moment si les circonstances ne me paraissaient si majeures. Sans d'autres préambules, je viens au fait. Il y a de cela huit jours que nous marchâmes en avant sur la direction de Roudnia et ayant fait une marche nous nous arrêtâmes à Prikas Widra. La deuxième armée longeait la rivière du Dniéper à notre hauteur. Ayant séjourné vingt-quatre heures au susdit camp, le général en chef prétendit avoir des nouvelles que l'ennemi se portait en force du côté de Porétchié. Sur cela, nous marchâmes de ce côté et campâmes à 12 et 13 verstes de Smolensk. Avant-hier nous quittâmes ce camp tout à coup, pour nous reporter derechef sur le chemin de Roudnia vu que l'ennemi n'était pas du côté de Porétchié et que le tout n'était que fausse nouvelle. Hier, au moment que nous arrivâmes dans ce camp, le général Néwérovsky qui se trouvait à Krasnoï de l'autre côté de la rivière Dniéper, a rapporté qu'il était obligé de se retirer du susdit endroit vu que l'ennemi s'y porta avec des forces majeures. Le général Rayewsky a eu ordre de passer par Smolensk et aller au secours de Névérowsky. Mais d'après

les nouvelles que l'on a ici, l'on prétend que toute la force ennemie se trouve du côté de Krasnoï et je présume que demain Smolensk sera occupée par l'ennemi. Voilà, Sire, l'avis du général Jermoloff et de tous ceux qui s'y entendent. J'ai cru la chose trop sérieuse pour ne pas vous l'annoncer d'avance afin que Votre Majesté puisse prendre ses mesures en conséquence. Notre situation est la suivante. A droite, le prince Chechawskoy du côté de Kasple et de Porétchié, le géneral Platow de Inkowo sur Roudnia et Lubowichi poussant avec force les postes ennemis pour les tourmenter et tâcher de les arrêter ou bien faire diversion à ce qui se porte sur Smolensk. Les 2e, 3e, 4e et 5e corps au bivouac en avant de Gawriki, le 6e à Nadwa, le prince Bagration à Katane. Votre Majesté voit bien par là que l'ennemi a gagné quatre jours sur nous, tandis que par un faux avis nous avons été attirés sur la droite du côté de Porétchié. L'irrésolution qui règne chez nous est terrible, ordres et contre-ordres se suivent à tout bout de champ, je n'eus jamais cru avouer tous ces faits à Votre Majesté si les circonstances graves, telles qu'elles sont pour le moment, ne m'obligent en serviteur fidèle de ne rien cacher à Votre connaissance, Sire. Il est pénible à moi de..... tout mettre..... sur papier, n'étant jamais accoutumé à le faire, mais la position critique en nos services m'oblige à le faire au risque de ce qui pourrait m'en arriver. Tous les bagages, ambulances ont eu ordre ce matin

d'avancer de Dorogobouch sur Wiasma. Votre Majesté connaît trop bien ce qu'est Moscou et ce que la prise de Smolensk peut produire dans les esprits de cette immense capitale. Notre communication avec l'armée du général Tormassoff est absolument coupée par les manœuvres des Français de l'autre côté du Dniéper. Il est venu de plus un rapport que Rogachief venait d'être occupé le 27 du mois passé. J'ai oublié de faire mention à Votre Majesté que le général Winzengerode est allé en détachement du côté de Welig avec trois régiments de cosaques et un de dragons et nous n'en avons aucune nouvelle depuis le 25 du mois passé. De même nous n'avons aucun renseignement au sujet du général Witgenstein et nous pouvons nous vanter d'être absolument dans les ténèbres. Que je suis malheureux, Sire! d'être dans le cas de vous exposer toutes ces malheureuses nouvelles. Mais il est de mon devoir de ne rien vous taire. Votre Majesté m'a ordonné à mon départ de Moscou de Lui exposer les faits majeurs et même d'arriver moi-même pour les lui annoncer. . . .

. . . .

« Je suis avec le plus profond respect, Sire ! de votre Majesté Impériale le très humble, très obéissant et très fidèle serviteur[1].

« CONSTANTIN. »

Au camp Gawriki, le 3 août 1812.

[1] *Papiers concernant la guerre patriotique de* 1812. Edition de M. Pierre Schoukine, pp. 411 et 412. Moscou, 1903.

V

Le combat d'Inkowo.

« Aux approches de Smolensk l'ennemi s'est concentré et a pris le parti de faire résistance et de se couvrir de cette ville, qui est fortifiée, et du fleuve qui la traverse. Les Russes ont détaché un corps d'armée pour attaquer celui de Montbrun dont les trois brigades étaient échelonnées à une demi-lieue de distance ; la brigade de hussards en première ligne, les chasseurs en second et la brigade étrangère en troisième... Nous sommes accourus pour soutenir les hussards qui étaient assaillis par des forces bien supérieures ; nous les remplaçons en première ligne, car ils étaient affaiblis et fatigués. Nous étions en ce moment entourés par une nuée de Cosaques ; mais nous avons conservé une contenance superbe n'ayant jamais eu peur de ces sauvages. Cependant, se sentant soutenus par la belle cavalerie russe qui était en réserve derrière eux, ils étaient comme des enragés et venaient nous tirer des coups de pistolets et nous charger à la lance jusque dans nos rangs. Pour surcroît, nous apercevons, arrivant sur la hauteur qui domine la position, de l'infanterie et de l'artillerie, et notre colonel était absent.

« Il y avait dans deux bouquets de bois placés de chaque côté de nous quelques compagnies de voltigeurs qui nous rassuraient pas leur bonne contenance. Nos généraux Montbrun et Sébastiani parais-

saient indécis sur ce qu'ils avaient à faire. Il y avait un peu de jalousie entre eux, parce que l'inférieur commandait au supérieur (?). Tout à coup le feu de l'artillerie s'ouvre sur nous et nous emporte plusieurs chevaux, notamment celui du capitaine Rascher, mon collègue d'escadron : aussitôt un maréchal des logis saute à bas de son cheval et le fait monter dessus. On se décide alors à repasser un pont placé un peu derrière nous. La retraite s'est opérée avec un peu de confusion ; elle a découvert nos braves fantassins, qui ont été faits prisonniers. Au même instant arrivait notre belle division de cuirassiers, ce qui n'a pas peu contribué à arrêter l'ennemi. Nous avons perdu dans cette affaire deux ou trois cents hommes. Notre brigade étrangère s'est admirablement comportée dans cette journée. Assaillis de leur côté, en même temps que nous, les chasseurs wurtembergeois ont été vigoureusement entamés et leur colonel a été fait prisonnier; mais les lanciers prussiens ont fait une charge superbe et ont ramené des trophées, un colonel, des drapeaux, etc.

« C'est vers ce moment qu'a eu lieu la prise de Smolensk, où s'est livré une bataille terrible et sanglante qui nous a coûté beaucoup de monde. Nous y sommes passés peu après; c'est une grande et belle ville. On aurait pu s'y arrêter et cesser la poursuite des Russes, rétablir le royaume de Pologne et y passer l'hiver. Mais Napoléon n'a pas eu d'autre

idée que d'arriver à Moscou, qui a été le tombeau de l'armée française[1]... »

VI

Lettres de Théodore Glinka.

7/19 juillet, Smolensk.

« Mon amie, voilà les temps de Minin et de Pajariky qui reviennent. Partout le cliquetis des armes, partout la presse des soldats. L'âme du peuple se réveille... On dit que plusieurs gouvernements polonais se sont révoltés. Ce n'est pas en vain qu'ils répétaient le proverbe : *czue ptaschek wiogne!* — (l'oiseau veut le printemps). O illusion, ils pensent pouvoir vivre sous les décombres. »

16/28 juillet, Smolensk.

« Je viens d'arriver à Smolensk. Quel trouble parmi le peuple! On a reçu la nouvelle que l'ennemi est déjà près d'Orscha.

« Chez nous, le peuple n'est pas habitué à entendre annoncer l'approche de l'ennemi. Les âmes sont inquiètes; le plus grand trouble règne dans les esprits. On voit déjà de longs *obozi* (convois de voitures de transport) qui s'éloignent du danger. C'est que personne ne veut se rendre à l'ennemi. Je crois qu'en Russie, comme en Espagne, il pourra

[1] Capitaine Aubry. *Souvenirs du* 12e *chasseurs*, pp. 159-162. In-8°. Paris, Quantin, 1889.

s'emparer du sol, mais non vaincre les hommes. La présence de l'Empereur a fait que la population est restée calme. Il revenait de l'armée et se dirigeait sur Moscou... J'ai appris hier, de ceux qui vivent maintenant sur la grand'route, qu'en y passant, il causa amicalement avec les paysans, entra dans l'église, pria Dieu et les engagea à l'imiter. Je me hâtai de rentrer en ville pour voir l'Empereur, mais il ne s'y trouvait plus.

« Nos soldats brûlent du désir de combattre. Quelques-uns l'expriment avec une simplicité héroïque : « Nous voyons la douleur de nos vieux pères à barbes « grises. Continuerons-nous à nous faire outrager? « Il est temps de se battre [1]. »

VII

Aspect de Smolensk.

« Nous partîmes de Witepsk, le 13 août, pour nous diriger sur Smolensk. L'armée, bien reposée par un séjour de quinze jours dans un beau pays, eut moins à souffrir durant ce trajet, et l'on espérait que Smolensk serait le terme de nos fatigues pour cette campagne. C'était là, selon toute apparence, que devait se donner la bataille décisive. Les troupes étaient en bonne disposition ; l'aspect d'une grande ville et

[1] Théodore Glinka, *Lettres d'un officier russe*, p. 5 et passim. Moscou, 1870 (*en russe*).

d'un beau pays relevait le moral du soldat, et l'on ne voyait plus sur son visage ces traces d'abattement et de mauvaise humeur qu'il était facile de reconnaître depuis Wilna. Le bivouac du grand quartier général fut établi dans un bois, à une portée de canon de la ville, et, pendant trois jours que dura l'investissement, nous fîmes un service des plus actifs ; car l'artillerie devait, selon toute vraisemblance, jouer un rôle dans l'action qui se préparait.

« Le général Lariboisière fit la reconnaissance des dehors de la place, et ne tarda pas à reconnaître que l'artillerie serait impuissante contre les murs de cette place qui n'était point régulièrement fortifiée, mais pourvue d'une enceinte formidable à la manière tartare. C'était une muraille en briques parfaitement liées, d'environ 50 pieds de haut et de 15 pieds d'épaisseur, terrassée intérieurement, ce qui lui donnait une sorte d'élasticité qui amortissait l'effet des projectiles. Lorsque nous passâmes devant une des portes de Smolensk, en traversant la principale rue du faubourg, nous reçumes, à bonne portée, une volée de mitraille, qui, par miracle, ne blessa personne ; un seul cheval reçut un biscaïen dans la cuisse, tout le reste s'en tira sain et sauf.

« A gauche de la ville, en regardant le Dniéper, il y avait un mauvais ouvrage grossièrement fortifié et que nous sûmes plus tard être la citadelle. Toute la défense paraissait concentrée sur ce point ; car, du côté opposé, on ne tira pas un coup de fusil. J'ai tou-

jours pensé et je crois encore aujourd'hui que si l'on avait fait une attaque vigoureuse sur cette citadelle, on y serait entré de vive force, avec des résultats bien plus importants que ceux qu'on obtint deux jours après ; car l'armée russe avait seulement commencé son mouvement de retraite sur Moscou, et ne l'effectuait pas sans une grande difficulté. On aurait donc pu faire des prisonniers, s'emparer d'une partie du matériel et sauver les magasins. Mais l'affaire eût été sans contredit très meurtrière, et il faut croire que l'Empereur ne voulut pas, à une aussi grande distance de son point de départ, sacrifier une partie de ses meilleures troupes dans une action qui n'avait rien de décisif.

« Après que le général Lariboisière eut rendu compte à l'Empereur de sa reconnaissance, je fus envoyé près du général Sorbier, commandant l'artillerie de la garde, et lui portai l'ordre de s'approcher le plus près possible du mur d'enceinte avec une batterie de douze pour essayer de faire une brèche. J'assistai à cette sorte d'expérience. On tira une vingtaine de coups à portée de but en blanc, et c'est à peine si quelques fragments de brique se détachèrent de la muraille. Tout cela se passait comme au polygone ; aucun coup ne fut riposté de la place, aucun ennemi ne se montra sur la muraille. Le lendemain, nous poussâmes jusqu'à la Dwina, et nous parvînmes, sous une grêle de balles, à découvrir les ponts de l'ennemi. Le capitaine Gourgaud, officier d'ordonnance de l'Em-

pereur, près duquel je me trouvais, y reçut une balle morte qui lui fit une légère contusion[1]. »

VIII

L'enceinte de Smolensk

« Le 16 août, l'Empereur fit la reconnaissance de la ville. Elle présentait un aspect formidable de défense. Smolensk, ancien boulevard de la Russie, avait été dans les siècles précédents l'objet de bien des contestations entre les Russes et les Polonais, et sa position en avait fait dès l'origine une place forte d'une grande enceinte. Quoique depuis bien des années ses habitants eussent vécu dans une paix profonde, ses anciennes et épaisses murailles garnies de tours existaient encore, et s'élevaient au-dessus du rempart dégradé en bien des endroits. Les murailles dont le développement était de près de 4.000 toises, avaient 10 pieds d'épaisseur et 25 de haut. Une grande tour carrée, servant en même temps de tête de pont, défendait la route de Saint-Pétersbourg par Porceczié ou par Duchowsczina, et à l'occident de la ville est une citadelle à cinq bastions informes qui dominent la route de Krasnoï. Devant cette citadelle sont trois anciens retranchements qu'on avait fait réparer à la hâte.

« La seconde porte de Smolensk est couverte par

[1] *Vie de Planat de La Faye*. Souvenirs, lettres et dictées recueillis et annotés par sa veuve. Introduction de René Vallery-Radot, pp. 76-77. In-8°, Paris, 1895.

une demi-lune en terre au-devant de laquelle est une espèce d'esplanade palissadée, terminée par deux grands magasins. Cette porte donne entrée aux quatre routes de Krasnoï, de Mohilow par Massislaw de Roslawl, de Jetnia (Elna). Le long de la route de Krasnoï est un premier faubourg en avant duquel est un moulin à vent. Un second faubourg se trouve entre la route de Mohilow et de Roslawl : un troisième s'étend le long du rempart, devant un grand bastion en terre qui couvre une brèche que le temps a porté à la muraille d'enceinte. Toute l'ancienne enceinte de la ville, excepté du côté du Dniéper, est couverte par un fossé qui laisse une berme entre lui et la muraille. Au delà de ce fossé est un chemin couvert et un glacis adapté pour la figure au contour des hautes tours, rondes et carrées, grandes et petites, qui sont au nombre de vingt-huit, non compris celle du pont. A la suite du Dniéper est un immense faubourg appelé la ville basse qui contenait des fabriques de toute espèce [1]. »

IX

Opinion de M. de Méneval sur la manœuvre de Smolensk.

« Les quinze jours que Napoléon passa à Vitebsk. quelques dispositions défensives qu'il y ordonna, l'é-

[1] Louis Le Barbier, *Note sur la campagne de Russie en 1812, par un officier de la grande armée.* (Le commandant Michel de La Horie), pp. 26-27. Paris, 1908.

tablissement d'une grande manutention firent croire qu'il voulait s'arrêter autour de cette ville et choisir ce point comme ligne de défense. Mais il ne pouvait terminer la campagne au mois de juillet sans avoir même pu joindre l'armée ennemie. Le but de cet arrêt était de faire reposer son armée, qui en avait besoin, et d'observer les mouvements des Russes. Apprenant qu'ils quittaient les environs de Smolensk pour venir l'attaquer, l'Empereur se hâta de marcher à leur rencontre, en se portant rapidement sur la rive gauche du Dniéper et en remontant le long de ce fleuve pour arriver à Smolensk, avant qu'ils eussent le temps d'y revenir. Ce mouvement, en dérobant à l'ennemi la marche de l'armée française, la plaçait sur ses flancs et sur ses derrières. La hardiesse et l'habileté de cette manœuvre ont été admirées par les Russes eux-mêmes ; on l'a considérée comme la plus belle de cette campagne. Mais l'étoile de Napoléon commençait à pâlir ; le huitième corps que commandait Junot s'égara dans sa route, et l'assaut livré par le maréchal Ney à la citadelle de Smolensk resta malheureusement sans résultat. Le général Barclai, averti tardivement de la marche de l'armée française, se hâta d'accourir à Smolensk que deux divisions russes enfermées dans la place parvinrent à défendre pendant tout un jour, donnant ainsi le temps aux deux armées russes de venir à leur secours. Napoléon avait espéré que Barclai ne laisserait pas tomber entre nos mains cette ville, clé de la vieille Russie, sans la dis-

puter par une bataille décisive ; mais il ne résista que le temps nécessaire pour couvrir sa retraite en opérant sa jonction avec Bagration, dont l'armée avait échappé aux corps français chargés de lui barrer le passage.

« La question de savoir s'il fallait s'arrêter à Smolensk fut de nouveau agitée entre Napoléon et ses lieutenants. Les raisons qui, à Vitebsk, avaient décidé l'Empereur à continuer sa marche en avant restaient toujours les mêmes à Smolensk. L'armée française n'aurait pu arrêter son mouvement et stationner dans ces deux villes que si une de ces victoires éclatantes, auxquelles les Francais étaient accoutumés, était venue faire espérer la paix. Les Russes au contraire n'avaient point livré bataille pour défendre ce boulevard de la Russie et ne se montraient pas disposés davantage à entamer des négociations. On était au mois d'août et il ne pouvait être question pour l'armée française de passer le reste de l'été à Smolensk. Il n'y avait pas alors de raison pour rétrograder, ou pour prendre position derrière des rivières qui, gelées pendant l'hiver, ne seraient plus une protection contre les attaques de l'ennemi. Fallait-il attendre dans une défensive continuelle, genre de guerre antipathique au caractère français, à cinq cents lieues de nos frontières... laisser à nos adversaires le temps de se reconnaître et d'employer pour nous anéantir les ressources de tout genre qu'ils tireraient aisément de leur propre sol ? Napoléon ne le croyait pas ; les

Russes seraient enfin forcés de recevoir une bataille pour défendre Moscou, c'était donc là qu'était la paix. Voilà ce que pensait l'Empereur. Une grande victoire, et ce grand but était atteint ; l'empereur Alexandre eût été obligé de traiter. Cette paix, ajoutait Napoléon, aurait borné nos expéditions de guerre ; c'était le terme de nos efforts, le commencement de la sécurité !

« Pendant le mouvement de l'armée française sur Smolensk, la rencontre d'une division russe donna lieu au combat de Krasnoï. C'est dans une des brillantes charges de cavalerie exécutées pendant ce combat que le jeune Marbeuf fut atteint d'une blessure mortelle [1]. »

X

Lettre du général Raéffsky au général Jomini.

La marche de Napoléon sur notre gauche était un de ces coups hardis qui ne se prévoient pas et se parent difficilement ; il avait déjà tout l'avantage de l'initiative avant que qui que ce soit dans notre armée pût se douter du passage de l'ennemi sur la rive droite du Dniéper. Nous continuâmes toujours notre mouvement offensif avec lenteur, tantôt rebroussant chemin, tantôt prenant d'inutiles posi-

[1] *Mémoires pour servir à l'histoire de Napoléon Ier*, par le baron Claude-François de Méneval, publiés par les soins de son petit-fils le baron de Méneval. T. III, p. 52 et suivantes, Paris, 1894.

tions. La seconde armée marchait sur la route de Smolensk à Katan, longeant la rive droite du Dniéper. Le corps d'armée que je commandais, qui formait la réserve, ne devait quitter Smolensk qu'après la division de grenadiers du prince de Mecklembourg. Je ne pus me mettre en marche que vers les sept heures du soir ; à peine avais-je franchi quelques verstes que j'entendis une forte canonnade dans la direction de Krasnoï ; bientôt après un aide de camp passa en courrier ; je l'interrogeai ; il répondit qu'il était envoyé par le général Néwjérowski avec le rapport que l'ennemi en grande force s'avançait sur lui ; ce qui expliqua ladite canonnade. A une dizaine de verstes de Smolensk, je fis halte. Il faisait nuit close, je reçus un ordre du prince Bagration de m'arrêter à l'endroit où je le recevrais pour en attendre un ultérieur qui ne tarda pas à arriver, et par lequel il m'était prescrit de rebrousser chemin et de marcher par Smolensk sur Krasnoï pour prendre position à moitié chemin et recueillir Néwjérowski dans sa retraite. Exécutant sans délai les ordres qui m'avaient été transmis, je demandai par un rapport envoyé par le même courrier la deuxième division de cuirassiers qui marchait à peu près à ma hauteur, parce que je devais combattre dans un pays découvert. Je demandai encore, en cas que je rencontrasse des forces supérieures et que je fusse obligé de me retirer, si je devais me défendre dans Smolensk, que j'exposerais à une

ruine totale, ou si je devais repasser le fleuve et en défendre le passage à l'ennemi. Dans le premier cas, je croyais avoir plus de chance pour arrêter l'ennemi, mais j'exposais la ville et mon corps d'armée à la destruction ; dans le second, je livrais une ville qui pouvait coûter beaucoup de monde à l'ennemi avant d'être prise.

« Je n'ai jamais reçu de réponse à mon rapport, cependant mon corps d'armée marchait sur Smolensk.

« A la pointe du jour, étant déjà près de Smolensk, j'envoyai un aide de camp pour prendre des informations.

« Il revint bientôt m'annoncer... que Néwjérowski avec sa division était exterminé. Je n'ajoutai pas foi à cette nouvelle...

«..... Mon corps d'armée traversa Smolensk avec toute son artillerie pour se porter sur la route de Krasnoï. Je l'arrêtai à une ou deux verstes de Smolensk et j'allai de ma personne examiner ma position très aventurée stratégiquement parlant ; heureusement elle m'offrit des ressources tactiques auxquelles je ne m'attendais pas ; je pris mon quartier tout près de la barrière de Mstislav.

« J'attendis ainsi des nouvelles de Néwjérowski. Il arriva en personne à deux heures après midi. Il avait fait une défense désespérée que l'ennemi apprécia mieux que lui-même ; son échec n'en était pas un, vu la supériorité du nombre. Il ne laissait

pas d'être désespéré ; je le consolai de mon mieux ; je recueillis les débris de la division.

« Il m'annonça qu'il était arrivé avec son infanterie, ayant perdu quelques canons et qu'il avait laissé ses cosaques en avant-postes à 7 ou 8 verstes de la ville, que l'ennemi était arrêté pour passer la nuit et qu'il était en grandes forces. J'en fis un rapport au général en chef dont je ne recevais ni ordre ni nouvelles.

« A cinq heures du soir, j'entendis un coup de canon ; un moment après, je vis arriver un officier cosaque avec le rapport que l'ennemi marchait sur Smolensk et que les avant-postes se repliaient devant lui. Je courus à cheval pour voir les choses de plus près et ne tardai pas à découvrir toute la cavalerie de Murat, et des masses immenses de cavalerie qui se déployaient pour passer la nuit. Les ténèbres arrivant, l'étendue des lignes de feu me confirmèrent que j'avais toutes les forces de l'ennemi devant moi.

« Je sentais parfaitement le danger de ma position ; les armées étaient encore à 40 verstes de moi ; je ne pouvais en attendre de secours avant la nuit prochaine. Je pouvais, il est vrai, me défendre pendant quelque temps dans les murs de la ville, mais je n'étais pas sûr de me conserver le pont du fleuve, mon unique retraite, s'il était attaqué ; peut-être aurais-je mieux fait de repasser sur la rive droite ? mais on l'aurait pu mal interpréter. Je

n'avais que vingt-huit bataillons car deux de mes régiments étaient dans l'avant-garde de Wassiltschikof, deux autres étaient renvoyés dans l'intérieur pour se compléter. J'avais à peine 13.000 hommes à opposer à l'ennemi en y comptant les douze bataillons de Néwjérowski qui sortaient d'un échec. Je sentis qu'il était de mon devoir de périr avec tout mon corps d'armée s'il le fallait plutôt que de permettre à l'ennemi de couper nos armées du chemin de Moscou, des provinces méridionales et de tous les moyens de secours qu'elles nous procuraient.

« J'envoyai deux courriers aux généraux en chef, en leur annonçant en toute assurance que j'avais devant moi la totalité de l'armée française ; je communiquai au prince Bagration que le salut des deux armées dépendait de ma défense.

«..... Je fis placer dans la nuit la majeure partie de mon artillerie dans les anciennes batteries de terre adossées extérieurement aux murailles de la ville ; toute mon infanterie fut disposée devant le faubourg dont le brave général Paskiéwitsch commandait la droite. Le reste de l'artillerie était posté de manière que l'ennemi ne pouvait placer la sienne que très difficilement, car il devait franchir de profonds et rapides ravins presque à mi-portée de mon canon. Je ne pouvais garnir de mes troupes que le centre et le flanc droit du demi-cercle que je devais occuper. Je plaçai deux bataillons vers les bords du

fleuve à ma gauche dans le faubourg Ratschenka.

« Il me restait quatre bataillons dont je plaçai deux en réserve entre les faubourgs et les deux autres dans la ville même. Je rassemblai quelques centaines de convalescents que j'armai et plaçai sur les murailles ; il me vint dans la nuit, je ne sais d'où, le régiment de dragons de la Nouvelle-Russie et les lanciers de Lithuanie. Ce renfort, vu la nature du terrain, ne m'était pas d'une grande utilité pour le combat, mais cette cavalerie, conjointement avec les cosaques, battait la campagne et éclairait ma gauche, point très important pour me défendre. Après avoir pris ainsi mes dispositions, je donnai ordre à mon infanterie postée très avantageusement de ne pas avancer d'un pas à la poursuite de l'ennemi quand il serait repoussé, afin de ne pas s'affaiblir en élargissant le champ de bataille. Je voulais me reposer en attendant, mais j'avoue avec franchise que, malgré la nuit blanche que je passai la veille à cheval, je ne pus fermer l'œil, tant l'importance de ma situation pesait sur moi.

« Le lendemain, à la pointe du jour, la fusillade commença. On m'amena dès le commencement de l'affaire un aide de camp de Murat, pris en reconnaissance et couvert de blessures. Il reçut un accueil bienveillant auquel probablement il ne s'attendait pas. Dans l'effusion de la reconnaissance, il me dit que je pouvais voir, du belvédère, Napoléon avec sa lunette d'approche examinant ma position, que

j'avais devant moi les trois corps de Murat, Ney et Davout et que, dans le moment, je serais attaqué sur tous les points. L'effet suivit la parole ; je me tenais sur ma petite batterie extérieure près de la porte Malakowskaïa, d'où je découvrais une assez grande étendue de terrain ; le combat se soutenait à mon avantage sur tous les points. L'ennemi, repoussé, revenait à la charge et ne gagnait pas de terrain. Il est vrai, comme le dit Boutourlin, que le prince Bagration vint à moi à dix heures du matin. Le premier secours que je reçus était une division de cuirassiers qui m'était inutile et à laquelle je défendis de passer le fleuve. Entre six et sept heures du soir, arrivèrent quatre régiments de grenadiers qui me donnèrent de l'assurance. Ils ne furent pas employés et restèrent en réserve derrière le faubourg. Je crois devoir faire mention de ce qui m'est arrivé pendant la bataille, et qui peut servir de leçon aux militaires pour ne pas se laisser décourager par les porteurs de mauvaises nouvelles. Avant l'arrivée des grenadiers, un officier accourut à cheval pour m'annoncer que le bastion royal avait été emporté par l'ennemi. Le mal n'était pas irréparable et la nouvelle n'était pas dénuée de fondement, car réellement une colonne ennemie se jeta témérairement dessus et était prête à l'emporter quand un bataillon du régiment d'Orel, que l'ennemi ne pouvait apercevoir, l'attaqua et le culbuta, ce que l'officier rapporteur n'avait pas vu. Dans le moment où

j'allais marcher vers ledit bastion avec ma réserve du faubourg, je reçus le rapport d'un autre officier, que je n'ai jamais pu retrouver, que l'ennemi avait enlevé sur ma droite le pont du Dniéper. J'avais sur le pont quatre bataillons sous les ordres du général Olénin.

« Je laisse au lecteur à se représenter l'effet que produisirent sur moi ces deux nouvelles. Néanmoins j'ordonnai aux deux bataillons du faubourg de marcher sur la batterie royale; moi-même je courus au pont avec les deux bataillons que j'avais placés en réserve dans la ville. En y arrivant, je trouvai la réserve de ma droite en ordre et pas un ennemi, et je vis avec un contentement inexprimable que le rapport était faux. Je courus, de là, vers la batterie royale et j'appris de Paskiéwitsch l'attaque dont j'ai parlé. Les grenadiers étant arrivés, comme il a été dit, j'eus l'esprit tout à fait tranquille, il commençait déjà à se faire nuit.

« Le prince Bagration arriva, le prince Alexandre de Wurtemberg aussi, ce n'était que félicitations de tous côtés ; tout le monde sentait l'importance de mon succès. C'était le plus beau moment de ma carrière militaire... Le feu de l'ennemi commençait à se ralentir, les armées se montraient déjà sur la rive droite du fleuve. La nuit mit fin à ce combat qui m'a coûté plus de 1.000 hommes. L'ennemi se replia. On dit que le corps de Junot avait été commandé pour soutenir la droite de l'ennemi, et par

conséquent il aurait attaqué ma gauche, mais qu'il s'était égaré. Il m'aurait été difficile, pour ne pas dire impossible, de résister à cette attaque. J'attribue le succès de cette bataille à la volonté de Dieu et à la valeur de mes troupes.

« Je dois ajouter qu'au commencement du combat je reçus un billet du prince Bagration conçu en ces termes : « Mon ami, je ne marche pas, je cours; je « voudrais avoir des ailes pour vous rejoindre. « Courage. Dieu sera pour nous. » A minuit le général Doktorof vint me relever avec son corps d'armée.

« ..... J'attribue le succès moins à mes combinaisons militaires qu'à la mollesse des attaques de Napoléon qui, contre ses habitudes, a vu le point décisif sans savoir en profiter. Si l'ennemi avait déployé en ce jour autant de vigueur qu'il en mit inutilement le lendemain, c'en était fait de l'armée russe et du sort de la guerre...[1]. »

XI

La bataille de Smolensk.

« Le 15 août, anniversaire de sa fête, l'Empereur fit défiler devant lui ses troupes qui le reçurent avec enthousiasme. Le 16, l'armée découvre Smolensk, place forte que les Russes ont surnommé la *sainte*

[1] Cité dans la *Campagne de Russie* (1812), par le lieutenant G. Fabry. Annexes, p. 69 et suivantes. Paris, 1903.

parce qu'ils la considèrent comme la clef de Moscou et le palladium de leur empire. D'anciennes prophéties annonçaient de grands malheurs à la Russie, le jour où elle laisserait prendre Smolensk. Cette superstition entretenue avec soin par le gouvernement date de l'époque où la ville de Smolensk, située sur le Dniéper ou Borysthène, était l'extrême frontière des Moscovites qui se sont élancés de ce point pour faire d'immenses conquêtes.

« Le roi Murat et le maréchal Ney, arrivés les deux premiers devant Smolensk, pensèrent, on ne sait trop pourquoi, que l'ennemi avait abandonné cette place. Les rapports adressés à l'Empereur lui faisant ajouter foi à cette croyance, il prescrivit de faire entrer l'avant-garde dans la ville. L'impatience de Ney n'attendait que cet ordre, il s'avance vers la porte avec une faible escorte de hussards ; mais tout à coup un régiment de cosaques, masqué par un pli de terrain couvert de broussailles, se précipite sur nos cavaliers, les ramène et enveloppe le maréchal Ney, qui fut serré de si près qu'une balle de pistolet tirée presque à bout portant lui déchira le collet de son habit ! Heureusement la brigade Domanget accourut et dégagea le maréchal. Enfin l'arrivée de l'infanterie du général Razout permit à Ney d'approcher assez de la ville pour se convaincre que les Russes étaient dans l'intention de se défendre.

« En voyant les remparts armés d'un grand nombre de bouches à feu, le général d'artillerie Eblé, homme

des plus capables, conseilla à l'Empereur de tourner la place, en ordonnant au corps polonais du prince Poniatowski d'aller passer le Dniéper deux lieues au-dessus ; mais Napoléon adoptant l'avis de Ney, qui assurait que Smolensk serait facilement enlevé, donna l'ordre d'attaquer. Trois corps d'armée, celui de Davout, de Ney et de Poniatowski, s'élancèrent alors de divers côtés sur la place, dont les remparts firent un feu meurtrier, qui l'était cependant beaucoup moins que celui des batteries établies par les Russes sur les hauteurs de la rive opposée. Un combat des plus sanglants s'engagea, les boulets, la mitraille et les obus décimaient nos troupes, sans que notre artillerie parvînt à ébranler les murailles. Enfin, à l'entrée de la nuit, les ennemis après avoir vaillamment disputé le terrain pied à pied, furent refoulés dans Smolensk qu'ils se préparèrent à abandonner, mais en se retirant ils allumèrent partout l'incendie. L'Empereur vit ainsi s'évanouir l'espoir de posséder une ville qu'on supposait avec raison abondamment pourvue. Ce ne fut que le lendemain au point du jour que les Français pénétrèrent dans la place dont les rues étaient jonchées de cadavres russes et de débris fumants. La prise de Smolensk nous avait coûté 12.000 hommes tués ou blessés!.., perte immense qu'on aurait pu éviter en passant le Dniéper en amont ainsi que l'avait proposé le général Eblé ; car sous peine d'être coupé, le général Barclay de Tolly, chef de l'armée ennemie, eût évacué la place pour se retirer vers Moscou.

« Les Russes, après avoir brûlé le pont, s'établirent momentanément sur les hauteurs de la rive droite et se mirent bientôt en retraite sur la route de Moscou. Le maréchal Ney les y poursuivit avec son corps d'armée, renforcé par la division Gudin détachée du corps du maréchal Davout.

« A peu de distance de Smolensk il atteignit à Valoutina l'armée russe [1]. »

XII

La bataille de Smolensk.

« Le 15 (août), l'Empereur voit défiler l'armée ; l'anniversaire de sa fête anime tous les cœurs ; on oublie les souffrances du passé ; on supporte avec résignation les privations du présent ; on attend le jour d'une bataille ; la paix doit en être le salaire !

« Néanmoins, l'ennemi continue en bon ordre son mouvement rétrograde.

« Le 16, on découvre Smolensk ; chacun est dans la croyance que l'ennemi a abandonné cette place ; l'Empereur lui-même partage cette conviction ; il fait appeler le général Caulaincourt (il était trois heures du matin et déjà il faisait grand jour). *Il lui donne l'ordre d'y établir son quartier général,* et à moi de me rendre aux états.

« Nous partons [2]. Bientôt après avoir dépassé les

[1] *Mémoires du général baron Marbot.* T. III, p. 129. Paris, 1891.

[2] Au moment où le général Caulaincourt (Auguste) et

divisions du 3e corps qui étaient en colonnes sur la route, nous parvenons à une demi-lieue de Smolensk, c'est-à-dire à la hauteur de la première ligne de tirailleurs, qui échangeaient quelques coups de carabine.

« Le maréchal Ney, impatient du retard qu'éprouve la marche de ses troupes, arrive au milieu de ses tirailleurs : c'est le dieu Mars ; son aspect, son regard, son assurance entraîneront le plus timide. Tout à coup 7 à 800 cosaques réguliers, masqués par un terrain cahoté et couvert de broussailles, se précipitent au cri de *hourra !* ils débordent et ramènent nos cavaliers, enveloppent le maréchal et le général Caulaincourt, et les serrent de si près, que le duc d'Elchingen reçoit, presque à bout portant, une balle qui déchire le collet de son habit. Toutefois le désordre ne fut pas de longue durée, car la brigade Domanget s'étant ralliée, dégagea le maréchal et poursuivit les cosaques jusque sous le canon de Smolensk. Enfin, l'infanterie du général Razout, ayant appuyé ce mouvement, permit au maréchal de se rapprocher assez des remparts pour se convaincre que les Russes étaient dans l'intention de les défendre.

« Néanmoins l'Empereur était si intimement convaincu que Smolensk était hors d'état de faire une défense sérieuse et que les Russes n'avaient point l'intention d'y tenir, qu'il n'ajouta foi aux rapports

moi partions, le prince de Neufchâtel nous répéta : « Dépêchez-vous, le maréchal Ney est déjà en ville. »

contraires que lorsque le général Caulaincourt vint lui-même les lui confirmer. Cette circonstance s'explique par l'absence de renseignements certains sur les localités, par le manque absolu de moyens d'espionnage, et surtout par les fausses indications que l'Empereur recevait de ceux mêmes qui auraient dû connaître le pays. Néanmoins l'ordre est d'entrer de vive force dans Smolensk. On dirait que tout doit s'abaisser devant l'Empereur, que sa fortune commande tout.

« Triste et pernicieuse confiance !

« On verra dans le cours de cette campagne l'armée supporter avec courage toutes les privations, affronter avec intrépidité des périls de toute espèce, vaincre l'ennemi en toute circonstance, mais arroser de son sang les routes où la fatalité l'entraîne.

« Le 16, l'Empereur campe en vue de Smolensk. Cette ville est située dans une position pittoresque ; à mi-côte d'une colline, sur la rive gauche du Dniéper (Borysthène), qui la sépare du faubourg de Saint-Pétersbourg, diamétralement opposé au côté par lequel l'armée se présentait dans la ville.

« Le 3e corps prend position, et quoique aucune action sérieuse n'eût été engagée, le canon de la ville avait cependant fait éprouver au 46e régiment des pertes considérables.

« Le 17, au point du jour, l'Empereur parcourt toute la ligne.

« La gauche, appuyée sur le Dniéper, est sous le commandement du maréchal Ney ;

« Le centre sous celui du maréchal Davout ;

« Et la droite, également appuyée sur le fleuve, est commandée par le prince Poniatowsky, qui débouche le matin à la tête du 5e corps (Polonais). Cette troupe, que l'on voit réunie pour la première fois, est admirablement belle, son enthousiasme est au comble ; elle va combattre sous les yeux de l'Empereur ; mais elle combattra contre des murailles[1].

« Au moment où l'Empereur parcourait la droite, je me trouvais auprès des généraux Eblé et Guilleminot, qui s'étaient arrêtés pour examiner les positions, quand le général Eblé, de sa voix sententieuse et grave, nous dit :

« — Il veut toujours prendre le bœuf par les « cornes !

« Comment n'envoie-t-il pas les Polonais passer « le Dniéper à deux lieues au-dessus de la ville ? »

« Ces paroles sont revenues plus d'une fois à ma pensée.

« Les remparts de la ville étaient armés d'un nombre considérable de canons ; mais le feu le plus meurtrier et le plus soutenu venait des batteries que les Russes avaient établies sur les hauteurs de la

[1] L'armée polonaise était d'autant plus belle que depuis le passage du Niémen, ayant suivi la direction de Minsk, elle avait constamment flanqué notre droite et n'avait encore éprouvé aucune privation.

ville opposée. Les positions de notre artillerie ayant été fixées par l'Empereur lui-même, l'attaque ne tarda pas à devenir générale. Toutefois, l'ennemi, dont les forces allaient toujours croissant, opposait une résistance opiniâtre aux généreux efforts de nos soldats ; les obus, la mitraille décimaient nos rangs, et les Russes, tantôt assaillants et tantôt repoussés, disputèrent le terrain pied à pied, jusqu'au moment où, vers le soir, ils furent violemment refoulés sous les murs de la ville ; alors, nos feux dirigés avec habileté redoublèrent sur toute l'étendue de la ligne sans parvenir cependant à ébranler les murailles. Enfin, la nuit, loin d'apporter quelque répit à ces scènes d'horreur, ne vint prêter son ombre que pour augmenter l'effroi de la journée, et rendre plus hideux le tableau d'une ville en flammes, qui bientôt ne devait plus offrir que des monceaux de cendres.

« Ainsi le Russe, en se retirant, allumait partout l'incendie, et ne laissait après lui que des ruines ; ainsi on vit s'évanouir l'espérance de posséder une ville que l'on supposait, avec raison, abondamment pourvue.

« Le soir, les divisions Morand et Gudin s'arrêtèrent dans les faubourgs, et pénétrèrent seulement le lendemain matin dans la ville, tandis que les Russes, après avoir brûlé, en se retirant, le pont qui sépare la ville du faubourg de Saint-Pétersbourg, prirent des positions avantageuses dans la direction des routes de Moscou et de Saint-Pétersbourg.

« La prise de Smolensk avait coûté 12.000 hommes : on avait besoin de repos après un tel succès[1]. »

XIII

La bataille de Smolensk.

« L'armée française arriva le 16 août sur les hauteurs avoisinant Smolensk.

« Cette ville, l'une des plus belles et des plus considérables de la Russie, était considérée comme le boulevard de Moscou. Elle était entourée d'une enceinte de murailles hautes de 25 pieds[2], construites en briques, crénelées et flanquées de grosses tours. Trente mille hommes en composaient la garnison. Les forces principales de l'armée russe, placées sur la rive droite du fleuve, couronnaient les hauteurs qui dominent cette ville, avec laquelle elles entretenaient une communication facile, au moyen de plusieurs ponts.

L'armée française demeura en observation pendant la moitié de la journée du 17. Napoléon reconnut la place ainsi que la position de l'ennemi, et fit toutes ses dispositions pour attaquer. Le but de ses manœuvres était de couper la communication entre la ville et l'armée russe. Une canonnade

[1] Baron Denniée, *Itinéraire de l'empereur Napoléon pendant la campagne de* 1812, pp. 44-52. In-12, Paris, 1842.

[2] Planat de la Faye dit 50 pieds. La hauteur de ces murailles n'est pas la même partout.

terrible s'engagea d'une rive du fleuve à l'autre. Une batterie de soixante pièces de canon, dressée sur un plateau dont les Français s'étaient emparés, et d'où ils pouvaient battre le premier pont, vomissait perpétuellement une grêle de boulets contre les masses de troupes ennemies postées à l'opposite. Deux faubourgs retranchés, qui étaient à deux cents toises des remparts, furent attaqués avec une vivacité incroyable, et emportés à la baïonnette après une longue canonnade. Les assaillants dirigèrent ensuite tous leurs efforts contre le corps de la place. Des batteries de pièces d'un gros calibre, placées sur les points dominants, battirent les murs en brèche. Enfin les bombes et les obus, lancés dans la ville sans interruption, y mirent le feu de toutes parts.

« Cependant des troupes fraîches étant venues, de la rive droite du fleuve, renforcer celles qui défendaient la place, le combat se soutint opiniâtrement. Les Russes s'obstinaient à tenir dans une ville embrasée, sous le feu de l'artillerie le plus meurtrier et quoique les mineurs fussent déjà attachés aux remparts. Des tourbillons de flammes et de fumée s'élevaient du sein de la malheureuse Smolensk, spectacle qui fut plus effrayant encore lorsque la nuit fut venue. Le bruit du canon ne couvrait qu'imparfaitement le fracas épouvantable qu'occasionnait la chute des édifices. Enfin à une heure après minuit, la garnison, reconnaissant l'impossibilité de se maintenir dans la place, passa le

fleuve pour aller rejoindre son corps d'armée sur la rive droite et brûla les ponts. Ce mouvement n'ayant pas été aperçu, à deux heures on donna l'ordre de livrer l'assaut. Les soldats s'élancèrent sur les brèches, mais ils n'éprouvèrent aucune résistance, et entrèrent dans la ville. On n'y trouva pas un seul habitant, et les magasins immenses, qu'elle contenait quelques heures auparavant, étaient devenus la proie des flammes. Le carnage fut affreux; les Français eurent six mille hommes de tués et plus de dix mille blessés. La perte fut à peu près la même pour les Russes, qui firent leur retraite, sur la route de Moscou, avec beaucoup d'ordre et de lenteur, emmenant avec eux leurs blessés et leurs équipages. Ils prirent ensuite position sur les hauteurs de Valoutina, qui commandaient la route et aboutissaient, de chaque côté, à des bois. Il s'engagea une forte canonnade, et, après deux heures d'un combat indécis, deux divisions françaises reçurent l'ordre de se porter, au pas de charge, sur le centre de la position de l'ennemi. Ce mouvement fut exécuté avec succès et les hauteurs furent enlevées, non sans un carnage affreux.

« Après cette affaire, Napoléon reporta son quartier général à Smolensk, ce qui fit croire qu'il voulait cesser sa poursuite[1]..... »

[1] Extrait de l'*Histoire de Napoléon Buonaparte* (sans nom d'auteur). T. III, p. 375. Paris, MDCCCXVIII.

XIV

La bataille de Smolensk.

« De Witepsk nous marchâmes sur Smolensk.

« De tous les lieux parcourus pendant cette expédition, cette antique forteresse de Smolensk est l'un de ceux qui sont restés le plus profondément empreints dans mon souvenir, en raison de la sublime horreur du spectacle qu'il offrit à nos yeux. L'arrière-garde russe y avait fait une très vigoureuse résistance et ne l'abandonna qu'après l'avoir incendiée.

« Quand notre division arriva devant Smolensk, cette ville, jadis polonaise, était embrasée, l'horizon tout entier était en feu. Ce vaste incendie avait produit un nuage si colossal, qu'il avait la dimension de ces nuées d'orage qui envahissent près d'un tiers de la voûte céleste. En avant de ces jets de feu et de ces tourbillons de fumée se dessinaient les hautes murailles de la ville russe. D'immenses et sombres créneaux de brique rouge en festonnaient toute l'enceinte, et les plus lettrés de mes camarades comparaient cette vieille ville forte dévorée par les flammes à la ville de Troie, telle que se la représentaient leurs classiques souvenirs.

« On s'était battu avec acharnement au pied de ses murailles. La terre était jonchée de morts ; les Russes et les Français y étaient couchés pêle-mêle. On nous

disputait chaque position, chaque buisson, chaque pouce de terrain. Nous ne pénétrions que peu à peu dans les profonds ravins plantés d'arbres fruitiers qui entourent la ville.

« Une circonstance bizarre caractérisait ce champ de bataille, le premier dont je voyais se dérouler devant moi le vaste et sanglant tableau. Les Russes, surtout le corps des grenadiers reconnaissables aux trois grenades de cuivre fixées sur leurs schakos très bas et très évasés, avaient longtemps défendu ces faubourgs, et les vergers dont ils étaient parsemés; tous leurs morts n'avaient plus que quelques gouttes d'eau-de-vie dans leurs gourdes; mais leurs poches étaient remplies de pommes vertes. Nos jeunes tirailleurs[1] qui, par la forte chaleur de la saison, mouraient de soif et de faim, s'emparaient de cet étrange butin, et dévoraient avidement ces fruits que l'ardent soleil du Nord n'avait pas encore mûris. Heureusement, chaque régiment lancé à la poursuite de l'ennemi ne faisait que traverser cette zone de vergers; si nos soldats s'y étaient arrêtés, l'âcreté de ces pommes vertes de Smolensk aurait été fatale à notre armée comme les raisins de la Champagne le furent, en 1792, à l'armée prussienne de Frédéric-Guillaume II.

« L'Empereur resta peu de temps à Smolensk, et lorsque l'armée se porta en avant, ce fut la division

[1] 5e régiment.

Delaborde qui fut, à son grand regret, laissée en garnison dans la ville conquise. Le comte Delaborde, devenu gouverneur de Smolensk, s'installa dans le palais que l'Empereur avait occupé[1]. »

XV

Fragment d'une lettre de Charles-A. Faré

Smolensk, 20 août 1812.

. . . .

« ... Il n'y a encore eu aucune affaire décisive : les Russes s'en vont toujours. Ici où toute leur armée était réunie dans une position superbe, où ils avaient à défendre ce qu'ils appellent la *terre sainte*, ils n'ont point osé livrer de bataille générale et se sont déjà retirés à neuf lieues, sans qu'on ait pu encore leur faire grand mal dans leur retraite, à cause de l'avantage des positions qu'ils occupent. Ils sont très superstitieux (le peuple) et regardaient la position de Smolensk comme une espèce de palladium. Ils l'appellent la terre sainte, la terre sacrée. Ces idées sont fondées sur de nombreux succès qu'ils ont obtenus dans les environs, depuis des temps très éloignés, sur les Turcs et sur les Polonais. Aussi ont-ils mis à défendre cette malheureuse ville presque autant d'acharnement que nous à l'attaquer, et ce n'est pas peu dire. J'ai vu toute l'affaire d'une hauteur où nous

[1] Baron Paul de Bourgoing. *Episodes militaires et politiques*, pp. 149-151. In-8°, Paris, 1864.

étions en bataille, sans le moindre danger, et comme aux premières loges. Je ne crois pas que, dans les plus beaux temps d'enthousiasme, les Français se soient battus avec plus de valeur et d'impétuosité. Ils ont enlevé à la baïonnette les vastes faubourgs qui environnent la ville, et l'ont attaquée si vivement que les Russes ont dû profiter de la nuit qui est survenue pour se retirer sur l'autre bord du Dniéper, afin de ne pas être enlevés d'assaut. Le plus grand malheur pour nous, c'est qu'au milieu de tout ce tapage, les obus ont mis le feu partout et qu'au lieu d'une ville importante et pleine de ressources que nous aurions trouvée, nous n'avons entre les mains qu'un amas de décombres. Il existe pourtant encore un assez bon nombre de maisons, mais elles sont réservées pour les grands et pour les blessés; aussi vous écris-je au bivouac; heureusement il fait beau temps. Je ne crois pas que nous restions ici longtemps, et nous allons sans doute continuer de suivre l'armée russe. Nous ne sommes plus qu'à 90 lieues de Moscou. Jusqu'à 15 lieues d'ici le terrain est coupé et difficile, mais ensuite on n'a plus à parcourir qu'une plaine vaste et fertile et n'offrant aucun obstacle. Aussi m'attends-je, si c'est l'intention de l'Empereur, d'être dans un mois à Moscou[1]. *Nous y poserons nos colonnes d'Hercule pour cette année et y prendrons nos quartiers*

[1] On sait que les Français y entrèrent le 14 septembre.

*d'hiver, si messieurs les **Russes** n'aiment mieux faire la paix, ce qu'il plaise à **Dieu** de leur inspirer.*

« CHARLES-A. FARÉ[1]. »

XVI

La bataille de Smolensk.

« Smolensk fut cernée par Napoléon. La position de notre armée était sur la rive droite du Borysthène (Dniéper), l'aile droite appuyée à la rivière, la gauche aux faubourgs.

« Smolensk était occupé le 4/16 août par le général Raïéffsky qui avait à soutenir avec son corps les attaques réitérées de Ney, et puis, lorsque celui-ci eut ordre de rejoindre la 2e armée, par le général Doktoroff et le prince Eugène de Wurtemberg avec 30.000 hommes.

« Trois ponts, dont un en bois sur la route de Saint-Pétersbourg, et deux autres en pontons et bateaux établirent les communications entre la ville et l'armée.

« Le 5/17 août, toutes les colonnes françaises furent déployées et prêtes à combattre. Napoléon nourrissait l'espoir que nous déboucherions de Smolensk pour lui livrer bataille en plein champ. Mais voyant qu'il se flattait d'un vain espoir et

[1] *Lettres d'un jeune officier à sa mère*, 1813-1814, pp. 263-264. In-8°, Paris, 1889.

qu'au contraire nous nous concentrions davantage, il donna le signal de l'attaque et le maréchal Ney commença l'attaque. On se canonna de part et d'autre sans grand résultat.

« Le général en chef se posta avec célérité sur tous les points et s'arrêta à notre extrême gauche, sur une hauteur, à côté d'une église qui masquait une batterie de 12, commandée par le colonel Nilus. Il ordonna de suite le feu ; l'ennemi riposta de l'autre côté de la rivière et le combat fut chaud. Le général Barclay eut l'air de ne pas s'occuper du danger imminent qui l'entourait et donna ses ordres avec le plus grand sang-froid.

« Comme la rivière était entre cette batterie et l'ennemi, on avait négligé de la faire soutenir par une troupe quelconque. L'ennemi, prompt à s'apercevoir de la moindre faute et d'en profiter, fit passer à gué de la cavalerie qui entreprit de prendre la batterie et d'envelopper le général en chef.

« Je m'en aperçus heureusement à temps et, sans hésiter un moment, je pris l'escorte du général en chef. Plusieurs aides de camp et officiers d'ordonnance me suivirent et je me jetai à la rencontre de la cavalerie ennemie qui, encore passée en petit nombre, fut bientôt forcée de rebrousser chemin. Le lieutenant des chevaliers-gardes Bakhmakoff se distingua dans cette occasion. Grégoire Orloff fut envoyé pour faire venir du camp un régiment de lanciers et le général en chef, en quittant cette bat-

terie, me chargea de placer ce régiment de manière à ce que l'ennemi ne pût plus l'inquiéter.

« L'ennemi, en attendant, était parvenu à diriger un feu meurtrier sur tous les ponts. Le corps de Poniatowsky, que nous n'avions pu empêcher de s'établir vis-à-vis de notre extrême gauche, enfilait nos ponts et rendait les communications avec la ville très difficiles.

« Le succès extraordinaire de la défense de Smolensk donnait lieu d'espérer que, les jours suivants, les nouveaux efforts de l'ennemi pour s'en emparer seraient également vains. Mais, malgré cela, le général Barclay jugea que Napoléon, en s'étendant par sa droite, pouvait s'emparer de la route de Moscou, que la deuxième armée isolée ne se serait point trouvée en état de défendre efficacement, et que, dans cette hypothèse, les armées russes se seraient vues rejetées sur Porétchié et les provinces septentrionales et entièrement hors de la ligne importante du centre et de toute liaison avec les provinces fertiles du midi : l'évacuation de Smolensk fut donc décidée.

« Eugène de Wurtemberg, Doktoroff et Konovnizyn se couvrirent de gloire en défendant Smolensk.

« Napoléon forma vers six heures du soir des colonnes d'attaque pour entrer de vive force dans la ville. La perte que l'ennemi essuya fut immense ; la mitraille avait beau jeu. Les Français ne réussirent point.

« A minuit, dans la nuit entre le 5 et le 6/17 et 18 août, nous avions abandonné la ville et l'ennemi fit son entrée.

« Le général Korff, commandant notre arrière-garde, le fit canonner des hauteurs que nous continuâmes d'occuper, au moment même où leurs colonnes entraient tambour battant et drapeaux déployés. Presque toutes ses batteries tirèrent toute la nuit sur cette malheureuse ville qui, heureusement, avait été abandonnée par la presque totalité de ses habitants[1]. »

XVII

Extrait du journal du prince de Wurtemberg.

« Le lieutenant général Doktorof, qui se trouvait sur la rive gauche du Dniéper avec les 3e, 7e et 24e divisions d'infanterie, le régiment de Smolensk et le 6e de chasseurs de la 12e division et une partie du 4e corps de cavalerie, était vivement engagé avec l'ennemi dès huit heures du matin. Il occupait les faubourgs avec les 7e et 24e, soutenu par de la cavalerie, la 3e resta en réserve, et une brigade fut placée dans la ville ainsi que le régiment de Smolensk et le 6e de chasseurs. Ce dernier, placé sur la gauche, fut rejoint plus tard par le régiment de chasseurs de la garde.

[1] *Mémoires du général-major russe baron de Löwenstern*, publiés d'après le manuscrit original et annotés par M. H. Weil. T. I, p. 220. Paris, 1903.

« L'affaire s'étendait vers dix heures du matin, encore au delà du faubourg, et l'ennemi suspendit peu à peu son feu. Les troupes russes restèrent en possession des faubourgs jusqu'à quatre heures après midi.

« L'attaque de l'ennemi commença à cette époque sur tous les points : l'engagement devint des plus sérieux et on remarquait des hauteurs de la rive droite que nos troupes abandonnaient les faubourgs, et que des colonnes ennemies avançaient sur notre gauche dans le faubourg de Ratschenka en menaçant les ponts.

« Je me trouvais alors auprès du général Barclay. Il fit placer une forte batterie contre le faubourg de Ratschenka, mais les nouvelles du général Doktorof rendirent le général en chef très inquiet ; il m'engagea par conséquent de me rendre chez le général Doktorof, de m'informer par mes yeux de l'état des affaires, et de lui en rendre compte. A peine parti, un aide de camp du général en chef me rejoignit et me dit que toute la 4e division allait me suivre, et attendrait mes ordres au milieu de la ville. Je ne me fis suivre que par quatre régiments, tandis que la brigade du général Rossi reçut l'avis de prendre d'abord à gauche après le passage du pont, et de s'emparer coûte que coûte du faubourg de Ratschenka.

« Cet ordre fut suivi avec zèle. La brigade polonaise du général Grabowski fut culbutée, et ce

général mourut lui-même par le coup de baïonnette d'un grenadier du régiment de Tobolsk. Le régiment de Volhynie eut son colonel Cournossof grièvement blessé. Les majors Wolf et Reibnitz, du régiment de Tobolsk, se distinguèrent de la manière la plus brillante. Le faubourg fut repris, mais les régiments reçurent plus tard l'ordre de l'évacuer et de se placer sur le chemin couvert en défendant la partie orientale de la ville, de concert avec le 6e de chasseurs et le régiment de chasseurs de la garde.

« Je m'étais rendu moi-même, en attendant, chez le général Doktorof, en traversant la ville et en passant à peine par la masse des blessés, qui retournaient du combat. Je joignis le général en deçà de la porte de Malachoff au moment où ses troupes rentraient dans la ville, poussées de près par l'ennemi et dans un état de désorganisation qui était une suite naturelle du combat furieux livré dans les faubourgs et des difficultés de la retraite. Le général Doktorof crut désespérer de l'issue dans ce moment qui, sans doute, était le plus critique de cette journée.

« Il me parut néanmoins, vu l'épaisseur et la hauteur du mur, et le passage étroit par lequel se retiraient les troupes, qu'il devenait possible de disputer la porte jusqu'à l'arrivée de la 4e division, et je courus au-devant d'elle pour hâter sa marche ; elle s'approcha enfin, mais elle perdit beaucoup de monde par des boulets pendant qu'elle avançait

dans la rue. Le général Doktorof voulut d'abord que je fisse une sortie pour déloger l'ennemi des maisons qu'il occupait vis-à-vis de la porte. Cette entreprise me parut très difficile et périlleuse, ce que je reconnus par moi-même en tâchant de me frayer à moi seul le chemin à travers la foule qui remplissait encore la porte. Après plusieurs vaines tentatives, il réussit enfin au général Konownizin et à moi d'atteindre le pont devant la tour qui couvrait la porte, nous y fûmes reçus par un feu des plus vifs qui nous obligea à retourner, après nous être mis au fait des circonstances.

« Le général Konownizin se chargea de faire évacuer premièrement la porte par tout ce qu'il y avait encore de troupes du corps de Doktorof, et je me mis à la tête du 4e régiment de chasseurs pour m'acquitter de l'ordre du général. Arrivés sur le pont, nous essuyâmes cependant un tel feu que le régiment hésita, mais le major Beidekken, à la tête de plusieurs valeureux soldats, se mit à courir en avant et n'osant braver les forces qui étaient vis-à-vis de lui, il prit à droite, il remplit le chemin couvert. C'était le parti réellement convenable. La résolution en fut prise plutôt par nécessité que par méditation. Tout cria d'une voix presque unanime : au chemin couvert, et bientôt tout le 4e régiment y fut placé, en soutenant un feu de bataille très vif avec les troupes ennemies qui étaient placées dans les maisons vis-à-vis. Le 4e régiment eut l'honneur de

sauver la ville sur ce point. Le 34e régiment laissa un bataillon dans la ville en réserve du 4e. L'ennemi, cessant son attaque, n'inquiéta plus les troupes chargées de la défense de la porte de Malachoff.

« A cette époque, je reçus la nouvelle des succès de la brigade de Rossi, mais en même temps l'avis du général en chef de me rendre moi-même sur la gauche et de répondre de sa défense. Le général Konownizin avait disposé en attendant de la brigade du général Puchnizki en l'envoyant vers la droite du côté de la citadelle où elle eut une affaire très chaude... Vers le soir, la brigade Potemkin de la 17e division passa aussi le pont et rechassa l'ennemi du faubourg de Krasnoï.

« Au moment où je parvins sur le pont où se trouvait placé le 6e bataillon de chasseurs, l'affaire y était déjà décidée, et l'ennemi ne nous annonçait sa présence que par une très forte canonnade qui causa encore quelques pertes à la 1re brigade de la 4e division. La retraite s'effectua à la première heure de la nuit. Tout le corps du général Doktorof et la 3e division se placèrent à l'issue du faubourg de Saint-Pétersbourg, et les chasseurs de la 3e division occupèrent le faubourg même. Le 30e de chasseurs de la 17e division fut chargé de brûler le pont.

« 18 *août*. — De grand matin, l'ennemi occupa la ville. Le 30e de chasseurs tarda d'exécuter ses ordres, et les voltigeurs français parvinrent sur

l'autre rive avant que le pont eût pu entièrement se consumer. Le 30e fut ramené et l'ennemi s'empara du faubourg. Les balles atteignirent la 4e division, mais plus tôt qu'elle n'ait eu le temps de se porter en avant, le général Konownizin qui se trouvait encore près de sa brigade de chasseurs commandée par le prince Chechaffoskoï, fondit avec lui sur l'ennemi et le rejeta au delà du pont.

« Les chasseurs de la 3e et de la 17e division s'étendirent alors le long de la rive gauche du Dniéper et entretinrent presque pendant toute la journée une tiraillade avec l'ennemi. Les chasseurs de la 4e division restèrent en réserve sur les hauteurs derrière le faubourg de Saint-Pétersbourg, et le reste de la 4e division vint rejoindre la 17e sur l'extrême droite de l'armée[1]. »

XVIII

La bataille de Smolensk.

« Néwérowskoï, presque écrasé, courut se renfermer dans Smolensk. Il laissa derrière lui quelques cosaques pour brûler les fourrages ; les habitations furent respectées.

« Pendant que la grande armée remontait ainsi le Dniéper par sa rive gauche, Barclay et Bagration

[1] Cité dans la *Campagne de Russie* (1812), par le lieutenant G. Fabry, 11 août-19 août. Annexes, p. 75 et suivantes. Paris, 1903.

placés entre ce fleuve et le lac Kasplia, vers Inkowo, s'y croyaient encore en présence de l'armée française. Ils hésitaient : deux fois, entraînés par les conseils du quartier-maître général Toll, ils avaient résolu d'entourer la ligne de nos cantonnements ; et deux fois étonnés d'une détermination si hardie, ils s'étaient arrêtés au milieu de leur mouvement commencé. Enfin, trop timides pour ne prendre conseil que d'eux-mêmes, ils paraissaient attendre leur décision des événements et notre attaque pour y conformer leur défense.

« La vue de Smolensk enflamma l'ardeur impatiente du maréchal Ney. On ne sait s'il se rappela mal à propos les merveilles de la guerre de Prusse, quand les citadelles tombaient devant les sabres de nos cavaliers, ou s'il ne voulut d'abord que reconnaître cette première forteresse russe ; mais il s'en approcha trop : une balle le frappa au cou. Irrité, il lança un bataillon contre la citadelle, au travers d'une grêle de balles et de boulets, qui lui firent perdre les deux tiers de ses soldats ; les autres continuèrent, les murailles russes purent seules les arrêter ; quelques-uns seulement en revinrent. On parla peu de l'effort héroïque qu'ils venaient de tenter parce qu'il était une faute de leur général, et qu'il fut inutile.

« Refroidi, le maréchal Ney se retira sur une hauteur sablonneuse et boisée qui bordait le fleuve. Il observait la ville et le pays, quand, de l'autre côté du Dniéper, il crut entrevoir au loin des masses de

troupes en mouvement. Il courut appeler l'Empereur, et le guida à travers les taillis et dans les fonds pour le dérober aux feux de la place.

« Napoléon, parvenu sur la hauteur, vit dans un nuage de poussière de longues et noires colonnes, d'où jaillissait le reflet d'une multitude d'armes ; ces masses s'avançaient si rapidement qu'elles semblaient courir. C'était Barclay, Bagration, près de 120.000 hommes, enfin toute l'armée russe !

« A cette vue Napoléon, transporté de joie, frappa des mains et s'écria : « Enfin je les tiens ! » Il n'en fallait pas douter, cette armée surprise accourait pour se jeter dans Smolensk, pour la traverser, pour se déployer sous ses murs, et nous livrer enfin cette bataille tant désirée : l'instant décisif du sort de la Russie était donc enfin venu !

« Aussitôt il parcourt toute la ligne, et marque à chacun sa place. Davout, puis le comte de Lobau, se déploieront à la droite de Ney : la garde au centre en réserve et, plus loin, l'armée d'Italie. La place de Junot et des Westphaliens fut indiquée ; mais un faux mouvement les avait égarés. Murat et Poniatovski formèrent la droite de l'armée ; déjà deux chefs menaçaient la ville ; il les fit reculer jusqu'à la lisière d'un taillis et laisser vide devant eux une vaste plaine, qui s'étend depuis ce bois jusqu'au Dniéper. C'était un champ de bataille qu'il offrait à l'ennemi. L'armée française ainsi placée était adossée à des défilés et à des précipices : mais la retraite importait

peu à Napoléon; il ne songeait qu'à la victoire.

« Cependant Bagration et Barclay revenaient vers Smolensk à grands pas ; l'un pour la sauver par une bataille; l'autre pour protéger la fuite de ses habitants et l'évacuation de ses magasins : il était décidé à ne nous abandonner que des cendres. Les deux généraux russes arrivèrent hors d'haleine sur les hauteurs de la rive droite. ils ne respirèrent qu'en se voyant encore maîtres des ponts qui réunissent les deux villes.

« Napoléon faisait alors harceler l'ennemi par une nuée de tirailleurs, afin de l'attirer sur la rive gauche et d'engager une bataille pour le jour suivant. On assure que Bagration s'y serait laissé entraîner, mais que Barclay ne l'exposa pas à cette tentation. Il l'envoya vers Elnia et se chargea de la défense de la ville.

« Selon Barclay, la plus grande partie de notre armée marchait sur Elnia pour aller se placer entre Moscou et l'armée russe. Il se trompait par cette disposition, commune à la guerre, de prêter à son ennemi des desseins contraires à ceux qu'il montre, car la défensive, étant inquiète de sa nature, grandit souvent l'offensive, et la crainte, échauffant l'imagination, fait supposer à l'ennemi mille projets qu'il n'a pas. Il se peut aussi que Barclay, ayant en tête un ennemi colossal, dût s'attendre à des mouvements gigantesques.

« Depuis, les Russes eux-mêmes ont reproché à Napoléon de ne s'être point décidé à cette manœuvre.

Mais ont-ils songé qu'aller ainsi se placer par delà un fleuve, une ville forte et une armée ennemie, c'eût été, pour couper aux Russes le chemin de la capitale, se faire couper à soi-même toute communication avec ses remparts, ses autres armes et l'Europe? Ceux-là ne savent guère apprécier les difficultés d'un tel mouvement, s'ils s'étonnent qu'on ne l'ait pas improvisé en deux jours, au travers d'un fleuve et d'un pays inconnu, avec de telles masses, et au milieu d'une autre combinaison, dont l'exécution n'était pas achevée.

« Quoi qu'il en soit. dans la soirée même du 16, Bagration commença son mouvement vers Elnia. Napoléon venait de faire planter sa tente au milieu de la première ligne, presque à portée du canon de Smolensk, et sur les bords du ravin qui cerne la ville. Il appelle Murat et Davout. Le premier vient de remarquer chez les Russes des mouvements qui annoncent une retraite ; chaque jour, depuis le Niémen, il a l'habitude de les voir ainsi s'échapper ; il ne croit donc pas à une bataille pour le lendemain. Davout fut d'un avis contraire, quant à l'Empereur il n'hésita pas à croire ce qu'il désirait.

« Le 17, dès le point du jour, l'espérance de voir l'armée russe rangée devant lui réveilla Napoléon. mais le champ qu'il lui avait préparé était resté désert; néanmoins il persévéra dans son illusion. Davout la partageait : ce fut de ce côté qu'il se rendit. Dalton, l'un des généraux de ce maréchal,

a vu des bataillons ennemis sortir de la ville, et se ranger en bataille. L'Empereur saisit cet espoir que Ney, d'accord avec Murat, combat en vain.

« Mais, pendant qu'il espère et attend, Belliard, fatigué de ces incertitudes, se fait suivre par quelques cavaliers ; il pousse une bande de cosaques dans le Dniéper, au-dessus de la ville, et voit, sur la rive opposée, la route de Smolensk à Moscou couverte d'artillerie et de troupes en marche. Il n'y a plus à en douter, les Russes sont en pleine retraite. L'Empereur est averti qu'il faut renoncer à l'espoir d'une bataille, mais que, d'une rive à l'autre, ses canons pourront inquiéter la marche rétrograde de l'ennemi.

« Belliard proposa même de faire franchir le fleuve à une partie de l'armée, afin de couper la retraite à l'arrière-garde russe, chargée de défendre Smolensk, mais les cavaliers envoyés pour découvrir un gué firent deux lieues sans en trouver, et noyèrent plusieurs chevaux. Il existait cependant un passage large et commode à une lieue au-dessus de la ville. Dans son agitation, Napoléon poussa lui-même son cheval de ce côté, il fit plusieurs verstes dans cette direction, se fatigua et revint.

« Dès lors il parut ne plus considérer Smolensk que comme un passage, qu'il fallait enlever de vive force et sur-le-champ. Mais Murat, prudent quand la présence de l'ennemi ne l'échauffait pas, et qui, avec sa cavalerie, n'avait rien à faire à un assaut, combattit cette résolution.

« Un si violent effort lui paraissait inutile, puisque les Russes se retiraient d'eux-mêmes. Quant au projet de les atteindre, on l'entendit crier : « Que puisqu'ils ne voulaient point de bataille, c'était assez loin les poursuivre, et qu'il était temps de s'arrêter! »

« L'Empereur répliqua. On n'a point recueilli le reste de leur entretien, cependant, comme ensuite on entendit le roi dire : « qu'il s'était jeté aux genoux « de son frère, qu'il l'avait conjuré de s'arrêter, mais « que Napoléon ne voyait que Moscou ; qu'honneur, « gloire, repos, tout pour lui était là ; que cette « Moscou nous perdrait, » on vit bien quel avait été le sujet de leur dissentiment.

« Un fait certain, c'est qu'en quittant son beau-frère, les traits de Murat portèrent l'empreinte d'un profond chagrin ; ses mouvements étaient brusques, une violence sombre et concentrée l'agitait ; le nom de Moscou sortit plusieurs fois de sa bouche.

« On avait placé non loin de là sur la rive gauche du Dniéper, à l'endroit d'où Belliard avait aperçu la retraite de l'ennemi, une batterie formidable. Les Russes nous en avaient opposé deux plus terribles encore. A chaque instant nos canons étaient écrasés, nos caissons sautaient. Ce fut au milieu de ce volcan que le roi poussa son cheval ; là il s'arrête, met pied à terre, et reste immobile. Belliard l'avertit qu'il se fera tuer inutilement et sans gloire ; le roi, pour toute réponse, pousse plus avant. On n'en doute plus autour de lui : il désespère du sort de cette guerre :

il prévoit un désastreux avenir, et il cherche la mort pour y échapper ! Toutefois Belliard insiste et lui fait remarquer que sa témérité causera la perte de ceux qui l'entourent. « Eh bien! répond Murat, retirez-vous donc tous et laissez-moi seul ici ! » Mais tous s'y refusèrent. Alors le roi, se retournant avec emportement, s'arracha de ce lieu de carnage comme quelqu'un à qui l'on fait violence.

« L'assaut général venait d'être ordonné. Ney avait à attaquer la citadelle ; Davout et Lobau, les faubourgs qui couvrent les murs de la ville. Poniatowski, déjà sur les rives du Dniéper, avec soixante pièces de canon, dut redescendre ce fleuve jusque dans le faubourg qui le borde, détruire les ponts de l'ennemi, et ôter à la garnison sa retraite. Napoléon voulut qu'en même temps l'artillerie de la garde abattît la grande muraille avec ses pièces de douze, impuissantes contre une masse si épaisse. Elle désobéit, prolongea ses feux dans le chemin couvert, et le nettoya.

« Tout réussit à la fois, hors l'attaque de Ney, la seule qui aurait dû être décisive, mais qu'on négligea. L'ennemi fut rejeté brusquement dans ses murs. Tout ce qui n'eut pas le temps de s'y précipiter périt ; mais, en montant à cet assaut, nos colonnes d'attaque laissèrent une longue et large traînée de sang, de blessés et de morts.

« On remarqua un bataillon qui, s'étant présenté de flanc aux batteries russes, perdit un rang entier

de l'un de ses pelotons par un seul boulet ; vingt-deux hommes tombèrent sur le même coup.

« Cependant l'armée, sur un amphithéâtre de hauteurs, contemplait, avec une silencieuse anxiété, ses braves compagnons d'armes ; mais quand elle les vit s'élancer tout au travers d'une grêle de balles et de mitraille, et persévérer avec une ardeur, une fermeté, un ordre admirables, alors, saisie d'enthousiasme, on l'entendit battre des mains. Le bruit de ce glorieux applaudissement arriva jusqu'à nos colonnes d'attaque. Il récompensa le dévouement de ces guerriers, et quoique, dans une seule brigade, celle de Dalton, et dans l'artillerie de Reindre, cinq chefs de bataillon, quinze cents hommes et le général lui-même fussent tombés, ceux qui survécurent disent encore que cet hommage de l'enthousiasme qu'ils excitèrent est pour eux une compensation suffisante à tous les maux qu'ils ont endurés.

« Parvenu jusqu'aux murs de la place, on se mit à couvert de ses feux en se servant des ouvrages et des bâtiments extérieurs qu'on venait d'enlever. La fusillade continuait ; son pétillement, redoublé par l'écho des murailles, paraissait de plus en plus vif. L'Empereur en fut fatigué ; il voulut retirer ses troupes. Ainsi la faute que Ney avait fait commettre la veille à un bataillon, venait d'être répétée par l'armée entière ; l'une avait coûté trois à quatre cents hommes, la seconde cinq à six mille ; mais Davout persuada à l'Empereur de persévérer dans son attaque.

« La nuit vint : Napoléon se retira dans sa tente, qu'on avait fait placer plus prudemment que la veille et le comte de Lobau, maître du fossé, mais qui n'y pouvait plus tenir, fit jeter des obus dans la ville pour en déloger l'ennemi. Ce fut alors que l'on vit s'élever de plusieurs points d'épaisses et noires colonnes de fumée, qu'éclairèrent, ensuite, par intervalles, des lueurs incertaines, puis des étincelles ; enfin, de longues gerbes de feu jaillirent de toutes parts : c'était comme un grand nombre d'embrasements. Bientôt ils se réunirent et ne formèrent plus qu'une vaste flamme, qui s'élevait en tourbillonnant, couvrait Smolensk, et la dévorait tout entière avec un sinistre bruissement !

« Un si grand désastre, qu'il crut son ouvrage, effraya le comte de Lobau. L'Empereur assis devant sa tente contemplait silencieusement cet horrible spectacle. On ne pouvait encore en déterminer ni la cause ni le résultat, et l'on passa la nuit sous les armes.

« Vers trois heures du matin, un sous-officier de Davout se hasarda jusqu'au pied de la muraille, et l'escalada sans bruit. Enhardi par le silence qui régnait autour de lui, il pénétra dans la ville. Tout à coup plusieurs voix et l'accent slavon se font entendre et le Français surpris et environné, crut n'avoir plus qu'à se faire tuer ou à se rendre. Mais alors les premiers rayons du jour lui montrèrent, dans ceux qu'il croyait ses ennemis, des Polonais de Poniatowski.

Les premiers ils avaient pénétré dans la ville que Barclay venait d'abandonner.

« Smolensk reconnue et ses portes déblayées, l'armée entra dans ses murs. Elle traversa ces décombres fumants et ensanglantés, avec son ordre, sa musique guerrière et sa pompe accoutumée, triomphante sur ces ruines désertes, et n'ayant qu'elle-même pour témoin de sa gloire ! Spectacle sans spectateurs ; victoire presque sans fruit, gloire sanglante, dont la fumée qui nous environnait et qui semblait être notre seule conquête, n'était qu'un trop fidèle emblème !

« Quand l'Empereur vit Smolensk entièrement occupée, ses feux presque éteints, et que le jour et les différents rapports l'eurent suffisamment éclairé ; alors il vit que là, comme au Niémen, comme à Vilna, comme à Vitebsk, ce fantôme de victoire qui l'attirait, et qu'il se croyait toujours près de saisir, avait encore cette fois reculé devant lui ; il se décida encore à la poursuivre.

. . . .

« La victoire de Valoutina fut suivie de la blessure mortelle reçue par le général Gudin.

« Gudin, transporté à Smolensk, y reçut les soins de l'Empereur ; ils furent inutiles. Ses restes furent enterrés dans la citadelle de la ville, qu'ils honorent : digne tombeau de cet homme de guerre, bon citoyen, bon époux, bon père, général intrépide, juste et doux, et à la fois probe et habile ; rare assemblage

dans un siècle où trop souvent les hommes de bonnes mœurs sont inhabiles et les habiles sans mœurs[1] ! »

XIX

La bataille de Smolensk.

« Pendant que Napoléon fait construire des fours à Vitebsk, presse l'arrivage des magasins entassés sur le Niémen, laisse reposer ses troupes déjà exténuées et médite une opération qui puisse lui rendre quelques chances, les deux généraux russes ne restent pas oisifs. Encouragés par la réunion de leurs armées, ils se sont décidés à un mouvement offensif contre les cantonnements un peu larges de leurs adversaires, dont ils se flattent de couper la ligne, en se jetant sur Roudnia. Le projet n'était pas sans mérite ; il fut mollement exécuté. Sorties de Smolensk le 7 août, les deux armées auraient pu être en trois marches à Roudnia ; mais, au lieu d'aborder franchement, elles s'amusèrent plusieurs jours à des marches et contremarches sans but, entre Roudnia et Smolensk. Cependant Platof, avec un corps de 10.000 hommes, a déjà surpris la cavalerie près d'Inkowo. Sébastiani ne parvient pas sans sacrifice à se tirer de ce mauvais pas. D'ailleurs, les Russes n'entreprirent rien de sérieux, faute de bonne intelligence entre les deux généraux. Ce fut, au reste, un

[1] *La campagne de Russie.* Mémoires du général comte de Ségur, p. 57 et suivantes. Paris, 1874.

bonheur pour eux ; car un succès partiel aurait pu les entraîner à une bataille, de même qu'à Friedland, et c'eût été le comble des vœux de leur adversaire.

« L'occasion paraissant revenue de leur porter un coup décisif, Napoléon profite de leur lenteur pour faire serrer toute son armée sur la droite. Le 14 août, il lui fait passer le Dniéper à Rasassna et Khomino, et la dirige ensuite sur Krasnoï. Les corps qui avaient cantonné à Orcha et à Mohilow passèrent le fleuve dans ces deux villes et marchèrent aussi sur Krasnoï. L'intention de l'Empereur était de se porter vivement sur Smolensk, de s'emparer de ce point important qu'il supposait dégarni, et de prendre à revers ou en queue l'ennemi qui osait venir le menacer à Roudnia. Les armées russes, ainsi tournées par leur gauche, se seraient trouvées bien compromises, coupées de Moscou et refoulées sur la basse Dvina.

« C'était la troisième manœuvre importante qui se fût présentée dans la première période de cette campagne ; ce fut la dernière, du côté des Français du moins, et encore n'eut-elle point le résultat espéré.

« La division Néwérofski, forte de 7 à 8.000 hommes que Bagration avait laissée vers Krasnoï pour flanquer sa marche, fut débusquée de ce poste par l'avant-garde sous Murat et se mit en retraite sur Smolensk, vivement talonnée par la nombreuse cavalerie du roi de Naples. Cependant les braves gens, entourés de toutes parts, ne se laissèrent pas déconcerter et regagnèrent Smolensk sans avoir été sé-

rieusement entamés, mais en abandonnant près de 1.000 morts, une partie de leurs canons et beaucoup de blessés.

« La ville de Smolensk, située en amphithéâtre sur les deux berges du Dniéper, présente un paysage riant, chaque maison étant entourée d'un petit jardin : son enceinte, qui pourrait contenir 80.000 âmes et n'en renferme pas 20.000, est entourée d'un mur en briques d'une épaisseur extraordinaire et flanqué de tours rondes et carrées. La citadelle, qui forme un pentagone régulier, est le côté faible ; car les parapets, non vêtus, sont à moitié éboulés et forment un talus accessible. L'enceinte de la ville, au contraire, entourée d'un mur de 25 pieds[1] de hauteur et de 15 pieds d'épaisseur entre les tours était inattaquable avec le canon de campagne et à l'abri de l'escalade. La partie faible de cette enceinte consiste dans ces mêmes tours qui n'avaient que trois ou quatre pieds d'épaisseur, et qu'on aurait pu battre en brèche avec des pièces de douze. A quelques toises de la place, se trouvent des ravins profonds, sillonnés par les eaux. Les Russes eurent le bon esprit de s'attacher d'abord à la défense de ces ravins plutôt qu'à celle de la citadelle, et ils s'en acquittèrent fort bien. Les généraux Raïévski et Paskiéwicz défendaient la place avec 20.000 hommes. Le reste de l'armée russe campait à la rive droite du fleuve.

[1] Planat de La Faye dit 50 pieds.

« Le 16 au matin, Ney, à la tête de l'avant-garde, arriva devant Smolensk ; l'Empereur le suivit de près ; dès que l'on eut reconnu le côté faible, il le fit courir à l'assaut. Trois colonnes s'élancèrent, avec une rare intrépidité, l'arme au bras ; les ennemis les reçurent avec un sang-froid admirable. Paskiéwicz avait embusqué la moitié de sa division dans un ravin et placé le reste derrière le parapet de la citadelle avec son artillerie. Deux fois les braves de Ney, franchissant les ravins, pénétrèrent jusque sur les talus de la contrescarpe de la citadelle ; deux fois, faute de soutien, ils en furent expulsés par les réserves que Raïéwski et Paskiévicz firent donner à propos. La résistance qu'ils opposèrent donna le temps aux Russes d'accourir à leur secours vers midi : le corps de Doctorof garnit les faubourgs du Sud. Les corps français arrivaient aussi successivement et, à la nuit tombante ils eurent près de 230.000 hommes bivouaqués sous les murs de Smolensk. N'ayant pu surprendre cette ville, Napoléon songea d'abord à la tourner. Il chargea le général Guilleminot de reconnaître un passage au-dessus, afin de jeter un pont et de couper l'ennemi de la route de Moscou. Junot, avec les Westphaliens, devait prendre cette direction : ce général s'étant égaré, n'arriva pas. Dans l'intervalle, le combat s'était engagé sérieusement sous Smolensk même, en sorte qu'on ne donna aucune suite à ce projet. Peut-être eût-il été difficile de forcer le passage, à cause du voi-

sinage de l'armée de Bagration qui couvrait la route de Moscou ; cependant l'opération étant la plus convenable de toutes, il fallait la tenter.

« La journée du 17 fut chaude. Les généraux russes, s'étant déployés sur la hauteur de la rive droite du Borysthène, envoyèrent en ville un corps frais de 30.000 hommes pour relever celui de Raïéwski. L'Empereur avait pensé qu'ils déboucheraient pour livrer bataille et s'était préparé à les recevoir ; mais voyant qu'ils n'étaient pas d'humeur à prendre le rôle d'agresseurs, il ordonna l'attaque ; Ney, à la gauche, l'exécuta du côté de la citadelle ; Poniatowski à la droite, en amont du Dniéper ; Davout, au centre sur les faubourgs de Roslaw. L'attaque des extrémités, exposée au feu de cent pièces de canon que l'ennemi avait placées le long du Dniéper, offrit des difficultés. Toutefois, Poniatowski, protégé par les contre-batteries, réussit à arriver jusqu'au pied d'une brèche pratiquée dans la muraille, et Ney fut de nouveau sur le point de pénétrer dans la citadelle. Au centre, Davout parvint, après un combat furieux, à déloger Doctorof des faubourgs ; mais tous les efforts de ses braves se brisèrent inutilement contre le corps de la place que l'ennemi défendit avec opiniâtreté. Napoléon fit établir toute sa réserve d'artillerie pour battre en brèche la courtine ; tentative inutile, les boulets se perdaient dans ces immenses murs de briques sans faire aucun effet. Il n'y aurait eu qu'un moyen de pratiquer une brèche, c'eût été de concen-

trer le feu sur trois des tours rondes ; mais on ignorait la différence d'épaisseur de leurs murailles.

« Cependant les obus ayant mis le feu à la ville construite en partie en bois, et l'ennemi ayant essuyé des pertes considérables en s'obstinant à combattre au dehors, Barclay prit le parti d'évacuer dans la nuit, en laissant à Korf le soin de couvrir la retraite ; ce qu'il fit en propageant l'incendie que les obus avaient allumé.

« L'entrée de Napoléon [1] à Smolensk se fit sous de plus sinistres présages encore que celle de Wilna, malgré les orages destructeurs dont celle-ci fut accompagnée. Toute l'armée croyait trouver ici le terme de sa course ; elle se flattait du moins d'entrer dans un pays fertile et d'y jouir de quelque repos. Les grandes entreprises hasardeuses frappent le vulgaire en sens divers. Les troupes, étonnées de faire tant de marches pénibles et meurtrières, et de voir reculer constamment le fruit de leurs efforts et de leurs sacrifices, commençaient à porter des regards inquiets sur les distances qui les séparaient de la France. On avait laissé entrevoir l'intention de s'arrêter ici et la chose devenait à peu près impossible, il était naturel qu'il en résultât quelque découragement.

« Cette cité, que les Russes offraient à la crédulité des peuples comme le palladium de l'empire, et vers

[1] L'Empereur entra dans Smolensk par la porte Nikolsky. — V. J. Gratcheff. *Guide pour Smolensk*. Smolensk, 1908.

laquelle se tournaient toutes les espérances de l'armée française, n'offrait déjà plus qu'un vaste bûcher parsemé de morts et de mourants. Un incendie, dont il était difficile d'assigner la cause, en avait dévoré la moitié; les habitants avaient fui pour se soustraire aux ravages de la guerre, abandonnant leurs pénates à l'imprudence des vainqueurs et aux excès d'une populace exaspérée[1].

« Une ville enlevée pour ainsi dire à la pointe de l'épée et abandonnée de ses habitants ne saurait être soustraite au pillage, et le peu qui y restait devint la proie des soldats, aigris par de longues privations. Un seul prêtre, resté par dévouement pour son troupeau, prouva par ses réponses à quel point on les avait exaltés, en dépeignant les Français sous les couleurs les plus noires. Toutes les passions religieuses et patriotiques avaient été allumées; il fut aisé de prévoir qu'aux privations de la Lithuanie allaient se réunir toutes les fureurs d'une guerre nationale. On allait retrouver une nouvelle Espagne, mais une Espagne sans fond, sans vignobles, sans ressources et sans villes; où l'on ne trouverait sans doute pas de Saragosse, parce que toutes les maisons construites en bois étaient à la merci d'une torche ou d'un obus, mais où des obstacles d'un autre genre

[1] Il est reconnu que plusieurs habitants de Smolensk mirent eux-mêmes le feu à leurs maisons, pendant l'occupation; mais on ne sait si, à l'entrée, l'incendie fut l'effet du canon, ou de la volonté des Russes (*Note de Jomini*).

et non moins redoutables attendraient l'armée d'invasion [1]. »

XX

Glinka à sa femme (4 août, c'est-à-dire 16 août de l'ère grégorienne).

« Au moment où je vous écris d'une main tremblante, le sort de Smolensk se décide, l'ennemi ayant concentré quelque part de grandes forces s'est rué hier sur Krasnoï ; pendant que nous avions les yeux fixés sur Roudnia, lui s'élança sur Smolensk pour s'en emparer à l'improviste. La division Névérowski eut à supporter aujourd'hui le choc des Français ; le brave général Raïevsky les rencontra avec une poignée d'hommes et ne les laissa pas entrer dans la ville. Aujourd'hui tous les habitants sont renvoyés [2] ; les batteries établies, l'ennemi, avec 200.000 hommes, a attaqué Smolensk que défendent 150.000 hommes des nôtres. La montagne de Pokrovskoë est encore entre nos mains. Maintenant la bataille est dans son plein. Quand tu recevras ces lignes, sache que le sort de l'un des deux belligérants est décidé. Ou Napoléon est repoussé, ou bien la porte de la Russie est ouverte à l'envahisseur. »

[1] Extrait du *Précis politique et militaire des campagnes, de* 1812 *à* 1814. Extrait des souvenirs inédits du général Jomini, chap. III, p. 90 et suivantes, 1886.

[2] Voir l'extrait des *Mémoires* de Viguel. En note, p. 241.

A sa femme 8/20 août.

« J'ai vu un tableau épouvantable, j'ai été le témoin de la destruction de Smolensk. Celle de Lisbonne ne pouvait pas être plus affreuse. Le 4, l'ennemi attaqua Smolensk ; le 5, depuis l'aurore jusqu'à la nuit noire, douze heures consécutives dura la bataille devant les murs, sur les murs et derrière les murs. Les Russes ne cédaient pas, ils se battaient comme des lions, les Français, ou plutôt il serait plus juste de dire les Polonais, assaillirent les murailles avec rage et se jetaient dans les portes et sur les bastions ; enfin, fatigué par la résistance, Napoléon ordonna de brûler la ville. Alors un nuage de bombes, de grenades, d'obus, de boulets fut jeté sur les maisons, sur les tours, sur les magasins et les églises ; et les maisons, les églises et les tours prirent feu et tout ce qui pouvait brûler s'enflamma. Il régnait partout une chaleur intense, une fumée multicolore, une aurore empourprée, le fracas des bombes qui éclataient ; le grondement des canons, la fusillade crépitante, le roulement des tambours, les cris des vieillards, les gémissements des femmes et des enfants, tout un peuple à genoux les mains levées vers le ciel ; voilà ce qui apparaissait à nos yeux et frappait nos oreilles, ce qui déchirait notre cœur. Pendant la nuit, on fit sortir de la ville l'icône de la sainte

Vierge de Smolensk[1]. Le son mélancolique des cloches se mêlait au fracas des maisons qui s'écroulaient. Le grondement de la bataille accompagnait ce triste cortège éclairé par les lueurs de l'incendie. Napoléon avait ordonné que Smolensk fût prise le 5, et le 5 la ville n'était pas prise. Le 6, de grand matin, oh! vicissitude du sort! ce qu'on avait défendu avec une telle opiniâtreté on l'abandonna tout simplement. Le général en chef avait ses raisons. Maintenant Smolensk n'est plus qu'une masse énorme de cendres. Ses environs sont les environs du Vésuve après l'éruption. Les nôtres se retirent précipitamment vers Dorogobouje. Armez-vous tous, ceux qui le peuvent, réclame enfin le général en chef dans sa proclamation. Ainsi c'est la guerre nationale[2,3]. »

[1] « Dans l'après-midi du 25 août (6 septembre), le prince Koutouzoff fit porter en procession dans tous les rangs de l'armée l'image vénérée qui avait été miraculeusement sauvée à Smolensk. » *Mémoires du général-major baron de Löwenstern*. T. I, p. 253. Paris.

[2] *Lettres d'un officier russe* (*en russe*). Moscou, 1870.

[3] « Comme c'était étrange de voir dans le courant de la semaine, pendant le temps toujours humide et mauvais, combien les rues de Penza étaient encombrées d'une masse d'équipages inconnus, très sales, très boueux; c'étaient des voitures de toute nature, des calèches, des *colimagui* et une masse de véhicules chargés de bagages. Nous avons cru d'abord que toutes les voitures des propriétaires du district s'étaient donné rendez-vous dans notre ville; mais nous apprîmes bientôt que c'étaient des émigrés du gouvernement de Smolensk qui désiraient se réfugier chez

XXI

Bataille de Valoutina.

« L'affaire de Smolensk eut lieu. On se battit, on se canonna avec violence. Les Russes. pris d'écharpe et d'enfilade, furent défaits. Ils ne purent défendre ses murs tant de fois témoins de leurs victoires, et les évacuèrent : mais les ponts, les édifices publics étaient la proie des flammes. Les églises, surtout, exhalaient des torrents de feu et de fumée. Les dômes, les flèches, et cette multitude de tourelles qui dominaient l'incendie, ajoutaient encore au tableau, et produisaient ces émotions mal définies

nous. Personne ne voulait ou ne savait remarquer dans leur apparition un des miracles du règne de Catherine. L'antique cité russe, Smolensk, pendant la malheureuse époque des troubles des faux Démétrius et de l'interrègne devint la proie de la Pologne. Par la force des armes, le tzar Alexis Mikhaïlovitch rendit de nouveau cette cité à la Russie : mais dans le court espace de la domination polonaise elle se polonisa tellement que même la petite-fille de cet Alexis Mikhaïlovitch, l'impératrice Elisabeth Pétrovna, écrivit a quelqu'un : « Que dois-je faire avec les Smoléniens ? N'est-ce pas moi qui les *soigne* ; mais à ce qu'il paraît, c'est d'apres le proverbe : on a beau nourrir le loup, il regarde toujours la forêt. » Une autre impératrice, Catherine, ne les *soignait* pas, mais elle ne les opprimait pas. Trente-quatre années furent suffisantes pour les faire redevenir complètement Russes et encore quels Russes, les plus fideles, les plus dévoués au trône et à leur vraie patrie. » Viguel, *Mémoires*, t. III. Moscou, 1882.

qu'on ne trouve que sur le champ de bataille. Nous entrâmes dans la place. Elle était à moitié consumée, d'un aspect sauvage, encombrée de cadavres et de blessés qu'atteignaient déjà les flammes. Le spectacle était affreux. Quel cortège que celui de la gloire !

« Nous avions besoin de détourner nos regards de ces scènes de carnage. Les Russes fuyaient, la cavalerie s'élança sur leurs traces ; elle atteignit bientôt l'arrière-garde. Korff voulut tenir, il fut accablé. Barclay[1] accourut avec ses masses, nous reçumes des renforts ; l'action devint terrible, Ney attaquait en tête, Junot par le flanc ; l'armée ennemie était coupée, si le duc se fût porté en avant. Fatigué de ne pas le voir paraître, Murat courut à lui : « Que fais-tu ? Que n'avances-tu ? — Mes Westphaliens chancellent. — Je vais leur donner l'élan. » Le roi de Naples se jette à la tête de quelques escadrons, charge, culbute tout ce qui s'oppose à son passage. « Voilà ton bâton de maréchal à moitié gagné ; achève, les Russes sont perdus. » Junot n'acheva pas ; soit lassitude, soit défiance, le brave des braves sommeilla au bruit du canon ; et l'ennemi qui accourait, pour maintenir ses derrières, se reporta sur la ligne. La mêlée devint affreuse ; le brave Gudin perdit la vie[2], et l'armée russe nous

[1] Barclay de Tolly commandait en chef, mais il était demeuré à la tête de la première armée russe.

[2] Le général Gudin fut mortellement blessé au combat de Valoutina Gora, le 18 août.

échappa. Napoléon visita les lieux où l'on avait combattu. « Ce n'était pas au pont, c'est là, c'est au « village où devait déboucher le 8e corps, qu'était la « bataille. Que faisait Junot ? » Le roi de Naples chercha à atténuer sa faute. Les troupes, les obstacles, tous les lieux communs d'usage furent employés. Berthier, qui avait toujours aimé le duc, s'intéressa pour lui ; Caulaincourt en fit autant. Chacun plaida de son mieux en faveur d'un brave à qui on ne pouvait reprocher qu'un instant d'oubli. Mais nous avions perdu de trop grands avantages. Napoléon me fit appeler : « Junot vient de manquer « pour toujours son bâton de maréchal. Je vous « donne le commandement du corps westphalien : « vous parlez leur langue, vous leur donnerez « l'exemple, vous les ferez se battre. » Je fus flatté de cette marque de confiance et le lui témoignai, mais Junot était couvert de blessures : il s'était signalé en Syrie, en Égypte, partout ; je priai l'Empereur d'oublier un moment d'absence en faveur de vingt ans de courage et de dévouement. « Il est cause que « l'armée russe n'a pas mis bas les armes : cette « affaire m'empêchera peut-être d'aller à Moscou. « Mettez-vous à la tête des Westphaliens. » Le ton dont il prononça ces dernières paroles était déjà bien radouci. Les services de l'ancien aide de camp atténuaient l'inaction du 8e corps[1]. »

[1] *Mémoires du général Rapp, aide de camp de Napoléon,*

XXII

Bataille de Valoutina.

« Après avoir mis le feu à Smolensk en se retirant, l'ennemi continua son mouvement rétrograde. Une moitié de l'armée russe fut attaquée sur les hauteurs de Valoutina Gora par le corps du maréchal Ney, soutenu par la division Gudin ; ces corps, dans cette rencontre, firent des prodiges de valeur. L'inconcevable inaction du général Junot, commandant les troupes westphaliennes, qui refusa de se porter sur la route en arrière des Russes pour leur couper la retraite, sauva une fois encore l'armée ennemie. Le brave général Gudin, qui eut les deux jambes emportées par un boulet, périt dans l'action. Quant à Junot il avait résisté non seulement aux ordres réitérés de l'Empereur de marcher au secours de Ney, mais même aux instances du roi de Naples qui s'était rendu, pour le convaincre, auprès de lui. L'Empereur apprit ce qui se passait à Smolensk, où il était resté, ne prévoyant pas que ce combat fût devenu une bataille. Il ne perdit pas un instant pour accourir au galop sur le lieu de l'action. Quand il arriva, la lutte avait presque cessé et l'armée russe continuait sa retraite. Napoléon adressa les plus vifs reproches au général Junot, mais ce malheureux

écrits par lui-même. Edition revue et annotée par Désiré Lacroix, p. 200. Paris (*sans date*).

général éprouvait déjà les premières atteintes de la maladie mentale qui se déclara avec violence un an après. L'Empereur avait choisi pour le remplacer le général Rapp qui parlait allemand et avait toute sa tête. Le refus de Rapp qui intercéda pour son frère d'armes et un sentiment de bienveillance dont Napoléon ne pouvait se défendre, vis-à-vis de son plus ancien aide de camp, maintinrent le duc d'Abrantès à la tête de son corps d'armée. On transporta le général Gudin à Smolensk, mais les soins de l'Empereur demeurèrent impuissants à lui conserver la vie. Le général mourut et fut enterré dans la citadelle de Smolensk [1]. »

XXIII

A M. Maret, duc de Bassano, ministre des Relations extérieures, à Vilna.

Smolensk, 18 août 1812.

« Monsieur le duc de Bassano, je rentre à l'instant; la chaleur est excessive et il y a beaucoup de poussière, ce qui nous fatigue un peu. Nous avons eu ici toute l'armée ennemie : elle avait ordre de donner ici bataille, et ne l'a pas osé. Nous avons pris Smolensk de vive force. C'est une très grande ville, ayant une muraille et des fortifications respectables. Nous avons tué à l'ennemi 3 à 4.000 hommes, blessé le

[1] *Mémoires pour servir à l'histoire de Napoléon Ier*, publiés par les soins du baron de Méneval. T. III, p. 57. Paris, 1894.

triple, et trouvé ici beaucoup de pièces de canon; plusieurs de ses généraux de division ont été tués, à ce qu'on dit ici. L'armée russe marche fort mécontente et très découragée dans la direction de Moscou. Schwarzenberg et Reynier réunis ont battu les Russes.

(*Note de l'original.* — « Sa Majesté s'étant jetée sur son lit immédiatement après avoir dicté cette lettre, et l'estafette étant partie sans retard, cette lettre est envoyée à M. le duc de Bassano sans être signée[1].) »

(*D'après l'original comm. par M. le duc de Bassano.*)

XXIV

Koutouzoff. — L'Empereur quitte Smolensk.

« Dès que la prise de Smolensk fut connue par les Russes, un cri de réprobation générale s'éleva contre le général Barclay de Tolly. C'était un Allemand[2]; la nation l'accusait de ne pas mettre assez de vigueur dans la conduite de la guerre et pour défendre l'antique Moscovie, elle demandait un général moscovite. L'empereur Alexandre, contraint de céder, conféra le commandement en chef de toutes ses armées au général Koutouzoff, homme usé, peu capable, connu pour sa défaite à Austerlitz, mais

[1] *Correspondance de Napoléon Ier*, publiée par ordre de l'empereur Napoléon III. T. XXIV, p. 157. Paris, MDCCCLXVIII.

[2] Barclay de Tolly était d'origine écossaise.

ayant le mérite, fort grand dans les circonstances actuelles, d'être un Russe de vieille souche, ce qui lui donnait beaucoup d'influence sur les troupes comme sur les masses populaires.

« ... Le 24 août, l'Empereur se détermina à quitter Smolensk. La chaleur était accablante, on marchait sur un sable mouvant; les vivres manquaient pour une aussi immense réunion d'hommes et de chevaux, car les Russes ne laissent derrière eux que des villages et des fermes incendiées[1]. »

XXV

Murat et Davout.

« Le 18 août, les Russes, après avoir défendu la ville sans employer toutes leurs forces et sans être sérieusement entamés, avaient quitté Smolensk en plusieurs colonnes qui toutes devaient se rallier sur la grande route de Moscou.

. . . .

« Napoléon, déçu jusque-là dans son espoir de saisir l'armée russe et de lui livrer une grande bataille qui lui était toujours refusée, s'était décidé à s'avancer sur la route de Moscou par Dorogobouje et Wiazma au lieu de s'établir à Smolensk comme quelques-uns de ses lieutenants le lui conseillaient. Il avait mis en

[1] *Mémoires du général baron Marbot*, t. III, p. 132, Paris, 1889.

marche sur Dorogobouje le corps du prince d'Eckmühl, en chargeant le maréchal de faire l'avant-garde conjointement avec le roi de Naples qui tenait la tête de l'armée avec sa cavalerie, et ici encore se place un de ces incidents où éclatent tous les contrastes de caractère entre deux chefs tels que Murat et Davout. L'un et l'autre, à mesure qu'ils s'avançaient, s'entendaient assez pour annoncer à l'Empereur une prochaine et grande bataille que faisait augurer l'attitude très ferme des Russes dans leur retraite. Ils ne s'entendaient plus sur tout le reste. Tandis que le roi de Naples était toujours prêt à se jeter sur l'ennemi avec ses cavaliers et en prétendant se servir de sa propre autorité de l'infanterie du 1er corps, Davout, avec son esprit méthodique et sévère, refusait de livrer ses troupes aux fantaisies héroïques de Murat. Il ne voulait pas compromettre légèrement les forces qui lui étaient confiées, il ne voulait pas se laisser entraîner par des affaires d'avant-garde à engager une action décisive sans l'Empereur. De là les conflits incessants où le roi de Naples allait jusqu'à l'exaspération, où le maréchal montrait toujours sa raison froide et inflexible, — conflits qui allaient jusqu'à une menace de combat singulier de la part de Murat, et que l'Empereur avait bientôt de la peine à apaiser par sa présence. Napoléon ne tardait pas en effet à rejoindre ses lieutenants sur cette route de Moscou où il était désormais entraîné sans pouvoir s'arrêter, et tout en ménageant son beau-frère, il ne laissait

pas moins au maréchal son rôle à l'avant-garde de l'armée[1]. »

XXVI

L'Empereur au maréchal Davout.

Smolensk, 22 août 1812, quatre heures du matin.

« Mon cousin, vous ne m'écrivez pas ; je désire que vous m'écriviez tous les jours ; que vous m'envoyiez un détail du pays, l'emplacement de vos troupes et tous les renseignements qui peuvent m'intéresser. Je demande au roi de Naples de ne pas trop fatiguer les troupes par cette extrême chaleur, de n'engager que des affaires d'arrière-garde, et de prendre position aussitôt qu'on aura lieu de penser que l'ennemi a pris la sienne pour recevoir la bataille. Vous m'aviez aussi annoncé la carte du pays, que vous avez et qui me serait bien nécessaire[2]. »

XXVII

Pertes immenses de Napoléon avant d'arriver à Moscou.

« Il avait fait, avant Smolensk, beaucoup de pertes ; son armée était déjà diminuée de plus d'un tiers, et dès le commencement de la campagne de Kovno à Vilna, les pluies qui durèrent pendant trois semaines, le manque de fourrages, de vivres, l'absence totale de toute espèce de précaution et de prévoyance,

[1] Charles de Mazade, *Correspondance du maréchal Davout* (*Note de l'auteur*), pp. 386, 387.

[2] *Correspondance de Napoléon*. T. XXIV, p. 165.

avaient déjà fait périr plus de 30.000 chevaux et peut-être plus d'hommes encore. A Smolensk, Napoléon n'avait que 150.000 hommes sous les armes, à Borodino seulement 134.000, sa grande armée avait déjà perdu plus de 125.000 hommes depuis Kovno ; il était cependant encore supérieur à Kutusoff qui ne comptait à Borodino dans ses rangs que 92.000 vieux soldats et 13.000 hommes de milice ; les deux armées avaient chacune 600 canons[1]. »

XXVIII

Ce que Napoléon devait faire après la bataille de Smolensk.

« Si Napoléon fût resté à Smolensk après la victoire qu'il y remporta, s'il eût même rétrogradé et occupé la ligne de Vitebsk ou de Mohilew, s'il se fût porté par sa droite vers Kiev, ou qu'il y eût envoyé Davout (car ces trois partis étaient également bons à prendre), qu'il y eût soulevé toute la Pologne qui n'y était que trop disposée (ce que la marche de Davout eût infailliblement opéré en forçant Tchitchagoff de se retirer précipitamment sur le Dniéper) ; s'il eût, dans ce cas, organisé une armée polonaise, qu'il pouvait porter facilement à 100.000 hommes, s'il eût forcé les Autrichiens, alors

[1] *Mémoires de Langeron*, général d'infanterie dans l'armée russe, publiés pour la *Société d'histoire contemporaine* par L. G. F., p. 26 et 27. Paris, 1902.

intimidés par sa position menaçante, à lui donner le reste de leur armée, ou au moins des armes et des munitions pour les Polonais, il pouvait avoir l'espoir très fondé, après des quartiers d'hiver protégés par une forte ligne d'avant-postes, de faire en 1813 une campagne heureuse, décisive, et de nous forcer à la paix qu'il désirait [1]. »

XXIX

Ce qu'il fallait faire à Smolensk.

« Le projet de campagne de Napoléon était de séparer les deux armées russes, de les battre et de les anéantir isolément. Ce projet ne lui réussit point. Il en fit le reproche à son frère Jérôme et le renvoya dans ses États.

« Le général Doktoroff et le comte Pierre Pahlen, qui avaient été détachés de la 2e armée à la 1re, firent leur jonction à Drissa. Ce camp retranché fut abandonné et les magasins détruits. La retraite se fit encore avec plus de précipitation ; mais on se battit à Ostrowno et à Witebsk, puis on se retira sur Smolensk, et la jonction de la 2e armée eut lieu.

« Le but de tous nos efforts était couronné par cette manœuvre. Napoléon enleva Smolensk après une résistance des plus opiniâtres, et le Borysthène cessa d'être un obstacle pour lui, et ce soi-disant rempart de Moscou fut perdu.

[1] *Mémoires du général-major russe baron de Löwenstern.* T. I, p. 275. In-8, Paris.

« C'est là que les fautes commises par Napoléon prirent leur naissance dans le foyer même du succès.

« Napoléon, au lieu de faire de Smolensk le point principal de ses quartiers d'hiver, de bien organiser le royaume de Pologne, qu'une diète extraordinaire avait déclaré rétabli, d'attirer à lui tous ses renforts et de préparer la seconde campagne pour le printemps, ne se laissa guider que par sa fortune et poursuivit l'armée russe jusque sur la route de Moscou[1]. »

XXX

Extrait d'une lettre adressée à M. le comte Armfeld par le marquis Paulucci le 22 septembre 1812, de Saint-Pétersbourg.

« Comme on doit raisonnablement croire que Bonaparte se voyant trompé dans son calcul connaît le périlleux de sa position actuelle, or l'on doit aussi penser à ce qu'il peut être en état d'entreprendre. D'après ma manière de voir il me paraît que tous ses efforts doivent viser à s'ouvrir une nouvelle ligne d'opération ou bien de raccourcir vers sa base qui est la Bérésina, la seule qu'il a dans ce moment-ci, en se repliant sur Smolensk. Dans le premier cas il est forcé de livrer une grande bataille au maréchal Koutouzoff. S'il a le bonheur de la gagner, pour lors libre de ses mouvements, il a le choix, soit de détacher un grand corps, afin qu'il

[1] *Ibid.*

se fraye par lui-même une nouvelle ligne de communication avec Twer, Novgorod, Wéliki-Luki sur Vitebsk, ou bien celui de faire joindre immédiatement ce corps à l'armée agissante contre le général Witgenstein pour ouvrir sur Moscou la même ligne de communication, opération beaucoup plus sûre, mais dont les résultats ne seraient pas aussi importants, car en suivant le premier plan, 1° le corps du général Witzingherode serait forcé de se replier derrière le Volga ; 2° l'ennemi augmenterait l'étendue du pays où il pourrait fourrager et assurer ses subsistances pour l'hiver ; 3° il entrerait en rapport avec le corps d'armée en Courlande et 4°, il se trouverait par cette opération presque sans coup férir maître de Pétersbourg et de toutes les côtes méridionales de la mer Baltique. Si, au contraire, Bonaparte perd une grande bataille, chose sur laquelle on doit fonder son espoir, vu nos grands moyens et la bravoure de nos troupes, il est alors forcé de se retirer jusque sur la Bérésina, que nous avons fortifiée et qui serait pour lui une ligne de défense excellente, où une fois établi nous aurions bien de la peine de l'en chasser.

« Pour lui ôter les probabilités de gagner cette bataille, ou de pouvoir se maintenir sur la Bérésina qui deviendrait la base de nouvelles opérations, qu'il reprendrait sans doute le printemps prochain, voici mon opinion :

« Il ne faut laisser à Riga que le contingent de

troupes nécessaires pour sa garnison et porter rapidement toutes les forces disponibles sur la Dwina supérieure, afin de fournir les moyens au général comte Witgenstein d'opérer vers Smolensk et agir le plus près que possible sur les derrières de la grande armée française. A cet effet le général doit entrer par ses troupes légères en relation avec celles du général Vitzingherode, agir sans relâche sur la ligne de communication depuis Smolensk jusqu'à Moscou, exciter les habitants des pays où la route militaire française passe, de se lever en masse pour forcer l'ennemi à détacher de grandes forces vers Smolensk, soit pour s'opposer au général Witgenstein, soit pour assurer sa ligne de commandement, soit enfin pour empêcher qu'il n'entre en relation immédiate avec le maréchal et qu'il ne parvienne à agir simultanément avec lui.

« Pour toutes ces raisons il est forcé à détacher de la grande armée une force considérable et comme cette ligne de communication depuis Smolensk jusqu'à Moscou est très longue et comme nous sommes maîtres des pays qui flanquent, par conséquence il est impossible à Napoléon sans plusieurs corps en échelons de pouvoir la rendre sûre et empêcher qu'elle ne soit constamment coupée sur différents points, soit par nos troupes légères, soit par les habitants[1]. »

[1] *Papiers concernant la guerre patriotique de* 1812, publiés par M. Pierre Schoukine, p. 224. Moscou, 1905.

XXXI

Pertes de Napoléon après le départ de Moscou.

« En partant de Moscou il (Napoléon) avait sous les armes près de 100.000 combattants ; à Smolensk il ne lui en restait que 42.000, et à la Bérézina, les seuls corps de Victor et d'Oudinot, avec une partie de la garde, pouvaient encore offrir 26.000 combattants ; trois jours après la Bérézina, il n'en restait que 8.000 à 9.000.

« A Smolensk il (Napoléon) avait perdu 350 canons[1]. »

XXXII

L'Empereur au major général.

Dorobouge, 6 novembre 1812.

« Mon cousin, écrivez au prince d'Eckmühl que, si ce matin à neuf heures, comme tout le porte à penser, l'arrière-garde n'a devant elle que des Cosaques et de la cavalerie, et que son corps soit, comme je le suppose, dépourvu de vivres, il est nécessaire qu'il se porte à dix ou douze lieues de Smolensk, sur la route d'Yelnia à Smolensk, en trois jours et en suivant la route dont le tracé est ci-joint ; il trouvera ici des guides. Ses bagages et une division pour les escorter suivront la route de Smolensk. Il serait nécessaire qu'il fasse

[1] *Mémoires du général Langeron*, p. 41.

dans la journée d'aujourd'hui au moins quatre lieues, et, en en faisant demain sept et après-demain sept, cela ferait dix-huit lieues, et, comme il y a vingt-huit lieues d'ici à Smolensk par la route qu'on lui trace, il ne serait qu'à dix lieues de Smolensk. Selon les localités, il peut se tenir à deux lieues plus loin ou plus près de Smolensk; il se cantonnera là, s'il n'y a rien de nouveau, et je recevrai ses rapports à Smolensk après-demain. Le duc d'Abrantès a suivi une route à peu près pareille et doit se placer à six ou sept lieues de Smolensk au coude de la rivière. Le général Baraguay d'Hilliers, qui était à Yelnia, a dû partir ce matin et faire le même mouvement pour se rapprocher de Smolensk. On dit le pays bien beau et ayant beaucoup de vivres. Il se mettra en correspondance avec ces corps différents et ce mouvement sera d'autant plus avantageux qu'il n'y a pas de fourrages à Smolensk et qu'il pourrait recevoir là ses bagages, y rester quelques jours en cantonnement, et y recevoir ses détachements qui sont avec le général Baraguay d'Hilliers, et partir ensuite de là pour prendre ses cantonnements[1]. »

XXXIII

La retraite.

« La retraite devait se faire sur une seule route ;

[1] Extrait de la *Correspondance du maréchal Davout, prince d'Eckmühl*, 1801-1815, par Ch. de Mazade, p. 424-425, Paris, 1885.

l'armée russe, déjà placée sur les flancs, avait un chemin qui menait obliquement à Wiazma à Smolensk, à Krasnoy et à Kopys, plus vite que la route suivie par les Français : nul doute dès lors qu'ils ne fussent exposés à être vivement harcelés et même sérieusement attaqués. C'était avec une cavalerie exténuée, réduite à 15.000 chevaux, qui n'en comptèrent pas même 5.000 au bout de quinze jours, qu'il fallait éclairer la marche, protéger les flancs et couvrir des parcs immenses.

« L'infanterie comptait encore 60 à 65.000 hommes ; mais que pouvaient-ils contre un ennemi qui, par la direction latérale de sa ligne d'opérations, serait maître d'attaquer partiellement les corps de la tête ou de la queue, et qui combattrait avec une armée qui s'exalterait à mesure que la position de ses adversaires s'aggraverait. Si l'on eût pris la route d'Elnia, les Russes n'auraient pu suivre qu'en queue, et l'on n'eût pas été exposé à ces menaçantes attaques parallèles à la ligne de retraite, qui pouvaient chaque jour mettre le sort de l'armée en question.

« Remonté sur la grande route de Smolensk, Napoléon continua à la suivre. Il ne s'agissait plus pour lui que d'échapper et de traverser aussi promptement que possible une contrée ruinée. Pour alléger la marche et éviter l'encombrement, il partagea l'armée en quatre corps, qui se suivaient à environ une demi-journée de distance. Il ouvrait la marche avec ses gardes ; puis venaient successivement les

corps de Ney, du vice-roi et de Davout. Ce dernier formait l'arrière-garde.

« Koutouzof lança à la poursuite ses Cosaques et une avant-garde de 25.000 hommes aux ordres du général Miloradowitch, qui atteignait l'arrière-garde le 1er novembre, près de Giats. Le gros de l'armée russe se dirigea droit sur Wiazma, marquant ainsi l'intention de prévenir les Français dans cette ville et de leur couper la retraite.

« Cependant on réussit à arriver à Wiazma avant les Russes. L'Empereur dépassa cette ville avec les gardes ; mais il ordonna à Ney d'y demeurer pour recueillir les corps du vice-roi et de Davout. »

« Échappée à un danger imminent, l'armée continua sa retraite sur Smolensk[1]. »

XXXIV

Échec subi par la division Baraguay d'Hilliers.

« Elle (l'armée) n'avait plus que deux marches pour gagner Smolensk : on venait de recevoir des moulins à bras, construits à Paris pour suppléer au manque d'autres moulins qui avait occasionné tant de ravages en forçant les soldats à vivre de seigle bouilli. On espérait trouver ici des vivres et un abri suffisant pour rétablir l'ordre. La division

[1] *Précis politique et militaire des campagnes de* 1812 à 1814, par le général Jomini. T. I, p. 167. Paris, 1886.

Baraguay d'Hilliers, venant de France avec des renforts pour tous les régiments, avait été cantonnée sur le chemin d'Elnia qu'on allait atteindre. La vue de ces soldats, en ordre et disciplinés, devait ranimer les vétérans, et les exciter à mieux garder leurs rangs. On comptait d'ailleurs sur la ferme contenance de Ney avec son arrière-garde, pour avoir le temps d'opérer la réorganisation de l'armée. Une foule de circonstances majeures détruisirent ces frêles combinaisons et ces trompeuses espérances.

« Koutouzof avait laissé aux Cosaques le soin de suivre en queue ; lui-même, avec son armée, côtoyait la grande route, en se dirigeant par Elnia. C'était d'autant mieux calculé de sa part, qu'il conservait son armée en la dirigeant par un pays moins ruiné, et que, d'un autre côté, en menaçant continuellement de déborder l'armée française et de la prévenir sur sa ligne de retraite, il l'obligeait à précipiter sa marche, et à n'accorder aucune relâche aux troupes. Son avant-garde tomba ainsi à Liakowo au milieu de la division Baraguay d'Hilliers, qui avait peu de cavalerie et ne s'attendait à rien : la brigade du général Augereau[1] fut enlevée après un combat insignifiant[2]. »

[1] C'était le frère du maréchal. Il fut surpris le 9 novembre par les cosaques d'Orlow-Davidoff et de Seslavin.

[2] *Précis politique et militaire des campagnes de* 1812 *à* 1814, par le général Jomini. T. I, p. 171. Paris, 1886.

XXXV

Sur le général Baraguay d'Hilliers.

« L'Empereur avait compté sur une forte division de troupes de toutes armes que le général Baraguay d'Hilliers devait conduire à Smolensk, mais en approchant de la ville, on apprit que ce général avait mis bas les armes devant une colonne russe, en spécifiant que lui seul ne serait pas fait prisonnier de guerre[1]. »

XXXVI

Echec de la division Baraguay d'Hilliers.

« L'Empereur avait l'espoir d'y (à Smolensk) recevoir des nouvelles du général Baraguay d'Hilliers, dont la position était devenue fort critique. En effet, cet officier général, qui avait reçu l'ordre de former une division de toutes les fractions de corps d'infanterie et de cavalerie réunies à Smolensk, et de se porter sur Kalouga en passant par Elnia, s'était trouvé livré à ses propres forces dans un pays inconnu et en présence d'un ennemi enhardi par le succès de Malo-Joraslawetz. Ce fut précisément aux portes de Smolensk qu'un officier du général Baraguay d'Hilliers vint annoncer à l'Empereur que son général attaqué par des forces considérables opérait sa retraite sur Smolensk, et que son arrière-garde forte de 12 à

[1] *Mémoires du général baron de Marbot*. T. III, p. 151. Paris, 1891.

1.500 hommes et de 500 chevaux, commandée par le général Augereau, avait mis bas les armes à Liakhowo... qu'il nous soit permis de dire que l'Empereur a usé d'une cruelle sévérité envers le général Baraguay d'Hilliers, colonel-général des dragons, dont la longue et glorieuse carrière a été brisée par le désespoir[1]. »

XXXVII

Au prince de Neuchâtel et de Wagram, major général de la Grande Armée, à Mikhaïlovka.

Mikhaïlovka, 7 novembre 1812.

« Mon cousin, écrivez au général Charpentier que l'Empereur sera demain ou après à Smolensk ; que le vice-roi sera le 8 à Doukhovchtchina ; qu'il faut diriger les Polonais sur la route de Mohilef, à quatre ou six lieues de la ville, sans les laisser entrer en ville : qu'il faut diriger toute la cavalerie à pied à trois lieues de Smolensk, dans la même direction ; qu'il fasse connaître les cantonnements que provisoirement pourront prendre le 1er corps, le 8e et la Garde, sans entrer en ville, où se portent l'artillerie et la cavalerie montée. Désignez-moi des endroits sur l'une et l'autre rive près des fourrages[2]. »

NAPOLÉON.

(*D'après l'original.*)

[1] Baron Denniée, *Itinéraire de l'empereur Napoléon pendant la campagne de* 1812, pp. 125-127, Paris, 1842.

[2] *Correspondance de Napoléon Ier*, t. XXIV, p. 302.

XXXVIII

Le retour à Smolensk.

« Napoléon arriva à Smolensk le 9 ; toute l'armée y fut réunie le 13. Elle était dans un dénûment complet. Smolensk lui avait été présentée comme la terre promise, le terme de tous ses malheurs. Quel mécompte ! Cette ville qui, en été, avait paru charmante, et dont les environs, surtout au sud, sont riches et abondants en grains, n'offrit plus que des maisons désertes remplies de malades, de mourants et des maisons vides. La présence du corps de Bellune durant deux mois autour de cette ville, la garnison, les 15.000 blessés ou malades, les troupes de passage avaient consommé 60.000 rations par jour, approvisionnement immense qui eût suffi à l'armée d'Italie et qui fut dévoré au fur et à mesure que les transports arrivaient à force de soin et d'activité.

« Ainsi, au lieu d'epérances et de ressources, on ne trouva à Smolensk que scènes de désolation. L'armée y entra par bandes méconnaissables ; trois jours d'un froid qui jusque-là n'avait cependant rien d'extraordinaire avaient suffi pour la désorganiser en partie. Déjà près de 200 pièces de canon avaient été abandonnées faute d'attelages. Le froid avait été plus fort dans les campagnes de Hollande en 1795 et dans celle d'Eylau en 1807, qu'il ne le fut jusqu'à la Bérésina. Ce fut le manque de vivres et la composition de l'armée de vingt peuples divers, qui porta la confusion

au point où elle était déjà arrivée ; l'impossibilité de faire aucune distribution forçait les chefs à permettre aux soldats de s'écarter au loin pour en chercher, et tout soldat, ainsi éloigné de son corps, s'il n'était enlevé par les Cosaques, ne retrouvait plus son régiment. Westphaliens, Saxons, Italiens, Hollandais, Espagnols, Portugais, Polonais, Français même, tous pêle-mêle, formaient une masse de 30 à 40.000 isolés, n'obéissant plus à personne et ne songeant qu'à se procurer les moyens de ne pas mourir de faim ou de froid : tout homme que la fatigue ou le froid forçait à rester en arrière, tombait dans cette cohue désordonnée qui augmentait à chaque journée de marche et qui, il faut en convenir, forma en définitive toute l'armée, surtout après les combats de Krasnoï. L'armée s'attendait à trouver à Smolensk la terre promise et la manne du désert, et Napoléon lui-même affectait l'espoir de la rallier et de la réorganiser. Trompé encore ici dans ses illusions, il s'en prit fort injustement aux administrateurs qui ne pouvaient créer ce qui n'existait pas ; il sévit contre les commissaires et les garde-magasins, comme pour rejeter sur eux l'imprévoyance dont il était seul coupable... L'Empereur devait fort bien savoir, par les situations que l'intendant général lui fournissait, l'état réel des magasins de Smolensk [1]. »

[1] *Précis politique et militaire des campagnes de* 1812 *à* 1814, par le général Jomini. T. I, p. 173. Paris, 1886.

XXXIX

Second passage à Smolensk.

« Le 1er novembre on parvint à Smolensk. Napoléon avait fait réunir dans cette ville une grande quantité de vivres, de vêtements et de chaussures ; mais les administrateurs qui en étaient chargés, ne pouvant connaître l'état de désorganisation dans lequel l'armée était tombée, ayant exigé des bons de distribution et toutes les formalités des temps ordinaires, ces lenteurs exaspérèrent les soldats qui, mourant de faim et de froid, enfoncèrent les portes des magasins et s'emparèrent tumultueusement de ce qu'ils contenaient de sorte que beaucoup d'hommes eurent trop, plusieurs pas assez, d'autres rien[1] ! »

XL

Second passage à Smolensk.

« Jusqu'alors le temps avait été relativement doux avec un soleil brillant, mais le 6 novembre, l'armée se trouvant à deux journées de Smolensk, les premières neiges tombèrent. En une nuit, le thermomètre s'abaissa à douze degrés sous zéro et deux jours après à dix-huit degrés ; à partir de cette date, le froid s'accentua. On espérait trouver à Smolensk des vivres, des vêtements et des fourrages, car Napoléon avait

[1] *Mémoires du général baron de Marbot*. T. III, p. 151. Paris, 1891.

réitéré, à plusieurs reprises, l'ordre de rassembler dans cette ville des ressources abondantes en tous genres. Mais l'exécution incomplète de ses ordres, l'infidélité de plusieurs agents chargés des subsistances trompèrent cette attente, et l'armée se vit obligée de continuer sa marche dans le même état de dénûment. L'Empereur avait appris, avant d'arriver à Smolensk, la conspiration Mallet.

« Une négligence du général Baraguay d'Hilliers qui commandait à Smolensk et la prise d'une de ses brigades, qui capitula et mit bas les armes, mécontentèrent vivement l'Empereur contre ce général auquel il retira son commandement et qu'il envoya à Berlin. C'était une complication de malheurs.

« Napoléon resta plusieurs jours à Smolensk pour rallier ses traînards et donner un peu de repos aux débris de son armée que le froid et les privations faisaient littéralement déjà fondre ; mais il fallut cependant se décider à en sortir. Dès ce moment d'affreuses calamités éprouvèrent sans relâche l'armée française. Nous perdions chaque nuit, au bivouac, des milliers de chevaux dont la chair servait à apaiser la faim des soldats. La cavalerie se trouva à pied, l'artillerie et les transports sans attelages. La grande renommée de Napoléon imposait toutefois à l'ennemi, qui n'osa pas tenter une action sérieuse. A Krasnoï voulant inspirer de la circonspection à l'ennemi et lui montrer que les désastres n'avaient point abattu le courage de notre armée, l'Empereur chargea le général

Roguet, commandant une division de la jeune garde, d'une attaque de nuit contre un corps russe posté auprès de cette ville et qui menaçait la gauche de la route. Cette tentative hardie eut un plein succès, bien que les mains des soldats, tout engourdies par un froid excessif, pussent à peine tenir leurs fusils.

. . . .

« En s'éloignant de Smolensk l'Empereur avait chargé le maréchal Ney de faire l'arrière-garde et de ne quitter la ville qu'après en avoir détruit les fortifications. Ney, que devait soutenir le maréchal Davout, se mit en mouvement le 17 novembre. Mais, dans la nuit de ce même jour, l'ennemi manœuvra de façon à séparer le corps de Ney de celui du maréchal Davout. Ce dernier avait une marche d'avance sur le maréchal Ney. L'Empereur, en apprenant à Krasnoï le mouvement effectué par l'armée russe, ne pensa qu'à trouver les moyens de dégager les corps de ses deux maréchaux qu'il croyait dans un danger commun, en attirant sur lui-même les efforts des Russes. Libre de continuer sa retraite ou forcé de combattre pour ne pas abandonner ces deux corps, le choix de Napoléon ne pouvait être douteux ; il revint en conséquence sur ses pas pour attaquer l'ennemi le lendemain. Parti de Krasnoï à la pointe du jour, avec une poignée d'hommes, il aborde l'armée russe protégée par une formidable artillerie, marche contre elle à la tête de sa Garde, la déconcerte par cette audacieuse agression, l'oblige à quitter sa posi-

tion sur la route et à laisser le passage libre au corps du maréchal Davout. Cependant le corps de Ney ne paraît point ; on n'en a même aucune nouvelle, et l'arrière-garde laissée par l'Empereur à Krasnoï est sur le point d'être forcée, la retraite de l'armée menacée d'être coupée d'Orcha. Napoléon se résout à retourner à Krasnoï, l'âme troublée par l'incertitude qui plane sur le sort du maréchal Ney, et à continuer son mouvement de retraite. L'Empereur considère ce maréchal comme perdu.

« La résolution généreuse de Napoléon dans cette circonstance où il s'exposait à se faire cerner par les Russes pour secourir ses deux maréchaux lui a fait grand honneur, même aux yeux de l'ennemi. Elle montre aussi quelle vigueur d'âme il savait conserver au milieu des plus grands désastres.

« L'épisode de la séparation du maréchal Ney de l'armée, après la sortie de Smolensk, a excité un tel intérêt que je ne puis résister au désir d'en retracer les principales circonstances, quoique le récit en ait déjà été fait.

« Les corps des maréchaux Davout et Ney avaient été laissés à Smolensk, comme je l'ai rapporté plus haut, pour protéger la retraite et faire sauter les fortifications de cette place avant de l'abandonner. Le maréchal Davout sortit de Smolensk le 16 novembre pour gagner Krasnoï. Le corps du maréchal Ney, chargé de former l'extrême arrière-garde, n'en partit que le lendemain pour suivre la même direction

avec environ 10.000 combattants et une douzaine de pièces de canon. Il traînait à sa suite une multitude de traîneurs appartenant à différents corps que la peur seule du canon des Russes décida à se mettre sous la protection du maréchal. Mais, pendant la nuit et avant d'en être délogé par Napoléon, l'ennemi avait occupé une forte position sur la route de Smolensk à Krasnoï[1]. »

XLI

Second passage à Smolensk.

« L'armée française parvint le 13 novembre à Smolensk. Le bruit de sa retraite n'avait point encore gagné cette ville, où elle désirait si ardemment d'arriver : rien n'était prêt pour la recevoir. On l'y attendait si peu qu'un corps de troupes, qui en composait la garnison, en était parti quelques jours auparavant et avait dirigé sa marche vers Kalouga. L'ennemi, qui poursuivait les Français dans toutes les directions, fit ce corps prisonnier.

« L'armée demeura deux jours à Smolensk, et se porta à toutes sortes d'excès. Les magasins furent pillés, et les soldats se battirent entre eux pour s'arracher les vivres. Ils dévoraient en un instant ce qui aurait pu les nourrir plusieurs jours, ou ils brûlaient ce qu'ils ne pouvaient emporter. A peine l'arrière-

[1] *Mémoires pour servir à l'histoire de Napoléon* Ier, publiés par les soins du baron de Méneval. T. III, p. 80 et suivantes. Paris, 1894.

garde fut-elle arrivée, que les cosaques, qui la suivaient sans relâche, attaquèrent vivement les bivouacs établis autour de la ville. On leur opposa avec précipitation tous ceux qui pouvaient combattre. Le feu du peu de pièces qu'il fut possible de mettre en batterie parvint cependant à les contenir, et ils se retirèrent après avoir fait quelques charges.

« Mais les troupes chargées de la poursuite, quelque suffisantes qu'elles fussent pour forcer toutes les positions que les Français auraient pu prendre, ne composaient qu'une partie de celles qui agissaient contre eux. L'armée de Koutouzoff marchait sur la gauche de Smolensk et s'avançait en toute hâte pour leur barrer le passage. L'armée de Turquie se portait à marches forcées vers Minsk, dans le même dessein. Napoléon, instruit de ces manœuvres, se pressa de continuer sa retraite, dans l'espoir d'arriver avant l'ennemi sur la Bérézina. Il fallut donc procéder avec promptitude à l'évacuation de la place. Tous les grands édifices, toutes les maisons que l'incendie avait épargnés, étaient remplis de malades et de blessés. Faute de moyens de transport, ils furent abandonnés, ainsi qu'on avait fait pour tous ceux qui étaient dans le même état, à Moscou même, à Koloskoï, à Ghiat, à Wiasma et ailleurs.

« L'arrière-garde ayant été renforcée de tout ce qu'on put trouver d'hommes armés et capables de quelque service, le maréchal Ney, qui la commandait, reçut l'ordre de rester à Smolensk, pour en faire

sauter les fortifications, ce qu'on peut considérer comme la preuve que Napoléon n'avait pas encore renoncé à ses projets d'envahissement, quelque insensés qu'ils fussent.

L'armée s'était accrue à Smolensk, mais ce n'avait été que d'hommes inutiles, qui devaient plus embarrasser la marche que la faciliter; c'étaient des officiers blessés, des employés d'administration, des vivandiers et d'autres individus que des spéculations de commerce avaient attirés en Russie. Il n'était plus questions ni d'ailes ni de centre ; tout était concentré en une seule colonne qui manquait de cavalerie pour l'éclairer et qui ne possédait d'autre terrain que la surface de la route.

« L'artillerie et les équipages roulaient confondus au milieu de la foule ; on ne leur avait donné pour toute recommandation que d'aller autant qu'il leur serait possible. La rigueur du froid s'accroissait sans cesse. Le jour même du départ de Smolensk, la marche ayant été infiniment pénible et prolongée fort avant dans la nuit, il périt plus de 500 soldats par l'effet de la congélation [1]. »

XLII

Second passage à Smolensk.

« Smolensk était une des villes considérables de

[1] Extrait de l'*Histoire de Napoléon Buonaparte depuis sa naissance jusqu'à sa translation à l'île Sainte-Hélène*, Paris, MDCCCXVIII. T. III, p. 403 (sans nom d'auteur).

la Russie ; elle avait été longtemps le sujet des guerres des tzars et des rois de Pologne, et sa situation sur le Dniéper, sa proximité des provinces fertiles du nord et du midi, sa position justifiaient assez l'importance qu'on avait mise à sa possession. Lorsque j'y arrivai (le 10 novembre 1812) elle était loin de conserver aucune trace de son ancienne prospérité, des maisons brûlées, des palais en ruines, des arbres renversés, s'offraient de toutes parts à nos regards affligés et un triste pressentiment s'élevait dans nos âmes.

« Au milieu de ces ruines couvertes de neige, au pied de ces maisons jadis habitées, dans ces rues naguère populeuses, c'était un spectacle tout particulier de voir une sorte de commerce. Nos soldats et surtout les grenadiers de la vieille garde, avaient établi dans un endroit de la ville où viennent se joindre quatre des principales rues un véritable bazar. Là on trouvait une quantité de choses incroyables, tout ce que désire le luxe et tout ce que demande le besoin. Ici, une vivandière offrait des montres, des anneaux, des colliers, des vases d'argent et quelquefois des pierreries. Là, un grenadier vendait de l'eau-de-vie, ou des pelisses, plus loin un soldat du train proposait les œuvres complètes de Voltaire ou les lettres à Emilie de Demoustiers ; un voltigeur exposait des chevaux et des voitures et un cuirassier tenait boutique de souliers et d'habits. On imaginerait difficilement un spectacle plus singulier, et dans ce temps

où on espérait encore, nous gardions assez de sang-froid pour aller souvent nous promener au bazar, et y entendre les cris, les disputes et les discours des acheteurs et des vendeurs.

« Ce fut un grand malheur que la tolérance de cet abus; les officiers qui avaient autant de besoins que d'autres allèrent chercher, dans ces marchés, tout ce qui leur manquait ou y échanger ce qui ne leur était plus nécessaire : ils traitèrent d'égal à égal avec ceux avec qui ils avaient affaire, et dès lors les soldats perdirent toute considération et tout respect pour les hommes avec qui ils avaient disputé ou partagé le gain et la perte. Si un reste de subordination survécut encore, nous verrons bientôt quelles circonstances l'affaiblirent et comment il disparut tout à fait.

« Les approvisionnements amassés à Smolensk étaient peu considérables. Ils furent bientôt consommés, le vice-roi y était revenu avec son corps d'armée.

. . . .

« Il fallut quitter Smolensk, le duc d'Abrantès, dont l'esprit était déjà fort troublé, fit l'avant-garde, les autres corps marchèrent après, le prince de la Moskowa qui n'était alors que duc d'Elchingen fut d'arrière-garde, et nous partîmes le 13 novembre au soir[1]. »

[1] *Mémoires sur la Russie*, par le marquis de Pastoret, publiés par M. Pierre Schoukine dans *Papiers concernant la guerre patriotique de* 1812. Livraison V, p. 244. Moscou, 1900.

XLIII

L'entrée à Smolensk lors de la retraite.

« Cependant ces malheureux sont dans cette Smolensk tant désirée; ils ont laissé les rampes du Borysthène jonchées des corps mourants des plus faibles d'entre eux, l'impatience et plusieurs heures d'attente les ont achevés. Ils en laissent d'autres sur l'escarpement de glace qu'il leur faut surmonter pour atteindre la haute ville. Le reste court aux magasins et là il en expire encore pendant qu'ils en assiègent les portes ; car on les en a repoussés : « Qui sont-« ils? de quel corps? comment les reconnaître? Les « distributeurs des vivres en sont responsables, ils ne « doivent les délivrer qu'à des officiers autorisés, et « porteurs de reçus contre lesquels ils échangeront « les rations qui leur sont confiées; et ceux qui se « présentent n'ont plus d'officiers, ils ne savent où « sont leurs régiments. » Les deux tiers de l'armée sont ainsi.

« Ces infortunés se répandent dans les rues, n'ayant plus d'espoir que le pillage. Mais partout des chevaux disséqués jusqu'aux os leur annoncent la famine : partout les portes et les fenêtres des maisons, brisées et arrachées, ont servi à alimenter les bivouacs ; ils n'y trouvent pas d'asiles; point de quartiers d'hiver préparés, point de bois ; les malades, les blessés restent dans les rues, sur les charrettes qui les ont apportés. C'est encore, c'est toujours la fatale

grande route passant au travers d'un vain nom ; c'est un nouveau bivouac dans de trompeuses ruines, plus froides encore que les forêts qu'ils viennent de quitter.

« Alors seulement ces hommes débandés cherchent leurs drapeaux; ils les rejoignent momentanément pour y trouver des vivres; mais tout le pain qu'on avait pu confectionner venait d'être distribué : il n'y avait plus de biscuit, point de viande. On leur distribua de la farine de seigle, des légumes secs et de l'eau-de-vie. Il fallut des efforts inouïs pour empêcher les détachements des différents corps de s'entretuer aux portes des magasins ; puis, quand après de longues formalités ces misérables vivres étaient délivrés, les soldats refusaient de les porter à leurs régiments, ils se jetaient sur les sacs, en arrachaient quelques livres de farine, et s'allaient cacher pour les dévorer. Il en fut de même pour l'eau-de-vie. Le lendemain on trouva les maisons pleines des cadavres de ces infortunés[1]. »

XLIV

L'entrée à Smolensk lors de la retraite.

« Nous aspirions après Smolensk, où nous présumions trouver beaucoup de ressources; mais quelle

[1] Le général comte de Ségur, *Histoire de Napoléon et de la grande armée de* 1812. T. II, pp. 209-210 (*dixième édition*). Paris, 1842.

déception, lorsque, arrivés dans cette malheureuse ville, nous la vîmes sans habitants, presque ruinée, encombrée par une multitude de soldats affamés et les magasins vides de provisions, le peu qui s'y trouvait ayant été pillé. Entré seul en ville, j'errais dans ses rues dévastées sans pouvoir y trouver un abri, lorsque je vis dans une espèce de toit qu'ils avaient approprié, MM. de Lascours et de Lawœstine, aides de camp du général Sébastiani, qui m'offrirent une place avec eux; j'acceptai avec reconnaissance, attachai mon cheval auprès des leurs et, dès que je fus établi, je partis suivant mon habitude pour aller à la recherche des vivres, mes compagnons improvisés en manquant comme moi, totalement.

« Passant par hasard devant la maison qu'avait habitée l'Empereur, je vis qu'on vendait les restes de sa provision de vin; j'y entrai et en achetai deux bouteilles. En revenant, je trouvai un soldat qui me donna, moyennant douze francs, un pain de munition provenant du pillage des magasins ; je revins joyeux rejoindre les braves officiers qui m'avaient donné asile et partageai mes bonnes trouvailles avec eux. Le lendemain, je retrouvai les débris de la division, dont je m'étais égaré la veille ; nous nous établîmes dans un village ruiné près de la ville ; je m'installai, avec les officiers du régiment, dans une vaste grange où, sans être bien, nous étions mieux qu'en plein air. Après un repos de quelques jours, repos pendant lequel nous éprouvâmes les mêmes misères et

les mêmes privations que nous avions déjà subies, nous nous remîmes en route. L'intensité du froid rendit notre marche plus difficile, nos souffrances plus aiguës; cependant, elle diminua un peu quelques jours après notre départ de Smolensk[1]. »

XLV

Souffrances de l'armée à Smolensk, lors du second passage.

« Le 9 (novembre), nous arrivâmes à Smolensk; nous fûmes placés d'abord dans le même faubourg que nous avions occupé en avançant; mais le lendemain on nous fit aller au faubourg Witchsk, sur la route d'Elnia. Nous reçûmes un détachement qui arrivait de France et qui nous apprit que l'armée russe de Moldavie occupait la Volhynie. Une partie des officiers pensait que l'on prendrait position à Smolensk et que l'on tenterait le hasard d'un combat. Mais outre l'inconvénient du froid qui était extrême, on n'avait fait aucune provision de vivres ni de fourrages; les hommes n'avaient rien du tout que la chair des chevaux qui périssaient en grand nombre et, malgré une situation aussi désespérée, on ne prenait aucun soin des soldats; on en exigeait un service plus pénible encore que dans un temps d'abondance. Chaque nuit on envoyait un

[1] *Souvenirs militaires de Victor Dupuy*, publiés par le général Thoumas, p. 195. Paris, 1892.

bataillon par régiment bivouaquer sur une montagne où il n'y avait pas un brin de paille, point d'abris et la défense de faire du feu. Cette défense était à peu près inutile ; elle prouvait seulement le peu d'humanité de ceux qui donnaient des ordres, puisqu'il n'y avait point de bois à plus d'une lieue loin (*sic*). Le froid augmentait toujours et le vent du Nord-Est continuait ; on donna une petite quantité de mauvais biscuit tout moisi et quelques gouttes d'une eau-de-vie de grains plus capable de faire du mal que du bien. Aussi, malgré ce léger secours, un grand nombre de soldats tombaient malades. On criait contre les officiers comme s'ils avaient été cause de tant de maux, dont ils étaient les premières victimes.

Le 14 novembre, le froid étant insupportable, nous partîmes de Smolensk et nous bivouaquâmes à six lieues, près d'un bois, où il y avait plus de six pieds de neige[1]. »

XLVI

Les approvisionnements de Smolensk.

« Il y avait à Smolensk d'immenses ressources en approvisionnements de toute espèce, et si on avait pu mettre de l'ordre dans les distributions, le

[1] L.-J. Vionnet de Maringoné. *Souvenirs d'un ex-commandant de grenadiers de la Vieille Garde*, pp. 65-66. Paris, 1899.

soldat eût pu facilement s'y approvisionner pour quinze ou vingt jours. Mais la désorganisation était déjà si grande que, malgré la présence de l'Empereur, les magasins furent mis au pillage, en sorte que les corps qui venaient après nous ne devaient plus rien y trouver[1]. »

XLVII

Près de Smolensk, lors de la retraite.

« Le 10 (novembre), nous bivouaquâmes en avant et aux portes de Smolensk. Parti de Moscou avec cinquante et une voitures, je n'en avais plus que vingt-quatre ; mais, fidèle aux ordres reçus, j'avais conservé toutes mes pièces. Nous trouvâmes là le colonel Pelgrin, directeur de notre parc. Il n'était pas venu plus loin, et avait établi son matériel sous les murs, ses chevaux dans des villages à grandes distances. Je reçus vingt-sept caissons chargés et, pour les traîner, des chevaux qui me furent amenés de leurs cantonnements en nombre suffisant et en très bon état. Ils bivouaquèrent à côté de mon parc, mais le froid était si violent qu'ils dépérirent à vue d'œil. Je jouissais d'une très bonne santé, et me déshabillais encore pour coucher sous ma tente ;

[1] *Vie de Planat de La Faye.* Souvenirs, lettres et dictées recueillis et annotés par sa veuve. — Introduction de René Vallery-Radot, p. 99. In-8°, Paris, 1895.

tant que je pourrais conserver mon fourgon, j'étais sans inquiétude sur la suite de ma retraite.

« Nous partîmes de Smolensk le 14 novembre...[1] »

XLVIII

Le pillage à Smolensk.

« D'immenses approvisionnements en vivres, en armes, en munitions avaient été faits à Smolensk. Mais l'arrivée subite de cette masse d'affamés qui ne connaissaient plus ni ordre ni discipline ne permit pas d'en tirer parti. On se précipita sur les magasins de vivres ; ils furent enfoncés, mis au pillage ; on s'y tua, on s'y étouffa, et la faim seule pouvait braver le danger de s'y présenter. Quant aux munitions, les chevaux manquaient pour les porter. On aurait pu au moins délivrer les armes à cette foule de soldats qui avaient jeté ou perdu les leurs ; ils se gardèrent bien de venir les chercher. Elles furent presque toutes abandonnées ou détruites lorsque les dernières troupes quittèrent Smolensk. Un petit nombre furent distribués à quelques hommes de bonne volonté et aux canonniers dont les pièces étaient restées dans les glaces. Je fis donner des

[1] Pion des Loches, *Mes campagnes* (1792-1815), notes et correspondance d'un colonel d'artillerie, mises en ordre et publiées par Maurice Chipon et Léonce Pingaud, p. 313. In-8°, Paris, 1889.

mousquetons à tous ceux du 4e corps qui formèrent une espèce de bataillon[1]. »

XLIX

Scène macabre à Smolensk.

« A peine avais-je la tête sur mon sac, que nous entendîmes, du côté de la porte, crier et jurer ; nous fûmes voir ce qu'il pouvait y avoir. C'étaient six hommes conduisant une voiture attelée d'un mauvais cheval, chargée de plusieurs cadavres qu'ils venaient déposer derrière l'église pour faire nombre avec ceux sur lesquels j'avais marché, la terre étant trop dure pour y faire des trous, et la gelée les conservait provisoirement. Ils nous dirent que, si cela continuait, l'on ne saurait plus où les placer, car toutes les églises servaient d'hôpitaux et étaient remplies de malades à qui il était impossible de donner des soins ; qu'il n'y avait plus que celle où nous étions où il n'y avait personne et où, depuis quelques jours, ils déposaient les morts ; que, depuis le moment où la tête de colonne de la grande armée avait commencé à paraître, ils ne pouvaient suffire aux transports des hommes qui mouraient un instant après leur arrivée..... Ces infirmiers, car c'en était, demandèrent à passer le reste de la nuit avec

[1] *Mémoires du général Griois*, 1792-1822, publiés par son arrière-petit-fils, avec introduction et notes par Arthur Chuquet, membre de l'Institut. T. II, pp. 129-130. Paris, 1909.

nous, afin d'attendre le jour pour déposer leur charge auprès des autres ; ils dételèrent leur cheval et le firent entrer dans l'église.

. . . .

« Lorsque je fus réveillé, je trouvai presque tous les soldats occupés de faire rôtir de la viande au bout de la lame de leur sabre. En attendant que la soupe fût cuite, je leur demandai où ils avaient eu de la viande, ou si l'on avait fait une distribution. Ils me répondirent que non, que c'était la viande du cheval de la voiture des morts qu'ils avaient tué, pendant que les infirmiers étaient en train de dormir ; ils avaient bien fait, il fallait vivre.

« Une heure après, lorsque déjà un bon quart du cheval était mangé, un des croque-morts en prévint ses camarades qui tempêtèrent contre nous et nous menacèrent de porter leurs plaintes au directeur des hôpitaux. Nous continuâmes à manger en leur répondant que c'était fâcheux qu'il fût si maigre ou qu'il n'y en eût pas une demi-douzaine pour en faire une distribution au régiment. Ils partirent en nous menaçant, et, pour se venger, ils versèrent les sept cadavres, dont leur voiture était chargée, à l'entrée de la porte, de manière que nous ne pouvions sortir ni rentrer sans marcher dessus[1]. »

[1] *Mémoires du sergent Bourgogne* (1812-1813) publiés par Paul Cottin, pp. 101-102. Paris, 1898.

L

Napoléon à Marie-Louise (de la main de l'Empereur).

Smolensk, 11 novembre.

« Ma bonne amie, tu vois que nous sommes rapprochés de bien peu de jours. J'expédie le petit Montesquiou[1] à Paris : le temps est froid, quatre à cinq degrés, la terre couverte de neige. Ma santé bonne. Je tiendrai à bonheur de te voir, tu n'en doutes pas, car tu sais combien je t'aime. Embrasse mon fils[2]. »

LI

Napoléon au duc de Bassano.

Smolensk, 11 novembre.

« Monsieur le duc de Bassano, quatre estafettes me sont arrivées à la fois; ainsi j'ai toutes vos lettres jusqu'au 7. J'approuve que vous ayez fait venir la 34e division à Kovno. Le principal est qu'elle y soit bien nourrie. Le général Loison mande qu'il a fait des marchés pour 600 chevaux pour son artillerie et que le même marchand lui propose des

[1] Le capitaine baron Anatole de Montesquiou, officier d'ordonnance de l'Empereur.

[2] Extrait de la *Correspondance inédite de l'empereur Alexandre et de Bernadotte pendant l'année* 1812, publiée par X... Paris, 1909. Supplément, *Correspondance interceptée de l'empereur Napoléon.*

marchés pour 10.000 chevaux. Envoyez cette proposition au général Bourcier pour qu'il passe ces marchés, s'il les juge convenables. Dites au général Bourcier qu'il est nécessaire qu'il augmente les commandes de 6.000 chevaux de toutes armes et de 6.000 chevaux d'artillerie et des transports militaires. Tous les jours nous faisons des pertes considérables par la gelée et par le froid des nuits. Je n'ai pas besoin de vous faire comprendre l'importance de ces achats. Le général Bourcier doit aller haut la main jusqu'à une trentaine de mille et peut-être au delà. La limite doit être ce qu'il est possible de se procurer de bonne qualité.

« Des chevaux, des chevaux, des chevaux, soit de cuirassiers, soit de dragons, soit de cavalerie légère, soit d'artillerie, soit d'équipages militaires. C'est là le plus grand de tous les besoins ; 10.000 hommes de cavalerie à pied vont être bientôt dirigés sur Minsk. Il faudra que le général Bourcier les dirige sur Kœnigsberg et Varsovie selon les lieux où il doit y avoir des chevaux. Veillez à ce qu'il n'y ait aucun délai ou retard.

« Écrivez au prince de Schwarzenberg qu'il hâte son mouvement, et faites-lui-en sentir l'importance. J'ai reçu un aide de camp du duc de Bellune, qui l'avait quitté, le 9. Je lui ai envoyé des ordres positifs[1]. »

[1] *Ibid.*

LII

A M. Maret, duc de Bassano, ministre des relations extérieures, à Vilna.

Smolensk, 14 novembre 1812.

« Monsieur le duc de Bassano, je fais sauter les remparts de Smolensk, et je me rends à Orcha. Nous avions ici 9 à 10 degrés de froid. J'ai reçu vos lettres du 10.

« Je trouve que vous avez perdu bien inutilement un mois pour commencer à passer des marchés de chevaux. Cette perte est irréparable. Faites passer des marchés pour des chevaux d'artillerie et d'équipages. Notre consommation en chevaux est énorme, et nos besoins urgents.

« NAPOLÉON[2]. »

(*D'après la copie. Archives des affaires étrangères.*)

LIII

Au prince de Neuchâtel et de Wagram, major général de la grande armée, à Smolensk.

Smolensk, 14 novembre 1812.

« Mon cousin, écrivez au duc d'Elchingen que je me rends à Krasnoï ; qu'il est nécessaire qu'il continue de faire l'arrière-garde ; que le prince d'Eck-

[1] Le texte cité par le baron Ernouf dans *Maret duc de Bassano*, porte 19 à 20 degrés de froid, p. 452.

[2] *Correspondance de Napoléon Ier*, publiée par ordre de l'Empereur Napoléon III. T. XXIV, p. 308-309.

mühl le soutiendra; qu'il doit rester dans la position où il est toute la journée d'aujourd'hui ; que demain, 15, il prendra la position du couvent et des faubourgs, et que le 16 il fera sauter la ville en s'en allant, ou simplement prendra la position de la tête de pont pour ne faire sauter la ville que le 17, si tout n'était pas prêt ; qu'il est nécessaire qu'il se concerte avec le prince d'Eckmühl ; que je lui recommande surtout de faire en sorte que les pièces et les munitions soient détruites et qu'on laisse le moins de Français possible dans la place.

« Napoléon[1]. »

(*D'après l'original. Dépôt de la guerre.*)

LIV

Extrait d'une lettre de l'empereur Alexandre à Bernadotte.

16/28 novembre.

« La fermeté que la Russie a déployée dans cette lutte difficile reçoit maintenant sa récompense. L'armée française se réduit au plus triste état. La copie ci-jointe des lettres du vice-roi en donnera une idée à votre Altesse. Depuis, sa situation n'a fait qu'empirer ; en avant de Smolensk, du côté de Vilna, le général de brigade Augereau a été con-

[1] *Correspondance de Napoléon Ier*, publiée par ordre de l'empereur Napoléon III. T. XXIV, p. 309. Paris, MDCCCLXIII.

traint de mettre bas les armes avec un corps de 2.000 hommes ; de même les généraux Samson et Dufour ont été pris avec quatre régiments du côté de Doukovtschiné.

« Le 5, le corps du maréchal Davout a été attaqué et complètement battu par la grande armée au moment où il arrivait à Krasnoï, en se retirant de Smolensk. L'armée russe avait tourné Smolensk par Jelnia. Le 6, le corps du maréchal Ney, qui a été le dernier dans cette ville, eut un sort encore plus déplorable, ayant eu sa retraite coupée. Le résultat de ces deux journées est de 117 pièces de canon et au delà de 20.000 prisonniers avec 4 généraux[1]. »

LV

Correspondance de Napoléon 1er, p. 640-641. Extrait de la table Analytique.

Smolensk,

18 août 1812. Prise de Smolensk par les Français.

19 août. Renseignements à transmettre à ce sujet au duc de Reggio.

20 août. Ordres relatifs aux divers services militaires à organiser dans la ville de Smolensk.

24 août. Napoléon, avant de quitter Smolensk, en confie le gouvernement provisoire au général

[1] Extrait de la *Correspondance inédite de l'empereur Alexandre et de Bernadotte pendant l'année* 1812, publiée par X... pp. 48 et 49. Paris, 1909.

Delaborde ; instructions concernant la garde et l'organisation de cette place, troupes destinées à former la garnison.

27 août. En attendant l'arrivée à Smolensk du général Baraguay d'Hilliers, nommé gouverneur général de la province, le comte Delaborde laissera dans la ville un général de brigade ; mouvement de troupes destinées à porter à un chiffre considérable la garnison de Smolensk ; mesures à prendre pour garnir cette ville d'une artillerie suffisante.

29 août. Service à faire par la garnison de Smolensk dans les postes environnants.

1er septembre. Ordre à Delaborde de quitter Smolensk avec la division de la garde qu'il commande ; force à laquelle l'Empereur évalue la garnison de la ville.

2 septembre. Colonne de marche à expédier avec le trésor et les convois de Smolensk à Ghiatsk, — troupes destinées à former la nouvelle garnison de Smolensk.

9 septembre. Troupes diverses à diriger sur Smolensk.

11 septembre. Ordre de concentrer sur cette ville divers corps et détachements restés jusqu'alors sur les derrières de l'armée.

21 septembre. Appel sur Moscou des troupes nouvellement concentrées sur Smolensk ; désignation des régiments et bataillons qui resteront dans cette ville pour la garder.

6 octobre. Mouvement de troupes ayant pour effet de porter à 12.000 hommes le chiffre de la garnison de Smolensk.

9 novembre. Retraite de l'armée par Smolensk.

14 novembre. Napoléon se prépare à quitter cette ville et à en faire sauter les remparts.

TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LES ORIGINES

DEUXIÈME PARTIE

L'ÉPOPÉE DE SMOLENSK EN 1812

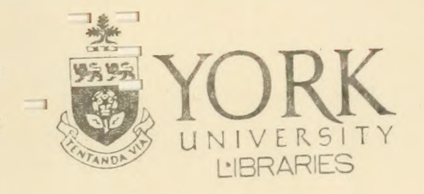
APPENDICE

EVREUX. IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY. PAUL HÉRISSEY, SUCCr



Date Due

FORM 109


TENTANDA VIA
YORK
UNIVERSITY
LIBRARIES